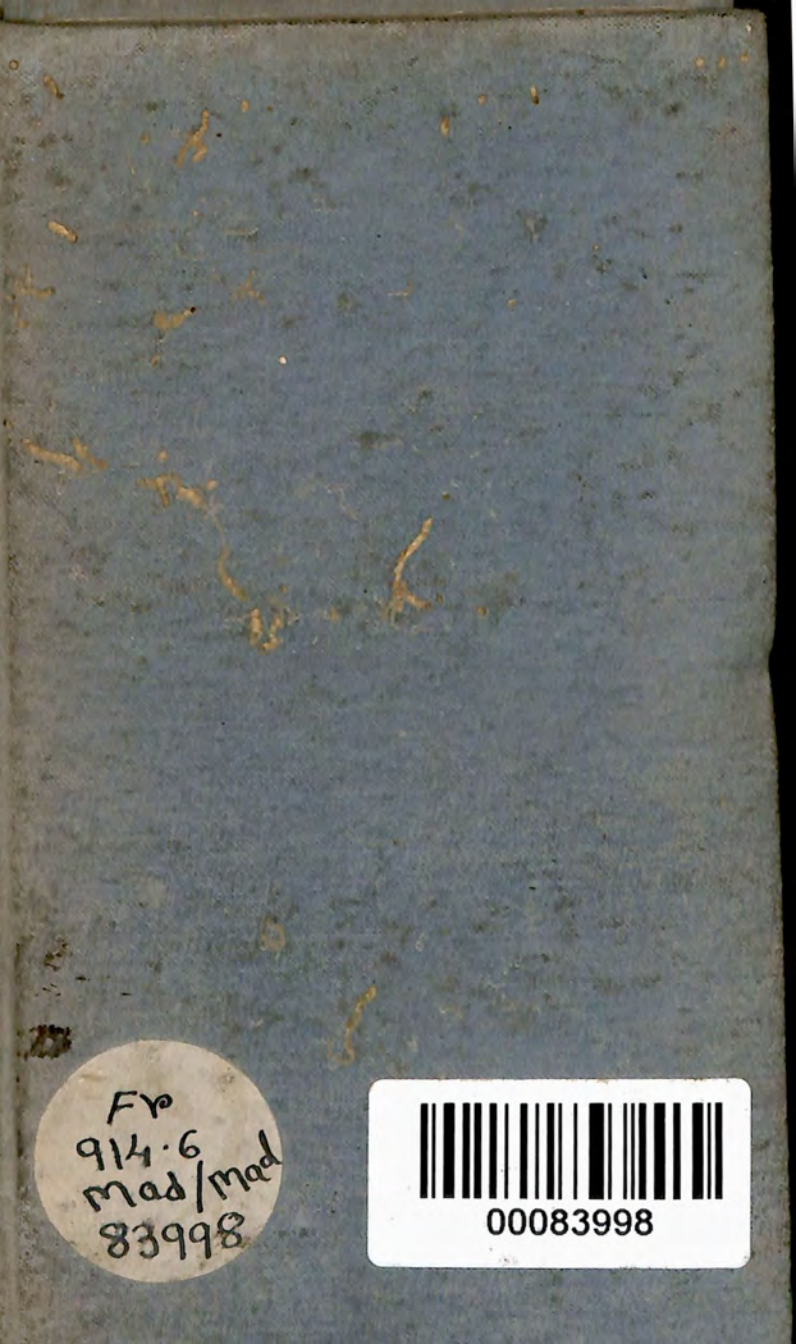
Fr
914.6
Mad/Mad
83998
00083998

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015

MŒURS ESPAGNOLES.

MADRID,

OU

OBSERVATIONS

SUR LES MOEURS ET USAGES DES ESPAGNOLS

AU COMMENCEMENT DU XIX^e^ SIÈCLE.

T. I.

Les formalités prescrites ayant été remplies, les contrefacteurs seront poursuivis suivant la rigueur des lois.

Cet ouvrage se trouve aussi à

Agen. . . chez Noubel.
Aix-la-Chap. Laruelle.
Angers . . . . Fourrié-Mame.
Arras . . . . . Topino.
Bayonne . . . Bonzom.
Berlin. . . . . Schlesinger.
Besançon. . { Deis, Girard.
Blois. . . . . Aucher-Eloi.
Bordeaux. { Mme Bergeret, Lawalle-jeune, Melon, Coudert, Gassiot, Gayet.
Bourges. . . . Gilles.
Breslau . . . . Korn.
Brest. . . . . { Le Fournier-Desp., Egasse.
Bruxelles. . { Lecharlier, Lemat, Stapleaux,
Caen. . . . . Mme Belin-Lebaron.
Calais . . . . . Leleux.
Cambrai . . . Giard.
Chartres . . Hervé.
Clermont-F. Thibaud.
Dijon. . . . . { Lagier, Noellat, Tussa.
Dunkerque { Bronner-Beauwens, Lenoir.
Francfort. { Jugel Brœnner.
Gand . . . . { Duiardin, Wandekerkove.
Gênes. . . . . Yves Gravier.
Genève. . . . { Paschoud, Manget-Cherbulier.
Havre . . . . Chapelle.
Honfleur. . . Blon.
Leipsick. . . { Griesbammer, Zirges.
Liége . . . . { Desoër, Collardin.
Lausanne. . . Fischer.
Lille. . . . . Vanackere.
Londres. . . { Bossange, Dulau, Treuttel et Würtz.
Lorient. . . . { Caris, Fauvel.
Lyon. . . . . { Bohaire, Faverio, Maire.
Manheim . . . Artaria et Fontaine.
Mans . . . . . Pesche.
Marseille. . { Chardon, Maswerl, Moissy, Camoins, Chaix.
Metz. . . . . { Devilly, Thiel.
Mons. . . . . Leroux.
Montpellier. { Sevalle, Gabon fils.
Moskou . . . . Fr. Riss père et fils.
Nîmes. . . . . Gaude.
Nancy . . . . Vivcenot.
Nantes. . . . { Busseuil. Borel,
Naples. . { Marotta et Vanspandoch.
Niort. . . . . Elies-Orillat.
Orléans. . . . Huet-Perdoux.
Rennes. . . . { Duchesne, Molliex.
Rouen. . . . { Frère, Renault, Dumaine-Vallée.
Saint-Brieuc. Lemonnier.
Saint-Malo. . Rottier.
Saint-Pétersbourg { C. Weyer, Graff, Saint-Florent.
Strasbourg . Levrault.
Toulouse . . { Vieuseux, Senac.
Turin . . . . { Ch Bocca, Pic.
Valenciennes. Lemaître.
Vienne. . . . Schalbacher.
Warsovie . . Klugsberg.
Ypres . . . . Gambart-Duiardin.

DE L'IMPRIMERIE DE PILLET AINÉ,
rue Christine, n. 5.

MADRID,

OU

OBSERVATIONS

SUR LES MOEURS ET USAGES DES ESPAGNOLS

AU COMMENCEMENT DU XIX^e^ SIÈCLE,

FAISANT SUITE

A LA COLLECTION DES MŒURS FRANÇAISES, ANGLAISES, ITALIENNES, etc.

Orné de Gravures et Vignettes.

TOME PREMIER.

83998

A PARIS,

CHEZ PILLET AINE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

ÉDITEUR DU VOYAGE AUTOUR DU MONDE,

De la Collection des Mœurs françaises, anglaises, italiennes, etc,

RUE CHRISTINE, N° 5.

1825.

Fo 914.6
Mad/
.83998

MADRID.

N° Ier. — 23 février 1823.

LE VIEUX DRAGON.

—

Non vultus. ... color unus.

VIRG.

Si ce n'est plus le même visage, c'est la même couleur.

On fait triste figure sur la scène quand on n'a ni rouge ni mouches. Il faut de la *charge* dans le costume, de l'exagération dans les gestes, du renforcement dans la voix pour attirer l'attention du parterre. La nature n'est bonne qu'à nous faire siffler. Il faut être *original* avant tout! Soyez-le de costume ou de nom, si vous ne pouvez l'être autrement, mais soyez *original*..... L'originalité! tout le monde la cherche, depuis

le petit-maître qui ne trouve que la sottise, jusqu'à cette dame qui la rencontrera en restant fidèle à son mari, tout le monde la veut, depuis l'auteur romantique, qui ne saisit que le bizarre et l'absurde, jusqu'à cette excellence qui, depuis long-tems, aurait pu dire : « Je la tiens..., » s'il avait tâché d'imiter Sully.

Soyez *original!* c'est aujourd'hui la condition *sine quâ non* pour réussir. Les ennemis me trouveront à visage découvert s'ils viennent; il en sera autrement pour mes lecteurs intimes. Je pars pour l'Espagne, et c'est sous une figure d'emprunt que je leur rendrai compte de ce que je verrai à Madrid. Rien de frappant, de pittoresque, d'*original*, en un mot, dans un habit bleu tout uni, orné d'une épaulette à gauche, sur le dos d'un grand jeune homme qui s'est fait observateur par désœuvrement, et qui emploie à peindre ce qu'il a vu le tems que lui laisse son service sur une terre étrangère..... Il passerait devant vous, vous y feriez à peine attention; mais vous vous retourneriez peut-être pour un uniforme de gros drap vert, à la manche échelonnée de chevrons, à la poitrine étoilée d'une décoration qui se gagna à Friedland ou à Chol-

let! Vous regarderiez de loin cette peau tigrée, cette crinière que plus d'une fois le vent du boulet a hérissée, ce casque qui brillait au feu de la redoute de la Moskowa, et ce plumet blanc qu'on porte aussi bravement que celui qui montrait le sien à Ivry..... Voilà ce qui attirerait vos regards, et voilà justement l'habit sous lequel je me présente..... J'ai quelque droit de le porter : un officier est toujours soldat, et l'on peut s'honorer de ces épaulettes de laine qui remplacent avec honneur les épaulettes des princes. N'ai-je pas bien choisi mon costume? Ne vaut-il pas le froc tant soit peu usé de ce bon hermite qui disait jadis avec tant d'esprit et de raison : « Il y a des gens qui ne quittent un bon mot qu'après en avoir fait une sottise! »

C'est toujours sous un masque, depuis Addison, qui le premier, en Angleterre, essaya ce genre d'ouvrage, que l'on a observé et cherché à peindre les mœurs d'une ville, d'un pays. C'est une suite de petits tableaux de genre ; et comme la figure du peintre doit nécessairement garnir l'un des coins, l'on a cherché à lui donner une attitude, un extérieur qui les rende, s'il se peut, plus piquans. D'ailleurs, le *je* et le *moi*, qui re-

viennent souvent dans un livre semblable, sont ennuyeux à prononcer à visage découvert; avec le déguisement d'obligation, vous n'êtes pas plus embarrassé qu'un acteur qui entame son monologue long ou court, bon ou mauvais. Sous le nez postiche et sous les moustaches d'emprunt, vous trouvez même une aisance, des saillies, une liberté que vous n'auriez pas autrement. Votre lecteur lui-même s'amuse ou s'inquiète de ce déguisement. Il cherche à savoir si vous ne riez pas quand vous tournez votre masque du côté triste; il s'amuse à vous voir quand, de mauvaise grâce, vous essayez de le faire sourire.....

Quoi qu'il arrive, me voici en scène. J'ai la soixantaine; la nouvelle de la guerre m'a ôté dix ans; je ne connais de goutte que celle de la cantine; des moustaches rudes et grises, avec un mouvement de mauvaise humeur, se remuent sur ma lèvre supérieure quand j'entends parler des ennemis de la France, ou s'abaissent complaisamment sur l'embouchure d'une pipe dont la fumée se mêla à la fumée du canon d'Austerlitz et de Lutzen; une balafre sillonne ma joue et assure l'effet que doit produire un petit

bout du ruban rouge qui s'échappe de l'une de mes boutonnières. J'ai à la bouche les noms de vingt batailles que j'ai vues, et dans le cœur l'espérance de cent victoires à remporter en criant : *Vive le roi!* Bref, j'ai tout prêts un refrain pour le célébrer, un sabre pour le servir..... Je bois, je chante, je vais me battre pour la France... Je suis *le vieux dragon.*

Savez-vous que j'ai bien fait de m'engager pour dix ans de plus sur le berceau de notre enfant à tous? Pauvre petit! que n'est-il là, dans le sac de l'un de nos vieux grenadiers...! il crierait déjà : *En avant!*

« En avant! » les entendez-vous? En relevant sa moustache, l'*ancien* conte au conscrit qui se coiffe de travers, ou chausse ses guêtres, le nombre de lieues qui sépare Paris de Madrid..... L'espérance et la gloire sauront le diminuer.

Voir la mer en tems calme, ce n'est rien. Il faut l'annonce d'une tempête, et la tempête elle-même, pour lui donner toute sa beauté. Pour bien observer une caserne, le moment qu'il faut choisir, c'est quand la guerre s'approche, et quand le soldat se réveille et tressaille en croyant entendre le roulement du départ.

Ventre-saint-gris! mes camarades, j'ai vu le portrait de Henri IV dans bien des salons, dans bien des chaumières! Cette figure-là a le pouvoir d'égayer le pauvre et le riche: elle nous appartient à tous, elle est bien partout..... Mais qu'elle produit un bel effet au milieu de nos armes, sous nos drapeaux, et sur les murs de la caserne! Il buvait comme nous, nous aimons comme lui! Il se battait aussi bien qu'un *grognard* de la garde! C'était le brave des braves! Il couchait sur des drapeaux espagnols..... Vive Dieu! c'est un honneur que porter cette effigie-là sur sa poitrine! Nous l'avons déjà dans notre cœur : qu'elle soit aussi dessus! On ne peut trop la multiplier. En avant! votre croix est sur la route de Madrid.

C'est un prince de son sang que vous allez délivrer et défendre..... De son sang! Dieu! sauve les descendans de Henri IV! et que l'enfer reprenne les héritiers du couteau de Ravaillac!.... Vous allez partir! la tranquillité des peuples et le salut des rois devaient sortir de la caserne!

Et moi aussi, je vais partir! Que de pays je vais voir! César a la jambe et le pied sûrs. J'ai, dans un petit sac pendu à la selle de César, un

vieil encrier, une plume et quelques morceaux de papier. Le soir, dans son logis, quand les armes nettoyées brillent auprès du foyer; quand le compagnon de route, dans l'écurie, tire à lui le foin que les fatigues de l'étape ont bien mérité, l'on note les observations du jour. Aujourd'hui l'on peint la ville que le matin on a quittée. Ce matin, on mentionne la ferme et le village où le soir on a trouvé l'asile désiré. Qui peut mieux remarquer les mœurs d'un pays que le soldat qui le parcourt? Il s'assied auprès du feu avec ses hôtes..... il est de suite initié à leurs usages. Tandis que les enfans s'effraient de la pesanteur de vos armes, et qu'une mère file en vous regardant quelquefois, parce que son fils est parti comme vous, et n'est pas revenu, un vieil invalide vous raconte ses anciennes campagnes, ou de jeunes filles vous demandent si les fiancées de votre patrie couronnent aussi leurs fronts avec les fleurs de l'oranger. Là, vous apprenez quelque belle histoire du pays que vous traversez; ici, convive d'une heure, vous assistez à des noces passagères; plus loin, vous essayez des mots de consolation; car ceux qui vous reçoivent pleurent, et c'est, dans l'affliction,

une douceur de voir que l'on compatit à nos peines.

Je voyagerai, je verrai, j'écrirai..... Ainsi que l'a dit mon ami Yorik : *Chaque jour sera une page de plus dans mon livre*.... Je le ferme aujourd'hui, et je ne l'ouvrirai qu'en face de Madrid.

N° 11. — 23 *mai* 1823.

LE BIVOUAC DEVANT MADRID.

In campo scripta.....
PATERCULUS.

Voilà qui a été écrit au bivouac.

C'EST aujourd'hui le 23 mai. Nous sommes au bivouac au Pardo. Demain, nous serons à Madrid.

Tandis que la marmite de l'escouade s'échauffe au coin d'un mur en ruines, et qu'on *laisse au vent le soin de tourner le souper des voyageurs*, on n'a rien de mieux à faire que de confier à ses tablettes ce que l'on a vu, ce que l'on a éprouvé sur la route.

Nous n'avons fait que passer à Burgos. On

suit une espèce de quai garni à droite d'habitations assez belles. Il y a un monument, au milieu, à la gloire du Cid, son tombeau, je crois. La garde royale était à la porte d'une belle maison, en face. Nos regards se tournaient vers le balcon..... Nous avons tous reconnu la plume blanche de ce chapeau.

La vue de l'un de nos princes, entouré, comme en France, de l'amour et du respect d'un peuple délivré, l'aspect d'un Bourbon suivi d'une armée toute française, dont on ne se lasse pas d'admirer l'ardeur et la discipline, font battre le cœur d'orgueil et de plaisir. On oublie alors les fatigues et les désagrémens du bivouac.

Les nuits sont fraîches : on se couvre de son manteau sur la chabraque de sa monture. De la paille, on n'en a guère ; le feu s'éteint à vos pieds, on s'endort..... Un rêve vous porte au pays de France, et vous rend aux entretiens de vos amis, aux caresses de vos vieux parens. Un cheval qui s'est détaché, ou qui frappe la terre en hennissant, vous réveille. On lève les yeux... Ce sont les étoiles qui brillent sur votre tête ; c'est l'horizon qui se rougit. La *diane* s'entend

dans le lointain ; on dit à vos côtés : « Nous allons aujourd'hui à Torquemada ou à Ségovie. » Les illusions de la nuit s'enfuient. On est sur la terre étrangère. Partons bien vite, pour revenir plus tôt.

Nous voyageons ainsi qu'en France. On crie *viva Francia y Hispania!* sur notre passage. Les cloches des églises et des couvens sonnent dans toutes les villes que nous traversons.

On n'a jamais reproché, que je sache, aux Espagnols d'oublier facilement le mal qu'on leur a fait. L'inaction qu'ils aiment, et la taciturnité qu'ils gardent, prouvent qu'ils vivent en eux-mêmes. Ils prennent le tems de calculer leurs haines et leurs affections; et les unes et les autres sont servies par un caractère inflexible et par un courage inébranlable. La dernière guerre leur a donné quelques raisons de ne pas aimer les Français; ils laissent leurs maisons en ruines, peut-être pour entretenir cette juste haine. Pourquoi donc sur ces ruines avons-nous entendu partout des cris de joie à l'aspect de nos escadrons? Pourquoi? Parce que le service que nous leur rendons, en servant leur roi et en détruisant la révolution, leur fait oublier nos premiers torts...

Que le sacrifice de leur haine nous fasse juger de leur amour pour leurs vieilles institutions!

Nous n'avons pas été sans rencontrer plus d'une fois, sur la route, des officiers et des soldats de la foi. Ils assurent notre passage. Ce sont vraiment des héros à la Walter Scott. Ils cheminent sur de petits chevaux faits aux montagnes. Les pistolets et la carabine sont à leur ceinture et à l'arçon de la selle. La nuit arrive : le feu s'allume à l'abri du rocher; ils veillent en chantant l'air de la patrie.

La parure des royalistes est un ruban sur lequel est imprimée cette devise : *Mourir pour le roi et la religion est ma loi.* Ils entourent leur chapeau de cette parure... On en voit partout.

Nous avons déjà remarqué l'influence qu'exercent sur ce peuple les prêtres et les ordres religieux. Mais ce peuple veut cette influence; ce pouvoir est l'expression de sa volonté..... Pourquoi lui refuseriez-vous le privilége que vous accordez libéralement aux autres?

Vous allez crier à l'industrie, au commerce, à l'agriculture, à la population! Mais, dans vos plans de réforme, avez-vous étudié l'influence du climat et des lieux? avez-vous ressenti cette

chaleur accablante qui rend les travaux de la campagne impossibles? Comment et pourquoi travaillerait-il, ce peuple? Connaissez-vous sa sobriété étonnante? D'ailleurs, il avait de l'or, autrefois, sans être forcé de renoncer à cette paresse de nécessité. Il a perdu les possessions qui le lui fournissaient, et je sais qu'il faudra attendre, pour tenter des réformes, qu'il plaise à l'Europe d'embrasser et de défendre le parti de la légitimité dans toutes ses conséquences, et partout où l'on chercherait à la mettre en danger. Quand ce moment viendra, et l'Angleterre ne le retardera peut-être pas autant qu'elle l'espère; quand le pouvoir légitime, libre de toute nouvelle institution, qui jamais ne serait nationale en Espagne, et sorti d'embarras par le grand secours de ses possessions d'outre-mer, qu'on ne peut lui refuser, si l'on veut qu'il existe, indiquera à ce peuple infortuné et généreux une route où se développeront ses forces endormies, alors la population pourra s'accroître, sans danger de famine et de misère, de ces hommes qui attendent dans les cloîtres, et qui en sortiront sans regret;

car aucun sacrifice n'est impossible aux Espagnols, demandé par leur roi investi, pour leur bonheur, de toute la plénitude de son pouvoir.

Criez au fanatisme! il est indestructible en Espagne. Il n'y a point de modération sous ce ciel de feu. A la place du fanatisme religieux, aimeriez-vous mieux la rage révolutionnaire? Le changement est éloigné, grâce au ciel! J'ai dans ma poche un morceau de pierre de la constitution que j'ai vu briser aux cris de joie de tout un peuple en délire; et, dans chaque village, la croix, victorieuse de l'antique croissant et du moderne bonnet, s'élève, entourée d'hommages et de vœux unanimes.

Grand Dieu! et que serait cette terre sans la religion? Enlevez-lui ses temples et ses monastères..... où seront les souvenirs de ce peuple? où seront ses consolations, ses espérances? où sera le guide de son caractère sombre? où sera le frein de ses passions exaltées? quel aliment donnerez-vous à ses idées contemplatives? qui lui rendra la fraîcheur de ces sanctuaires où il aime à s'égarer, l'obscurité de ces voûtes qui favorisent son recueillement, cette pompe, cette

musique qui le transportent dans un monde si différent de celui qu'il habite!

La religion et la royauté se tiennent par la main. L'Espagnol est royaliste par cela seul qu'il est religieux, et il est religieux et royaliste parce qu'il tient avant toutes choses à son indépendance..... Qui a chassé les Maures et Buonaparte? Demandez-le! il vous répondra en montrant le trappiste et le capucin dans les rangs de ses nouveaux libérateurs.

Ce peuple, qui semble s'être endormi sur d'anciens trophées, et qui ne se réveille que quand on touche à l'autel ou au trône, les premiers boulevarts de sa liberté, a vu à découvert celle qu'on lui tenait prête sous cette pourpre démocratique. Ce n'est plus à un seul qu'il eût obéi. La révolution était dans les comptoirs. Chaque ville lui eût été pépinière de despotes. Le moindre grimaud, lecteur de Dupuy, de Volney ou du *Citateur*, se fût cru en droit de charger le joug ou d'embellir les entraves. C'était une belle égalité qui les mettait tout bonnement au dessus des autres; c'était une liberté à l'instar de celle du bon tems de France, qui li-

vrait toute une nation, pieds et poings liés, à la disposition d'une centaine d'ambitieux et de déclamateurs déhontés.

On ne se figure point les alentours de Madrid. Quand on est sur la plus haute des montagnes de la Guadarama; quand, au pied du lion de Ferdinand, on jette la vue sur le vaste pays étendu sous vos pieds, on aperçoit, dans les vagues couleurs du lointain, une masse blanchâtre..... Ce sont des bâtimens, c'est une ville, c'est Madrid, c'est le palais du roi qui vous apparaissent de si loin. Il y a encore deux jours de marche. Vous descendez; c'est un désert continuel qui se déroule devant vous. Les bruyères bordent la route; d'énormes lézards glissent et disparaissent entre les pierres des rochers, et les insectes bourdonnent autour des fleurs jaunes des genêts, sur des landes d'un aspect fatigant. Parfois un village, sans verdure, élève les pointes de ses bâtimens en ruines. Croirait-on que l'on s'approche d'une capitale? On chemine, et les masses confuses se dessinent. On reconnaît des monumens; voici les dômes, les tours, les portiques; mais c'est toujours la même

absence de vie, c'est toujours cette immobilité, ce silence qui rendent les paysages d'Espagne si ennuyeux! Où sont ces routes de France, ces routes qui mènent à nos grandes villes; la voiture de roulage qui s'avance lourdement avec son chien de garde, et l'espoir du gain qui suit l'industrie et le commerce; la diligence qui roule, apportant bien des projets, emportant bien des espérances; le char du riche, qui vole et croque, en s'éloignant avec fracas, l'ennui de la ville pour celui des champs?.....

La soirée est délicieuse. Nous avons retrouvé de l'ombrage; et les eaux du Mançanarès, en coulant parmi les bosquets du Pardo, reflètent les feux des bivouacs. Il y a trente mille hommes campés sur ces rives. La musique des régimens joue sous les fenêtres du château, et voilà des grenadiers et des voltigeurs qui dansent en rond autour du foyer pétillant. On applaudit; d'autres répètent en chœur l'air et les paroles de cette musique que l'on entend dans le lointain. Qui ne les sait pas?..... C'est : *Vive le roi! vive la France!*

N° III. — 24 *mai* 1823.

L'ENTRÉE DES FRANÇAIS A MADRID.

Le peuple qui partout fait sonner ses louanges,
Le nomme de sa joie et l'objet et l'auteur,
Son ange tutélaire et son libérateur.

CORNEILLE.

« Hier fut aussi un bien triste jour, Maria. As-tu entendu comme le canon faisait trembler le plomb de nos vitres étroites? Je me suis mis à la fenêtre..... c'est sur le peuple qu'ils tiraient. Des hommes couraient en parlant de vengeance; car ils disaient qu'on avait tué leurs femmes; des femmes éplorées fuyaient en emportant dans leurs bras leurs enfans tout sanglans.

« — Oui, les enfans..... les enfans aussi, dit-elle. Rien n'est à l'abri de leurs coups..... Ils ont raison, ajouta-t-elle; ces enfans seraient des

Espagnols un jour; ils grandiraient avec la haine des oppresseurs de notre patrie et de notre sainte religion : ils les tuent..... Ce sont des ennemis qu'ils s'épargnent.

Jeronimo sourit.

« Avant que leurs bras soient en état de soutenir une épée, *los negros*, Maria, auront rendu compte à Dieu de leurs méchantes actions. Tout s'arme pour les détruire. Ce chef intrépide qui, malgré nos oppresseurs, n'a point quitté les environs de Madrid, s'est avancé hier jusqu'à la porte d'Alcala..... On parle d'alliés redoutables.....

» — Les Français! dit Maria.

» — Les Français! »

L'Espagnol fronça le sourcil, et regarda une vieille épée suspendue à son chevet. Il baissa la tête.

« Qu'ils viennent! qu'ils viennent! leur Dieu est notre Dieu! Ils ont retrouvé leur roi; qu'ils nous rendent Ferdinand, et je les nommerai des libérateurs, des vengeurs!!! »

Le vieillard s'était approché du lit. Il décrocha l'épée et souffla la poussière qui couvrait sa poignée.

« Elle était plus brillante que cela, dit-il, quand, à Vittoria.....

» — Elle fut vaillamment tirée contre ceux qui, alors, étaient les ennemis du roi et de l'Espagne! Mais, où sont-ils aujourd'hui, ces ennemis? Jeronimo, je voudrais voir là, à ton chevet, l'épée.....

» — L'épée de mon fils? dit le vieillard.

» — Pauvre Antonio! murmura la pauvre mère.

» — Ils l'auront arrachée de ses mains défaillantes; ils l'auront brisée! C'est un aspect odieux pour des traîtres, l'épée d'un brave soldat tirée pour défendre son maître! Les miliciens n'ont jamais pardonné au sabre d'un garde du roi : tout est là, le reproche et la punition de leur félonie!

» — Et ce sont ceux-là qu'il faut maudire, qu'il faut détester, dit Maria, et non ceux qui viendraient.....

» — Antonio nous sera rendu, dit le vieillard en l'interrompant à son tour. Ses fers auront été brisés par celui-là qui combat, le fouet et le crucifix à la main.

» Antonio! pauvre Antonio! je n'espère plus

le bénir! Hier, l'un des cierges qui brûlent devant la sainte protectrice de notre famille s'est éteint quand je priais pour Antonio, mon pauvre Antonio! Et il y a le soir, quand je m'endors, le son d'une guitare sous nos fenêtres qui joue si tristement les airs qu'il préférait, que je répète, en m'endormant : « Je ne pourrai plus bénir Antonio, mon pauvre Antonio! »

Elle pleurait.

« Ecoute, Maria, dit tout à coup le vieillard; certainement voici quelque chose de nouveau! Les cloches sonnent comme aux jours de nos fêtes, et la foule..... Entends-tu ces cris?

» — Vive le roi! Jérônimo, regarde! oh! regarde! on crie *vive le roi* dans la rue.

» — O ma femme, ma femme! c'est tout le peuple qui se précipite! Ce sont des femmes aux fenêtres qui agitent des draperies blanches!..... Ces tambours! cette musique! ces soldats!.....

» — Ce sont les Français!

» — Oui, ce sont les Français! dit le vieillard en quittant sa croisée.

» — Regarde, Jéronimo! n'ont-ils pas le drapeau blanc? »

On criait dans ce moment : *Vive le duc d'An*

goulême ! « Le duc d'Angoulême ! entends-tu, Jeronimo ? C'est le parent de notre roi..... c'est un Bourbon aussi !

» — *Vive les Bourbons !* s'écria l'Espagnol en se découvrant et en reprenant sa première place.

» — *Vive les Bourbons !* répéta la malade en se soulevant à moitié sur son fauteuil.

» — Quels régimens ! quels soldats ! s'écria le vieillard avec un air d'envie..... Ce sont toujours les Français ! Il y a aussi des Espagnols, continua-t-il avec un air plus satisfait ! Voici deux bataillons.... Je ne me trompe pas.... c'est la garde de notre bien-aimé souverain !

» — La garde royale ! s'écria la pauvre mère en joignant ses mains..... Grand Dieu ! si.....

» — Voilà un jeune soldat..... O ma femme ! si tu le voyais... Il regarde encore nos croisées.... Ce sont bien certainement des signes qu'il me fait..... Il est sorti des rangs..... Il entre ici..... »

L'on montait précipitamment l'escalier. La porte s'ouvrit.....

» Ma mère ! mon père !

» — Antonio !

» — Mon fils ! »

Le vieillard, après avoir pressé le jeune soldat entre ses bras, alla reprendre son épée.

« Il faut la mettre ailleurs, » dit Maria.

Le vieillard pleurait. Une larme tomba sur la lame à moitié tirée.

« Non, dit-il, elle peut rester là. Tous les jours je la verrai, et je m'étonnerai de ne plus haïr..... Malheur à qui effacerait cette trace de reconnaissance et de réconciliation! »

N° IV. — 1^er^ *juin* 1823.

FRAGMENS SAUVÉS DES FLAMMES.

—

Quos..... mediis ex ignibus.....
Extuleram.
VIRG., lib. III.

Ce sont des papiers que j'ai sauvés du milieu des flammes.

QUELQUES heures après notre entrée à Madrid, je suis passé dans une rue écartée qui avoisine le palais.

Le peuple, en tumulte, était rassemblé devant la façade toute neuve d'un bâtiment isolé.

Les statues de plâtre qui chargeaient l'entrée avaient été renversées... on dansait sur leurs débris... la croix qu'on avait mise là par un reste d'habitude, avait seule été respectée, et l'inscription :

LE POUVOIR DE FAIRE LES LOIS
APPARTIENT AUX CORTÈS ET AU ROI,

avait changé de sens sous le marteau des correcteurs; on ne lisait que le dernier mot.

Le même désordre régnait dans l'intérieur: des hommes furieux jetaient des bustes, et traînaient des banquettes le long des degrés du grand escalier. La salle des séances avait déjà perdu tous ses emblêmes, toutes ses sentences patriotiques. La tribune, le fauteuil du président, les siéges des fugitifs élus étaient abandonnés aux malédictions et aux jeux dérisoires d'une foule exaltée. La sonnette s'agitait pour faire écouter et applaudir le cri de « *Mort à la constitution!* » et l'on répondait : « *Vive le roi!* » des places d'où tant de fois s'échappèrent tant d'invectives contre la légitimité.

Ce sont ses défenseurs qui ont sauvé le mouvement législatif d'une ruine complète et certaine. Des grenadiers français parurent....., le peuple se retira sans résistance. Cette fabrique d'actes révolutionnaires n'avait rien d'imposant. La salle est petite. La toile grossièrement peinte, et le plâtre façonné, décoraient son enceinte mesquine. Les révolutionnaires d'Espagne, comme ceux de France, étaient pressés de jouir : rois le matin, à midi, il leur fallait l'apothéose...; ils

gravaient avec complaisance leur immortalité sur des tables de carton et sur des autels de toile... braves gens qui auraient dû s'en remettre du soin de l'assurer au souvenir du mal qu'ils ont fait, et à la haine de tous les peuples !

Je sortis. On brûlait à la porte les papiers qu'ils laissèrent dans leurs bureaux en s'enfuyant de Madrid.

Ces discours, ces motions, ces procès-verbaux, si bien faits pour *alimenter le feu*, disparaissaient pour jamais devant moi; et le sort de la révolution qu'ils aidèrent était tout entier dans ce spectacle. Entassés dans le bûcher vengeur, ils noircissaient d'abord, ils brûlaient ensuite... Un peu de fumée, et tout était fini !

Une liasse de papiers s'échappa du politique auto-da-fé. A moitié consumée, elle roula à mes pieds. Elle était encore entourée de sa ficelle tricolore. Je lus sur la couverture : *Correspondance*, et plus bas *France*.

Il y avait vraiment de quoi piquer la curiosité. Je ramassai le paquet. Il était composé des pièces suivantes, que je rapporte avec les lacunes et les suppressions que le feu avait faites.

Une lettre que nous marquerons du n° 1, était

encore entourée d'une bande d'un journal libéral. Le commencement n'existait plus. Voici la fin:

.... « Vous ne pouvez pas décidément vous en passer. Vous avez adopté la glorieuse cocarde; il faut prendre aussi la coiffure qu'elle a d'abord embellie. C'est la tête qu'il faut soigner; telle a toujours été mon opinion. Coiffez-vous, citoyens, coiffez-vous! et je pourrai mettre en circulation un vieux couplet dans lequel j'annonçai jadis, dans un vieux vaudeville, que cette mode ferait le tour du monde. Vous me direz peut-être qu'elle est un peu décriée; quand, comme vous, on a jeté son chapeau par dessus les ponts, l'on peut bien..... Si cela vous convient, je vous enverrai par notre bon colonel Fab... un *modèle*; il est du bon tems; il m'a servi, et avec lui l'on peut dire que j'ai porté haut la tête... J'ôte mon bonnet devant votre civisme imitateur. »

Voici quelques fragmens du n° 2:

« Oui, généreux représentans d'un peuple libre, nous mériterons toujours ce nom de jeunesse studieuse que nous a donné notre père à tous. Il y a six mois que nous avons déchiré nos rudimens, et l'année dernière, nous avons soutenu un siége en règle contre le despotisme et le

fanatisme réunis... Ah! si les gendarmes n'étaient pas venus!... Mais vous viendrez aussi, vous ou les soldats inspirés par votre élan patriotique! Nous les appelons à grands cris! nous sommes Français! Vive les cortès d'Espagne et leurs soutiens!... Plus de messe, de répétitions et de lentilles le vendredi!!»

Voici le n° 3 :

« Citoyens, comme vous finirez aussi par être ducs, comtes ou marquis, et qu'il vous faudra tôt ou tard des broderies, des épées de cour, des décorations et des crachats, souffrez que je recommande mon magasin d'honneurs à votre républicanisme. . . . . .

Je vous promets de vous arranger à juste prix j'ai déjà très-proprement raffistolé dans le tems MM. les princes, ducs et barons de Limonade, d'Orangeade, de Canne-à-sucre et du Trou; j'espérais même avoir la pratique de sa majesté l'empereur Iturbide, quand par malheur... Dépêchez-vous, citoyens représentans! si vous n'y tenez pas, je vous fournirai du faux... c'est tout aussi brillant que du vrai, vous le savez; ça ne dure pas si long-tems; mais dans votre position, il y aurait du malheur si vous ne pouviez pas en

changer souvent. J'ai aussi quelques vieux hábits de cour : ils ont été retournés, et j'ai eu quelque peine à les détacher; ils peuvent cependant encore servir, et j'espère..... »

Le n° 4 vaut les autres. Je le transcris avec tous ses agrémens.

..... « Je cheri lumanité : je sui feme et jolie. Mon épous es banqué de la Chaussé Dentin, je suis liberalle, et je vous assure que mon mari laid. Nous avon aplaudis à toutes vos raiformes pour le trionfe de la libertai et de légalitai, il ne fau persone audessus de nous, et vous ferais bien de forsser tout le monde a panser comme nous. Mais une chose me deplai c'est que vous n'vai reformé linquisicion... Je cheri lumanité, je le repete; mais j'aime bien aussi, je dois l'avoué le romantic. Quel source d'emautions puissentes vous enlevés aux romanssiers et à leurs lecteurs...! Ne pouraiton pas satisfer tout le monde? Voila ce que je vous propose; c'est de fer servire l'inquisicion contre nos enemis communs. Ainsi vous ne turez pas une branche de literature tres-aimé chés nous, et vous servirais vos interés, ainsi vous obligerés a la fois les muses et la liberté. Il sera necessaire par exemple de

rendre aux amateurs du noire cet institucion avec tous ses charmes, la torture, le buché..... elle avé perdu tout cela depuis longtems et. . . . .

» Je suis avec umanité. »

Le nº 5 était attaché à la couverture d'une tragédie moderne. Le froid mortel de ses vers alexandrins avait disparu dans la bagarre : elle était toute brûlée. La lettre était assez conservée pour me laisser lire ces mots :

« Je vous envoie la 34e édition de ma comédie. Il faut que ce soit un succès européen. Faites-la traduire, jouer, applaudir et vanter dans vos journaux.... S'ils refusaient... n'avez-vous pas la tour de Ségovie...? Menez-moi rondement ces gaillards-là... Beau plaisir que la liberté si l'on pouvait penser autrement que nous... Le costume n'est point de nécessité ; comme le personnage qu'il aide à faire reconnaître n'est pas en faveur dans votre pays... accommodez votre acteur à la *Mina*, à la *Lobisbal*, à la *Ballesteros*... Mon personnage a cela de bon qu'il peut aller à tous ces messieurs..... Envoyez-moi quelques noms de libéraux et de royalistes de Madrid. Je fais dans ce moment un ouvrage sur l'Espagne, et je vous promets d'arranger ces derniers de la

bonne façon ! De la vigueur, de l'énergie, mes braves ! tenez-vous en place le plus long-tems que vous le pourrez ; car le pouvoir est très-agréable. »

Il y avait aussi quelques lettres sur papier *ministre*. Vous ririez bien si je vous les copiais..... mais à quoi bon? elles n'existent plus : les soldats de la garde en ont fait des cartouches.

N° V. — 5 *juin* 1823.

LE BILLET DE LOGEMENT.

—

'Je me loge où je puis, et comme il plaît à Dieu.
BOILEAU.

« Ce n'est point à Madrid qu'il faut observer les mœurs espagnoles, » a dit un voyageur dont le livre, d'ailleurs très-recommandable, doit être consulté par ceux qui veulent visiter avec fruit le pays où le sort les a menés. De quel point chercherons-nous à les examiner? Chaque province sera donc le sujet d'un livre nouveau? car les différens peuples qui ont dominé l'Espagne, les différentes souverainetés qui l'ont partagée après l'expulsion des Maures, ont laissé à cha-

cune de ses provinces des usages, des coutumes, des caractères qui n'ont rien de commun entre eux. La capitale étant un point de réunion pour toutes ces différences, doit, ce me semble, dans les modes, dans les usages de ses habitans, offrir à l'observateur quelque chose de complet et de satisfaisant. Le séjour des étrangers, allez-vous dire, l'influence de leurs mœurs, empêchent que le tableau n'ait ici toute son originalité : c'est, comme le dirait Yorik, une médaille qui, par le frottement, a perdu toutes ses aspérités caractéristiques. J'en conviens : les lignes et les contours des figures seront moins prononcés qu'ailleurs, mais l'orgueil national, mais leur éloignement pour tout ce qui ne vient pas d'eux, empêcheront bien ces lignes et ces contours de s'effacer totalement.

L'on observe dans la rue aussi bien qu'ailleurs, mais j'aime autant avoir mon observatoire dans une chambre tranquille et commode..... C'est la première chose à demander quand on est fatigué, et mon premier soin, à Madrid, fut de me procurer un logement.

La maison de ville est grande, mais son ar-

chitecture n'a rien de bien remarquable. Le portrait du roi était exposé là avec plus de pompe qu'ailleurs. Il occupait le balcon doré qui donne sur la rue. Deux gardes-du-corps espagnols, le sabre en main, faisaient faction de chaque côté.

Mon domestique tient mon cheval à la porte; mon sabre traîne sur les degrés de l'escalier, et me voici dans la grande salle, au milieu des demandeurs et des réclamans.

Je m'approchai d'un homme assis sur un banc, en attendant son tour; il me fit une place en forçant son voisin d'appuyer à gauche; je me plaçai sans façon: il m'offrit du tabac..... Yorik aurait encore dit : « Voilà quelqu'un qui serait bien aise de causer avec moi! »

C'était un petit homme au teint brun, à l'œil vif, comme l'ont presque tous les habitans de Madrid; mais il n'y avait rien d'espagnol dans l'air ouvert et liant qu'il mit de suite dans ses rapports avec moi. Ses compatriotes sont avec les étrangers d'une froideur qui repousse; ils ne se livrent qu'avec peine; il y a en eux une défiance qui se retrouve dans l'extérieur et dans l'intérieur de leurs maisons, et qui prouve que ce

peuple a l'habitude du malheur. La ressemblance d'opinion avec les uns, le service que nous rendons aux autres, en les arrachant aux dangers des réactions, diminuent cette froideur et abrégent cette réserve; mais il est bien facile encore de les remarquer au milieu de cet empressement de circonstance.

Un long séjour en Italie, où les démonstrations d'amitié coûtent si peu, un royalisme d'autant plus vif qu'il avait été long-tems réprimé, et qu'il avait quelque chose d'humain, je veux dire d'intéressé, faisaient que don Juan Garrulea (je sus en moins de rien et son nom et son histoire), déposant la fierté castillane, s'humanisait si volontiers.

Il se mettait à la portée de mon ignorance dans la langue espagnole, grâce à des mots français, italiens, espagnols qui faisaient, dans leur ensemble, le plus singulier des dialectes. Je l'entendais, c'était beaucoup pour moi; je ne pouvais lui répondre, c'était peu pour lui; car le senor don Juan Garrulea, encore différent en cela de ses compatriotes, qui ordinairement parlent peu, était de ces machines à répétition qu'un

mouvement de pouce fait aller jusqu'au dernier son : il était long à venir chez lui. Aussi je sus d'abord ses aventures. Tapissier du roi Charles IV, il avait suivi cet excellent prince à Rome ; il ne l'avait jamais quitté, et ce fut lui qui drapa, me dit-il, la voiture funèbre qui ramena ses restes à Madrid. Je sentis que je n'étais pas au bout de la description, et l'interrompant juste au sixième cheval, je lui demandai, tant bien que mal, quelles étaient toutes ces personnes qui entouraient le secrétaire du corrégidor. « Ce sont des réclamations qu'elles présentent, me répondit-il. Ce monsieur qui porte un si petit chapeau avec une si grande cocarde et des glands si pompeusement épais, c'est un officier supérieur qui doit tous ses grades, toutes ses croix au roi. Bien portant, gai et alerte aux jours du bonheur, il fallait voir comme le trot de son cheval faisait sauter noblement son embonpoint, ses galons et ses croix les jours de revue ou de gala..... Mais le pauvre homme ! qu'il est changé depuis que nous ne sommes plus en paix ! Il avait la goutte au moment de l'insurrection de Cadix, une entorse la veille du 7 juillet, une fluxion au départ

de notre aimé souverain, et il vient prévenir que le prochain accouchement de sa femme le privera du plaisir de recevoir l'un de nos braves alliés. Cet autre, qui salue tout bas, qui rit toujours, et qui s'avance avec un large ruban blanc au bras, s'étonne qu'on ne lui ait pas encore envoyé un colonel et sa suite. Zayas, hier, logeait chez lui; il céda, dans les tems, le lit de la marquise au tambour-major de Joseph. Napoléoniste, constitutionnel, royaliste, il a dans sa poche un mémoire qu'il va présenter au prince français pour l'engager à se faire roi d'Espagne, et à augmenter les gentilshommes de la chambre. Ce vieillard, de mauvaise humeur, vient déclarer qu'il part ce soir, et qu'il ne pourra loger. La jeune senora qu'il vient d'épouser lui a dit ce matin qu'elle avait vu toute la nuit l'enfant qu'il espère, et qu'elle doit lui donner, en habit de cuirassier de la garde. Cette petite bonne qui s'approche, et qui parle bas à l'oreille du secrétaire, assure que sa maîtresse est toute prête à bien recevoir un officier français, et, pour sa part, elle rappelle au buraliste qu'il y a une chambre de domestique. Celui-là, avant-hier,

jurait, la main sur un bol de punch, au café de la *Fontana di oro*, qu'il ne verrait jamais les Français, et que, plutôt de supporter l'aspect de ces uniformes odieux, il irait..... Il vient demander deux officiers pour sa part, et il offre le rez-de-chaussée de sa maison pour en faire un corps-de-garde de gendarmerie. Le peuple qui vient de passer sous ses fenêtres en criant : *Á bas les noirs!* a tout à coup changé son antipathie patriotique. Et vous, s'écria-t-il tout à coup en changeant le sujet de la conversation, n'êtes-vous pas ici pour vous faire loger?... Je vais vous procurer un billet de logement dont vous serez satisfait. »

Il se leva sans attendre mes remercîmens. « Doña Ceasilla, dit-il en revenant un billet à la main, demeure *calle de los Preciasos*; elle sera enchantée de vous recevoir, surtout quand vous lui aurez dit que celui qui vous envoie est son très-honoré beau-frère don Juan Garrulea. Nous nous querellons quelquefois ensemble, parce que..... N'importe, c'est, du reste, la meilleure femme du monde... Vous verrez... Demain j'aurai de vos nouvelles. »

J'ai salué et remercié mon officier du palais ; c'est ainsi que s'intitule l'obligeant ex-tapissier, et, suivi de mon écuyer, je cherche l'adresse indiquée. La rue se trouve facilement ; il n'en est pas de même pour le numéro. Le même se présente deux ou trois fois dans la même calle, et c'est la *manzana* qu'il faut consulter : on appelle ainsi la réunion des maisons comprises entre deux rues. Les gens de boutiques et les hommes du peuple sont assez complaisans pour vous mettre en bon chemin ; mais leur lenteur naturelle est désolante dans ces renseignemens. Il faut qu'ils lisent deux ou trois fois votre billet, et qu'ils le fassent passer entre les mains de leurs voisins avant de vous dire, et cela arrive souvent, qu'ils ne savent ce que vous leur demandez.

J'ai cependant trouvé la maison qu'habite *dona Ceasilla. Quarto principal*, c'est au premier étage ; je monte ; je tire le cordon d'une sonnette ; on se fait long-tems attendre... enfin le guichet d'usage s'entr'ouvre ; une vieille femme m'observe à travers la grille de fer qui le défend, et je suis admis. C'est une femme de chambre qui me reçoit.

Deux dames étaient assises sur le canapé du

salon, et causaient en agitant leur éventail. On se leva à peine quand je parus. Je présente mon billet; on le lit d'une façon assez aimable; et je devine que deux ou trois phrases que l'on m'adresse signifient que l'on est enchanté de me recevoir. La vieille, je le devine aussi, reçoit la mission de me guider dans l'appartement qui m'est destiné; je la suis, et deux ou trois mouvemens gracieux de l'éventail accueillent mon salut militaire.

La femme de chambre revint bientôt apprendre à ces dames que la chambre convenait au voyageur. Cette chambre est comme toutes celles que j'ai vues à Madrid. Le plafond est élevé; les fenêtres ont toute la hauteur de l'appartement; elles s'ouvrent sur des balcons larges de deux pieds, en saillie sur la rue. Des volets intérieurs, une jalousie, et une toile extérieure qui flotte au gré du vent, ou que l'on fixe à la garde du balcon, vous protégent contre la chaleur et la lumière trop vives du milieu du jour. Les murs sont blancs; quelques tableaux de saints décorent leur nudité. Une table recouverte d'une tapisserie, quelques chaises, un ca-

napé de bois de noyer, dont le dos est à jour, un tapis en nattes de jonc, un lit dont les trois matelas, durs et plats, portent sur un fond de planches, un lit sans traversin, et dont la tête exhaussée par deux petits oreillers tout courts..., voici l'ameublement de ma chambre, et je suis logé aussi pompeusement que qui que ce soit à Madrid.

Le salon de dona Ceasilla n'a pas d'autres ornemens. Cependant j'ai remarqué dans cette pièce, ainsi que dans les salles principales des maisons espagnoles, un grand tableau représentant la sainte Vierge, des plaques en métal poli ou en glaces, comme on en voit dans quelques cafés de France, avec des branches destinées à supporter des bougies; j'y ai vu, de plus, un lustre en verre blanc imitant le cristal.

A midi, on enlève, dans les chambres à coucher, les draps et les couvertures du lit; les matelas restent avec les oreillers. Ce changement est fait pour faciliter la sieste. Quand la fraîcheur du soir arrive, rien ne s'oppose à son entrée dans les maisons; les volets, les fenêtres sont ouverts.....; les toiles du balcon flottent en liberté, et aug-

mentent encore le mouvement de l'air dans l'appartement. Tout est strictement fermé dans la nuit. On craint les voleurs à Madrid, et surtout le vent froid et malsain qui souffle des montagnes, et qui, lorsqu'on ne s'en défend point, vous apporte des maladies terribles.

C'est de mon lit, dont j'ai voulu éprouver la dureté, que je fais toutes ces remarques. Il fait si chaud ! je suis si las ! c'est l'heure de la sieste. Je veux rendre hommage aux coutumes espagnoles. Jolicœur, qui défait mon porte-manteau le plus doucement possible, me réveillera à l'heure du dîner. Je dors.

N° VI. — 15 *juin* 1823.

LES RUES DE MADRID.

Suivez-moi ; je vous ferai connaître Madrid.
LESAGE.

J'AIME le verbe *flaner* et ses dérivés. Comment exprimait-on autrefois cette curiosité errante qui vous pousse de rue en rue, cette contemplation innocente qui vous arrête à chaque boutique ? Quel mot pouvait mieux peindre la nonchalance de la démarche, la bonhomie des amusemens ? *muser* et *musard* ne sont pas mal ; mais on peut muser dans sa chambre ; on ne *flane* que dans les rues.

Les Espagnols, que je sache, n'ont point de mot pour rendre celui-là. Ils sont oisifs, lents,

paresseux ; mais ils ne sont point *flaneurs*. La chaleur de leur climat, le mauvais pavé de leurs rues, feraient bientôt une fatigue de cet heureux passe-tems ; la triste uniformité de leurs maisons, de leurs costumes, de leurs boutiques, en feraient bientôt un ennui. La condition de *flaneur* n'est compatible qu'avec la variété d'une ville grande et bruyante. On peut *flaner* trois ou quatre jours à Madrid ; mais ensuite il faut chercher une autre manière de tuer le tems.

Employons les premiers jours de notre séjour ici à *flaner... Suivez-moi, et je vous ferai connaître Madrid !*

Nous commencerons notre promenade à la porte de *Funcaral*. C'est par là que l'on entre en venant de France.

Il est quatre heures du soir ; laissons passer cette voiture poudreuse aux six places et aux six mules. Elle est d'une forme qui rappelle nos diligences. C'est la voiture de Bayonne.

Voyez à la portière cette grosse figure qui se renfroigne sous un bonnet de soie noire. C'est celle de quelque doux fournisseur qui veut voir si l'on peut ici faire honnêtement ses affaires...

Laissez-le! il vient en diligence; il dira peut-être en s'en allant : « Ma berline ou ma chaise de poste. » En attendant, il peste contre l'Espagne et ses habitans; il les a jugés; il ne connaît point la langue; il ne les a vus qu'en courant dans la malle : qu'importe? il n'a pas mangé un biftek passable en route; Madrid, dont il ne fait qu'apercevoir les clochers, ne vaut pas, selon lui, Saint-Germain; et lui, fournisseur énorme, s'est déjà récrié, en voyant passer un pauvre capucin, sur l'inutilité et l'embonpoint des moines.

C'est un jeune officier en bonnet de police qui regarde par l'autre portière, en retroussant ses moustaches. Il cherche des yeux les femmes de Madrid si vantées. Il s'indigne d'arriver après les autres..... Qu'il se console, les myrtes ici fleurissent en tout tems; quant aux lauriers, on lui en réserve. C'est un officier d'état-major. S'il le faut, on fera pour lui seul un bulletin.

On voit Madrid d'assez loin sur la route de France. Il serait difficile de compter les flèches, les dômes, les tours qui s'élèvent de toutes les parties de la ville. Ce ne sont plus les pointes de nos monumens religieux. Il y a dans ces constructions quelque chose de mauresque. Sans la

croix qui les domine, on les prendrait pour les minarets d'une ville asiatique. Ce n'est point le seul souvenir qu'ait laissé de son passage ce peuple qui s'indignait parce que *terre manquait à la loi du prophète.*

Les entrées de Madrid sont assez remarquables. Du côté de France, vous passez, sans aucune espèce de transition de faubourgs, de jardins ou de maisons de plaisance, d'une campagne toute nue et toute aride dans la ville. On aperçoit à droite un bâtiment blanc avec une croix noire à la porte... C'est l'entrée d'un cimetière. A cet aspect, le voyageur, à la fin de sa course, pense, malgré lui, au but de cet autre voyage qu'il a commencé sans trop savoir pourquoi, et il a devant les yeux la preuve qu'il peut se terminer là comme ailleurs.

Les portes de Madrid sont élégantes. La porte d'Alcala est un beau monument, quoiqu'elle soit d'un tems où l'architecture dégénérait en Espagne; celle que l'on construit à présent devant le pont de Tolède promet de l'égaler.

Il y a 506 rues à Madrid. Elles sont généralement droites et larges. Le pavé est pointu et glissant; mais les gens à pied trouvent de cha-

que côté des trottoirs. Les coups de coude, les discussions souvent vives qui s'élèvent sur la cession de la droite, ou les dérangemens volontaires et galans à l'aspect d'une femme qui de loin vous paraît jolie sous son voile noir, prouvent leur trop peu de largeur

Les maisons sont élevées, et leurs trois ou quatre étages sont garnis de fenêtres et de balcons aux rideaux flottans. Toutes les fenêtres d'en bas sont défendues par des barreaux de fer très-rapprochés, et l'entrée du logis, ordinairement, n'a rien de bien séduisant. D'un côté pendent les vieilles bottes de quelque savetier qui tient, dans le jour, sa boutique et sa gaieté abritées sous ce passage; de l'autre, c'est un tas d'ordures qui s'amoncèle sous les paniers des domestiques de tous les ménages contenus dans la maison. Dans le fond, un escalier lève, en tournant brusquement, ses marches inégales et très-obscures, et le voisinage du mur que cherche votre prudence, joue parfois un tour fâcheux à votre habit. Je n'ai trouvé de portiers que dans les plus riches hôtels; les autres maisons s'en passent; et, le soir, vous entendez, au nombre de coups de marteau qui retentissent sur la porte

d'entrée, quel étage occupe celui qui rentre La manière dont ils frappent pour se faire ouvrir vous donne bien d'autres connaissances. J'ai deviné les goûts, les habitudes, les affections de mes voisins à ce bruit qui se répète régulièrement tous les soirs. Il y a de l'inégalité, beaucoup d'inégalité dans le caractère de l'habitant du second qui rentre si tard. Cette nuit, ses coups sont brusques, bruyans; hier, ils étaient posés, séparés, triomphans... C'est un joueur; je l'ai deviné; et, en effet, j'ai vu don Julian au prochain *monté*. Il y a de l'embarras, et une espèce de regret dans la manière dont on informe le troisième que quelqu'un attend à la porte....: c'est un mari qui rentre auprès de sa chère moitié. On frappe souvent, dans la nuit, un coup bruyant à la porte voisine : on vient chercher don Porfia, le médecin en renom qui demeure au premier étage....; c'est le coup de grâce de quelque malade. Quand le vieux docteur revient, j'ai remarqué que, malgré sa toux et l'air froid de la nuit, il est obligé de répéter deux ou trois fois son avertissement. Sa jeune femme prend pourtant bien soin de lui! Il faudra que je demande la raison de ces retards inexplicables à

un jeune sous-lieutenant de chasseurs qui loge dans cette maison.

Si le logement du médecin est au premier, le chirurgien, allongeant son titre de celui de barbier, habite modestement le rez-de-chaussée, et l'éclat des deux plats à barbe qui se balancent au dessus de sa porte, annonce assez qu'il compte plus, pour vivre, sur le rasoir que sur la lancette. Je ne parlerai pas de leur dextérité avec ce dernier instrument, mais j'applaudirai de bon cœur à la légèreté incroyable avec laquelle ils promènent sur votre menton la lame qui le rajeunit

Propres dans leur costume, élégans dans leurs manières, diseurs malins et nouvellistes, grands frotteurs de cordes de guitare, ils donnent au gai personnage que Beaumarchais mit sur notre scène, une vérité que n'y ont point les Crispin, les Scapin, et les autres surannés intrigans d'antichambre.

Du chirurgien passons à l'apothicaire. Personne n'entre dans sa boutique. Vous frappez à une porte vitrée, et vous demandez, et vous recevez, et vous payez, par un carreau qui s'ouvre, la drogue ou la potion qu'on prépara dans une

officine qui m'a toujours semblé très-proprement tenue.

Une taverne est à côté. Ce n'est pas mal de trouver le plaisir voisin de la peine, et la guérison des maux du corps à côté de l'oubli des peines de l'esprit. Les Espagnols boivent peu à la fois, mais souvent, et les tavernes sont très-communes dans les rues de Madrid. Toutes se ressemblent. Au dessous d'une vingtaine de pots accrochés au mur par leurs anses, vous apercevez un comptoir qui souvent cache deux ou trois peaux de bouc énormes qui, couchées par terre, contiennent le *vino tinto de la Mancha*, et qui servent à remplir la mesure que la dame du lieu, ordinairement grosse et vieille, vous apporte avec un sourire gracieux. Le soir une lampe de cuivre, suspendue au plancher, éclaire avec ses quatre becs ce réduit cher aux buveurs. Dans le fond, un rideau retroussé élégamment vous découvre un autre lieu éclairé et garni de tables, ainsi que la première pièce; c'est, je crois, ce qu'on peut appeler un cabinet particulier. La draperie tombe en cas de besoin, et quelquefois à travers le désordre de ses plis, lorsque le vent l'éloigne un peu de la porte qu'elle voile, vous

apercevez une mantille chiffonnée, ou un bras bien rond et bien blanc qui s'avance vers le *quartillo* * entamé... L'Amour, partout est frère de Bacchus, et l'on voit, malgré la légèreté du voile dont il se couvre dans les tavernes de Madrid, qu'il est là, comme ailleurs, proche parent du Mystère. Le soir, les tables se garnissent de consommateurs. La fumée des cigares s'élève, et fait disparaître le comptoir et sa divinité dans un nuage odorant. La danse joint quelquefois l'ivresse de ses pas, et de ses mouvemens plus que voluptueux, à l'ivresse qu'on trouve dans les pots et remplis et vidés. La guitare, les chants traînans qu'elle accompagne, les éclats de rire qui s'élèvent de tous les coins de la table; le bruit des castagnettes et des pieds des danseurs qui, à la fin de chaque couplet de la chanteuse, tombent et s'arrêtent avec une précision extraordinaire, se mêlent aux propos et au jurement expressif des buveurs... Ce mot, qui a une force toute particulière dans la bouche d'un Castillan, n'est point seulement consacré à la colère, il est

* Le nom de la mesure que l'on sert dans les tavernes.

aussi une exclamation d'amour, de plaisir et d'admiration.

Il y a des hommes du peuple qui, sans respect pour les oreilles chastes, le placent avec beaucoup d'originalité à chaque phrase de leurs discours.

Tandis qu'on rit, qu'on jure et qu'on danse dans la taverne, le café (Botileria) se remplit de dames, de galans cavaliers qui reviennent de la promenade. Les femmes du commun, que l'on distingue à leur mantille de soie, prennent ordinairement du lait glacé qu'on leur sert dans de grands verres, saupoudré de cannelle et accompagné de massepains ou de gaufres. Les glaces et les sorbets sont délicatement effleurés par des élégantes dont la poussière du Prado couvre encore le voile et la rose qui parent leurs cheveux; et des jeunes gens à côté d'elles vident une bouteille de bière dans un bol de terre blanche où déjà l'on a versé un verre de limonade à la glace. Cette boisson est très-rafraîchissante. On en boit beaucoup dans les cafés de Madrid. Ils sont tous généralement propres et bien tenus; il y en a de très-élégans, dans les environs des promenades, qui rappellent ce que nous avons de mieux, dans

ce genre, à Paris. Je n'y ai vu d'extraordinaire que la façon dont on y sert le café-au lait. Ils vous apportent le tout mélangé dans un verre, et c'est une mode qui n'a rien de bien séduisant.

Avec nos remarques, nous voici parvenus au milieu de la rue de la *Montera*. Arrêtons-nous devant cette église. Tous les édifices religieux ont à Madrid une entrée qui se ressemble à peu près. La porte, exhaussée de quelques marches, est chargée d'ornemens d'un mauvais goût, parmi lesquels paraît toujours la statue du saint invoqué. Deux tours carrées s'élèvent à une petite hauteur de chaque côté, et se terminent en dômes. Leurs fenêtres ceintrées vous laissent apercevoir deux cloches; on les met en mouvement en leur faisant faire la bascule, et leur son est trop peu éloigné du sol pour ne pas être vraiment étourdissant. Des mendians assiégent les degrés; on vend, à la porte, de petites figures de saints ou des bouquets bénits, et sur une table, un plat de métal attend l'argent des passans qui veulent faire prier pour les ames du purgatoire. Près de là, on affiche les offices et les cérémonies du jour avec les noms du prédicateur et des musiciens que l'on y doit entendre..... mais tout le monde s'age-

nouille dans la rue au bruit d'une sonnette qui s'approche. Deux longues files d'hommes sortent de l'église ; des flambeaux en main, ils précèdent le saint viatique que l'on porte à quelque malade. Suivons-le un instant des yeux ! vous verrez la première voiture que le cortége rencontrera s'arrêter, et celui qu'elle menait en descendre, céder sa place au prêtre, et l'accompagner à pied jusqu'à ce qu'il soit rentré dans l'église.

Descendons à la place *del Sol*. C'est là le centre de la ville ; c'est là le point de ralliement pour tous ses habitans ; c'est l'endroit le plus vivant et le plus fréquenté de Madrid, surtout quand la chaleur ne s'est point encore fait sentir ou quand elle a cessé. On y vient lire les journaux ; on s'y rassemble comme dans le jardin du Palais-Royal ; des groupes se forment autour des faiseurs de nouvelles ; les promeneurs les traversent pour se rendre au Prado, où les appelle peut-être l'heure du rendez-vous. Les montagnards des environs, dans un coin de la place, appuyés sur leurs bâtons recourbés et enveloppés dans leur couverture rayée, parlent des affaires qui les ont conduits à la ville, ou regardent avec

surprise le soldat français qui passe, bras dessus, bras dessous, avec le soldat espagnol. Le son d'une guitare réunit toutes les femmes autour du jeune aveugle qui chante le roi captif et les douleurs de la patrie. Les politiques discutent et s'échauffent; et le vendeur d'eau à la neige promène sur son dos son long pot de grès, et offre le rafraîchissement économique aux orateurs altérés.

Le bâtiment de la poste est le plus bel ornement de la place. Il était, le jour de notre entrée à Madrid, décoré avec une élégance rare; le portrait de Ferdinand paraissait au milieu des draperies blanches et bleues qui se balançaient autour des nombreuses croisées : la foule le saluait en passant.

Ces draperies de différentes couleurs, dont ils ornent leurs maisons dans les fêtes, font bien, la nuit, avec les illuminations; chaque balcon supporte deux flambeaux; les maisons sont très-élevées; chaque fenêtre a son balcon, et il est facile de se figurer la clarté et l'effet qui résultent de ces illuminations générales.

Voici à gauche la rue d'Alcala, la plus belle

de Madrid pour la largeur et la beauté des bâtimens qu'on y rencontre. C'est dans cette rue que vous trouverez la douane royale, l'académie des beaux-arts, et la façade de l'ancien palais du prince de la Paix. Elle aboutit au Prado, et une grande avenue d'arbres qui vous laissent apercevoir à droite les grilles du Retiro, et à gauche de belles casernes, la prolonge jusqu'à la porte d'Alcala.

La *Calle mayor* conduit de la place du Soleil au palais du roi. Elle est ornée, dans un assez long espace, d'arcades sous lesquelles on trouve des tailleurs dont les étalages rappellent les boutiques des galeries de bois du Palais-Royal de Paris. Vous passerez, en suivant cette rue, devant la maison de ville. On prétend qu'une tour carrée, en face, fut la prison de François Ier: c'est une fausse assertion. François, captif, habita toujours le même palais que Charles. Ce palais a été détruit, et c'est sans doute l'orgueil national qui, pour sauver le souvenir de la destruction qu'il eût peut-être partagée avec les murs du Retiro, l'a transporté sur ce bâtiment dont je parle... Sa construction moderne et son

de jeunesse annoncent que ce mensonge, pour être patriotique, n'en est pas moins maladroit.

Une autre belle rue monte de la porte *del Sol* le long de la maison de la poste: L'imprimerie royale est à quelques pas de là. C'est de ce côté qu'on trouve presque tous les libraires de Madrid. Leurs boutiques, comme les livres qui y sont entassés, sont vieilles, poudreuses et sombres. Les livres espagnols sont très-chers, et la laideur du papier, la gaucherie de l'exécution typographique sont bien loin de faire passer sur leur prix. A l'exception d'un *Don Quichotte* que fit imprimer l'académie, je n'ai rien vu de supportable dans ce genre. Leurs brochures politiques, et ils en avaient beaucoup sous le règne de la constitution, sont d'un aspect repoussant : on dirait de ces plantes vénéneuses que la nature n'a permises qu'avec la livrée de la mort et de la destruction; et cependant la presse libérale de France leur fournissait des modèles pour habiller plus gracieusement le poison. Nous avons vu des librairies et des cabinets de lecture que garnissaient les meneurs de Paris. Je les comparais à des greniers où l'on dépose les bons grains dont on espère

une récolte abondante. C'était le camp où veillaient ces sapeurs que l'on envoie devant pour battre le pays, et ouvrir un chemin aux révolutionnaires. Les infamies plaisantes s'entassaient à côté des infamies ennuyeuses ; les blasphèmes religieux à côté des blasphèmes politiques. Il y en avait pour tous les goûts. *Le Compère Mathieu* s'élevait sur M. Bignon ; M. Jay était écrasé par Volney ; derrière Voltaire on apercevait à peine M. Guizot ; M. Benjamin roulait sous les tables, et M. de Pradt s'éclipsait masqué par *la Folie espagnole*, ou *le Citateur* de M. Pigault-Lebrun.

C'est là que venaient s'inspirer les orateurs de la *Fontana di oro*. Cette tabagie fameuse est à côté de la place *del-Sol*. Elle est solitaire à présent. Les forfanteries des *libérales*, et leurs motions, et leurs menaces, ont disparu pour toujours avec la fumée du punch et du tabac qui les alimentaient. Quand on a vu de près cette révolution d'Espagne, on est pris d'une pitié et d'un mépris dont on donne bien part à ceux qui voudraient composer avec elle. La nullité des figures ridicules qui se mouvaient sur ces tréteaux po-

ligues est inimaginable. Si le sommeil des rois avait laissé ce pitoyable ouvrage se consolider, ces pygmées ouvriers se seraient pourtant agrandis, ou plutôt engraissés avec le titre d'héroïque qu'on leur donnait déjà chez nous; et pourtant dans vingt ans l'on aurait parlé, à tout propos, des intérêts moraux créés par cette bande démoralisée...! Que seraient aussi devenus, je vous le demande, les premiers artisans de notre révolution, si les rois de l'Europe, au lieu de s'épouvanter séparément de l'airain de leur front, avaient bien voulu regarder ensemble l'argile de leurs pieds...? Et cependant, soyons de bonne foi, les révolutionnaires, en France, ont déployé une audace, une énergie dont les factieux d'Espagne n'ont jamais approché. C'est quand un fleuve est remué jusqu'au sable par une violente tempête, que ses flots sont à redoûter; c'est alors qu'il entraîne et détruit tout sur son passage; mais avec une pluie d'une heure, le fond reste calme, le dessus a quelques vagues qui s'arrêtent pour rien, l'eau est plus sale, et c'est tout. Le sable ici n'a pas été remué. Si le peuple, en France, a donné sa démission, il n'a pas voulu d'emploi en Espagne, et il refuse assez

vertement celui que des complaisans maladroits font mine de lui offrir.

Restons-en là de notre promenade ; car vous avez vu à peu près tout ce que l'on voit dans les autres *rues de Madrid*.

N° VII. — 10 *juillet* 1823.

LES ÉGLISES.

Introibo ad altare Dei.
Oui, je viens dans son temple adorer l'Eternel.
RACINE.

Doux et quelquefois cruel est le souvenir de la patrie absente! Connaissez-vous ce qu'ils nomment le mal du pays? C'est une maladie semblable à ces mélancolies d'automne auxquelles le poitrinaire se livre avec tant d'abandon, quoiqu'il sache qu'elles le feront mourir. C'est un songe continuel des vents, des forêts, des montagnes que l'on entendit, que l'on admira autour de son berceau; ce sont des tressaillemens involontaires en écoutant, dans la nuit, la voix du

chien qui n'est plus celui de la demeure paternelle, ou, autour des volets, la brise qui n'a pas balancé les peupliers de sa prairie!

Pauvre étranger! si tu souffres aux lieux où l'on prie comme ont prié tes pères, c'est au temple qui écoute les mêmes vœux à te rendre ta famille, ta patrie, et à changer l'amertume de leurs souvenirs en une ineffable douceur! Entends-tu cette cloche? elle sonne comme celle de ton village, elle soupire les mêmes douleurs, elle chante les mêmes allégresses..... Quand tombent les feuilles, elle célèbre aussi les morts que tu pleures! Pénètre sous ces voûtes, regarde cette croix, ce tabernacle..... dis, es-tu étranger? Voici la sainte que ta mère t'apprit à prier; voici les sacrées fontaines qui augmentent le nombre de tes frères..... Ecoute! comme dans l'église où s'agenouillaient tes aïeux, c'est l'orgue qui soupire, c'est le vieux prêtre qui prie. Ces accens te sont connus, cette langue est aussi la tienne; ton père s'en servit pour te bénir. Ecoute! l'on va te dire que tous nous sommes éloignés de notre patrie; que le tems de l'exil est court, et que la religion seule peut charmer ses ennuis!

Auriez-vous bonne opinion d'un musulman,

qui, loin de sa patrie, entrerait sans attendrissement dans une mosquée? Et n'est-ce autre chose qu'une simple curiosité, ce mouvement qui d'abord vous fait porter vos pas vers l'église en arrivant dans une ville étrangère? Visitez un temple protestant, une synagogue, et vous me direz si vous éprouvez cette satisfaction, cette consolation involontaire que vous trouvez à l'aspect des autels qui sont aussi ceux de votre patrie.

Les églises ici sont nombreuses. Parmi elles on remarque Sainte-Elisabeth, Saint-Pascal, Saint-Isidore, Saint-François de Salès, Saint-Martin et celle dite de Las Salesas. Toutes se ressemblent à peu près. Si on les compare aux constructions gothiques, elles sont plus larges que longues. Leurs voûtes sont élevées, et les lanternes de leurs coupoles sont élégantes. Je n'y ai jamais vu de colonnes. L'autel touche au fond, et s'élève entouré de grands ornemens dorés qui occupent toute cette partie du temple. Les fenêtres hautes, garnies de rideaux épais, tiennent toute la partie basse dans une grande obscurité; la lumière s'échappe du milieu de l'édifice, tombe par les jours de la coupole, et fait briller d'une manière pittoresque les riches ornemens entassés autour du maître-autel.

Les chapelles sont des enfoncemens peu profonds pratiqués à droite et à gauche sur les grands côtés ; elles communiquent entre elles par une suite d'ouvertures basses et voûtées. Une lampe dissipe avec peine leur obscurité ; à sa lueur inégale, vous apercevez la statue colorée du saint invoqué, ou quelque grand tableau, chef-d'œuvre peut-être inconnu de Murillo ou de Ribalta. Un Espagnol, debout dans son manteau, se tient immobile dans une encoignûre sombre ; une femme, agenouillée et couverte de ses longs voiles noirs, frappe sa poitrine près d'une pierre sépulcrale. La robe blanche du moine passe et brille dans l'ombre..... Lent et silencieux, il va se prosterner devant quelque relique vénérée, tandis qu'à la porte extérieure le sacristain agite sa sonnette, et demande au passant des prières pour les ames du purgatoire.

Il n'y a point de chaises dans les églises d'Espagne. Des bancs sont placés le long des murs pour les hommes ; les femmes restent agenouillées ou assises par terre, à la manière orientale, sur des nattes qui couvrent les pavés du temple. Il est évident que cet usage leur vient des Maures.

On ne trouve pas de vieilles églises à Madrid. Elles sont toutes riches de dorures et de nouveau-

tes; mais elles sont pauvres en *poésie*, qu'on me passe cette expression si usée aujourd'hui, mais qu'il est impossible, je crois, de mieux employer que dans la situation présente. On est ébloui en entrant sous leurs voûtes élégantes; mais on ne frémit pas comme sous les arceaux des vieilles cathédrales..... Comme dans leur enceinte, il n'y a rien là qui sente la poudre des siècles écroulés; ces murs sont d'hier, ils sont chargés d'ornemens; on les regarde; on les admire quelquefois; quelquefois, c'est le mot; car ils sont presque toujours de mauvais goût; mais devant eux l'imagination se tait, elle qui se réveille au bout d'un champ, en face de la pierre verte de mousse, débris de quelque moutier voisin, dont elle conserve encore la croix ou l'inscription gothique!

La capitale a, de ce côté, beaucoup à envier aux autres villes de l'Espagne. Il y aurait malheur, en effet, si cette terre des vieux chrétiens n'avait pas conservé quelques-unes de leurs premières basiliques. Nous en avons trouvé toutes retentissantes encore de leurs actions de grâces, quand ils revenaient consacrer à Dieu leurs épées, rouges du sang des infidèles. Jusqu'à présent, respectées par les hommes, ces églises ont con-

servé toutes leurs beautés primitives. Des sculptures gothiques ornent encore, sans mutilations, l'enceinte du chœur. Le chœur a gardé pour pupitres ses aigles aux ailes déployées, ses lampes et ses stalles en bois curieusement sculpté; la nef est encore payée de larges pierres avec leurs contrastes d'armoiries et de morts. A la clarté inégale et coloriée qui s'échappe à travers les vitreaux des ogives, on aperçoit encore de vieux étendards verts embellis du croissant, et suspendus autour de l'autel du protecteur des Espagnes. Dans les enfoncemens de sa chapelle, nous avons touché, à Ségovie, les tombes de quelques hommes d'armes de Castille ou de Navarre. Ces vieux compagnons de Pélage ou du Cid, à genoux près de leur longue épée et de leur haubert fermé, semblent veiller à la garde de ces nobles trophées.

Dans quelques villes, les églises sont d'anciennes mosquées. A Cordoue, en 793, les captifs chrétiens bâtissaient le temple que le superbe Hiscem consacra au prophète. O! quel poète, retrouvant la harpe qui pleura la captivité de Sion, nous dira les douleurs des soldats de Jésus-Christ, en dressant des autels au Dieu des vainqueurs! Sans doute de célestes visions ranimaient leur

courage abattu. Ce guerrier, vêtu d'armes blanches, qui se montrait devant les phalanges chrétiennes quand elles marchaient à l'oppresseur en criant : Saint-Jacques et Espagne ! leur apparaissait sans doute chassant l'idolâtrie de ces parvis consolés. Sans doute, alors, une voix d'en haut leur criait : « Le règne de l'impie est passager, et vous travaillez pour la gloire du Seigneur ! »

Allez dans l'antichambre du prince pour écrire l'histoire de tel peuple ; à la Bourse, si vous voulez faire connaître tel autre peuple ; mais si vous vous occupez de l'Espagnol, ne vous éloignez pas de l'église. Toutes ses traditions, tous ses souvenirs reposent auprès de la croix. Libératrice sous la tente de Pélage, victorieuse sur le bouclier du Cid et de Gonzalve, aventureuse sur le vaisseau de Colomb et de Cortès, sublime dans les mains de Las-Casas, triomphante sur le diadème de Charles-Quint, héroïque sur l'étendard de ses moines-soldats, elle ne s'est élevée que pour la liberté, la gloire, la consolation de ce peuple religieux.

D'autres souvenirs de délivrance planeront bientôt autour d'elle. Las de punir ou d'éprouver, celui qu'elle porta pour le salut du monde bri-

sera les chaînes de ce captif pour qui prie toute l'Espagne !..... Egarés dans Madrid un soir que nous avions porté nos pas du côté du palais, et que nous revenions attristés parce que le roi n'y était plus, nous passâmes dans une rue obscure où l'on n'entendait ni le pas des mules, ni le murmure des guitares. Un édifice éclairé se présenta; il en sortit une musique religieuse. Nous entrâmes. Il y avait beaucoup de monde. Des hommes, des femmes du peuple, des gens bien mis, des habitans de la campagne, des militaires, s'y pressaient : on priait pour le roi. On remarquait dans le chœur un religieux à la robe brune, aux pieds nus, à la barbe en désordre. Quand il s'agenouillait, le sabre qu'il portait retentissait en tombant sur le marbre du sanctuaire, et l'on disait tout bas : le Trappiste est là! Il nous serait difficile de rendre notre émotion à l'aspect de cette scène imposante. La disposition de notre esprit en entrant dans le temple, ces chants, cette clarté religieuse, tout ce peuple en prières, ce moine inspiré, ces guerriers prosternés, tout était fait pour remuer vivement un soldat royaliste. Joignez à tout cela ces idées de famille et de patrie, si fortement rappelées par les cérémonies religieu-

ses, et je ne sais quel souvenir de ces Vendéens qui priaient aussi à côté de leurs armes pour un pauvre orphelin dans les fers, et vous croirez facilement aux larmes qui mouillèrent nos yeux, quand l'antique prière pour le roi s'éleva vers les voûtes où se balançaient des nuages d'encens..... Français, nous joignîmes alors, dans le fond de notre cœur, à nos vœux pour le monarque captif, nos prières pour le monarque libérateur.

N° VIII. — 15 *août* 1823.

LE COMBAT DE TAUREAUX.

Nihil novum, nihil varium, nihil quod non semel spectasse sufficit.

C'est un spectacle qui n'a rien de varié, et qu'il suffit de voir une seule fois.

PLINE le jeune.

Du côté de la porte d'Alcala, un lundi (4 août 1823), à cinq heures du soir, la poussière s'élevait sous les pas de la foule qui se hâtait, et sous le trot des mules qui traînent les cabriolets de place. Ces fiacres, qui contiennent deux personnes, et que mène le cocher, assis sur l'un des brancards, se dirigeaient, avec un grand nombre d'équipages plus brillans, vers le cirque où se donne le combat de taureaux.

Les hommes du peuple, la tête couverte d'un

mouchoir, la veste jetée sur l'épaule, le bâton à la main, hâtaient la marche de leurs femmes et de leurs enfans; car ils voulaient être là pour siffler l'alguasil, quand il vient avec le bourreau, au milieu de la carrière, donner lecture des ordonnances faites à l'occasion de ces divertissemens, et des peines portées contre ceux qui les enfreindraient; ils voulaient voir aussi tous les combattans s'incliner devant la loge du corrégidor, et ce magistrat donner aux premiers tenans le signal du combat en leur jetant la clé qui doit ouvrir la carrière au taureau.

« Pauvre Pedrillo! disait une femme en marchant à côté d'un homme qui se plaignait d'être en retard. »

« Il pleure, répondit l'homme; demain il n'y pensera plus! »

« Il eût été si aise de voir la course, et d'y porter la petite veste rayée et ce ruban des alliés qu'hier j'ai attaché à son chapeau. »

« Il ira quand Ferdinand, que Dieu garde, reviendra à Madrid. »

« Oui; nous aurons peut-être plus d'argent alors... Thomasillo, sais-tu que nous allons dé-

penser tout le produit de mon travail de la semaine...? »

« Et nous n'aurons qu'une place au soleil, dit l'homme en s'arrêtant. »

« Si nous retournions auprès de notre enfant, dit la femme... Viens, ami, ajouta-t-elle en prenant le bras de son mari. Quand la fraîcheur sera venue, nous nous assiérons tous à la porte; tu nous chanteras avec ta guitare le *Testament de la constitution*, et Pedrillo, consolé, dansera avec ses castagnettes. La soirée sera agréable ainsi, et demain je pourrai payer... »

Ils étaient arrivés à la porte d'Alcala. De là, on aperçoit le cirque. Les deux premiers *picadores* à cheval, avec leurs grands chapeaux blancs ornés d'une touffe de rubans, leurs vestes richement brodées, et leurs longues lances entraient dans ce moment. Le peuple les suivait en les nommant et en vantant leur adresse. Cette vue, ces discours firent cesser l'hésitation de Thomasillo. Le goût espagnol pour cette sorte de combats se réveilla si vivement chez lui, qu'il se précipita vers la porte. Sa femme le suivit.

Elle soupira, et s'arrêta un instant sur le seuil pour regarder de pauvres enfans qui se pressent

à la porte pour tâcher d'apercevoir, par les ouvertures, quelque chose du combat.

Un roulement de timbale se fit entendre d'eux.

« C'est le taureau qui entre dans la lice. »

« Voilà qu'on siffle pour l'exciter!

» On applaudit... C'est quelque picador qui l'aura détourné d'un coup de lance. »

« On demande le feu à grands cris... *Fuego! fuego!* »

« Ah! que je voudrais voir les *chulos* quand ils enfoncent leurs dards dans le cou de l'animal qui baisse la tête pour les frapper! »

« Entendez-vous l'explosion de l'artifice attaché à ses blessures? »

« Je l'ai vu bondir dans l'arène..... Regarde comme les manteaux de soie qu'on expose à sa fureur volent au milieu de la poussière! »

Ils parlaient ainsi en se haussant sur leurs petits pieds pour atteindre aux jours que laisse la porte entre ses ais mal joints.

Et parmi eux, le plus empressé, le plus curieux, était celui qui venait d'arriver en courant, sa petite veste rayée sous le bras. Il avait regardé plus d'une fois à droite, à gauche et derrière lui, car son père a puni quelquefois sévèrement la désobéissance, et sa mère, qui emporta avec elle

la clé de la maison, ne lui pardonnerait pas de s'être exposé en sautant par la croisée.

« Si je pouvais entrer...! si je pouvais entrer! » répétait-il en essuyant la sueur de son visage hâlé par le soleil.

Et l'on disait autour de lui :

« Voilà le signal de la mort du taureau! »

« C'est maintenant que le matador saisit le voile rouge, et met le doigt sur la pointe de l'épée pour voir si elle entrera bien. »

« Quels applaudissemens! c'est sans doute don Herandez qui a commencé. Il n'en manque pas un..... il frappe..... l'épée entre jusqu'à la garde, et le taureau tombe sans jeter une goutte de sang. »

« Gare! gare! voici les mules avec leurs drapeaux, leurs panaches et leurs sonnettes... Gare! elles viennent chercher le taureau tué...! »

Les mules passèrent. La porte s'était ouverte. Elles revinrent en galopant, et tandis que les curieux qui n'avaient pu entrer, pour prendre part du moins au combat, frappaient de leurs bâtons, et avec de grands cris, l'ennemi terrassé et traîné dehors, des enfans se glissèrent entre les gardes inattentifs.

Joyeux, ils pénétrèrent dans la galerie la plus

voisine du cirque... C'est là que sautent les handilleros poursuivis ; c'est là qu'on voit flotter le manteau noir et les plumes de l'alguasil qui reste à cheval sous la loge du corrégidor ; c'est là que les combattans, drapés dans leurs voiles de soie qu'ils agiteront en fuyant, attendent le moment de paraître dans la lice.

Cette galerie est défendue de l'approche de l'animal par une barrière de six pieds... et presque toutes les fois cette barrière est franchie par quelque taureau.

L'ensemble du spectacle est beau. Ce cirque immense, cette foule attentive, ce beau ciel qui s'arrondit sur votre tête, ces costumes antiques, ce roulement de timbales, ces cris que poussent à la fois huit ou neuf mille spectateurs, font une forte impression. Elle s'accroît ; car la porte pesante s'ouvre..... Tous les yeux cherchent le taureau attendu. Il paraît ; il s'élance.....

C'est un animal redoutable. Le ruban jaune qui tombe sur son cou annonce qu'il a brouté la bruyère des environs de Valence. Ses cornes sont perçantes comme les traits les plus aigus ; des yeux de feu brillent sous son front large et noir. Il frappe et jette sous lui la terre qu'il creuse d'un pied furieux.

Il a déjà assouvi sa rage. Débarrassé de son cavalier que les *chulos* ont sauvé au moyen de leurs manteaux qui attirent l'ennemi d'un autre côté, un cheval, avec ses flancs ouverts, court dans l'arène ; l'autre tombe frappé d'une atteinte plus certaine... Il ne se relèvera pas.

On applaudit. « *Vaillante !* » s'écrie le peuple avec enthousiasme.

Le picador est aussi délivré, et tandis qu'il se relève tout froissé de sa chute, le taureau, plus furieux, poursuit le manteau qui donne le change à sa fureur.....

L'adroit coureur s'élance ; il a sauté la barrière. Le taureau... c'était le plus léger que depuis long-tems l'on eût vu, franchit l'obstacle... il est dans la galerie, dans la galerie la plus voisine du cirque.

Des cris s'élèvent :

« Sauvez-vous ! sauvez-vous ! »

« Dieu ! Dieu ! un enfant ! »

« Il n'aura pas le tems... ! »

« Il est perdu.., déchiré... mort ! »

Des soldats français se levèrent avec un mouvement d'horreur.

« *Vaillante !* » s'écria un homme de la place

éloignée qu'il occupait, et en frappant la balustrade de son bâton.

Une femme, à côté de lui, devint pâle et tremblante. Elle croyait que cette petite veste rayée... Elle chercha, avec un mouvement difficile à rendre, dans sa poche... Elle se rassit tranquillement. Sa main avait rencontré la clé de sa maison..... Elle attendit, sans inquiétude, la fin de la course des taureaux.

N° IX. — 17 *août* 1823.

LA GUITARE.

—

Domestica facta.....
Hor.

Ses chants sont à son pays

Toutes les romances populaires redisent encore leurs exploits glorieux..... Lorsque le marbre s'écroule, lorsque les registres de l'histoire sont perdus, les chants des bergers immortalisent une renommée en danger de périr.
Byron.

Il était aux arrêts, je crois, l'aimable auteur qui nous fit un si joli voyage autour de sa chambre. J'y voudrais être à ce prix, et je bénirais une captivité de vingt-quatre heures qui enrichirait mon livre de quelques pages aussi originales que les siennes.

Ma chambre en Espagne, voilà le sujet d'un livre tout trouvé! Quel joli cadre pour une pein-

ture des mœurs de ce pays! Chacun de ses meubles, chacun de ses ornemens serait une source inépuisable de traits, d'anecdotes et d'observations..... Les gravures du *Don-Quichotte* ne me mettraient-elles pas à même de parler de la littérature? Ne trouverais-je pas toutes les traditions nationales et tout le charme des récits des soirées d'hiver, autour de ce brasier que la famille entoure dans la mauvaise saison? La madone protectrice n'est-elle pas là pour nous faire admirer l'attachement inébranlable de ce peuple à la foi de ses pères? Pourrait-on regarder cette natte de jonc étendue à nos pieds, sans rappeler les Maures et leur poétique domination? Et cette guitare ne pourrait-elle pas inspirer quelques lignes originales et touchantes?..... Le long ruban qui l'attache a-t-il retenu, dans son tems, les cheveux d'ébène de quelque *Inès* que ses sons attendrirent? Ses plaintes se sont-elles mêlées au gémissement du vent dans quelque vaisseau de Fernand-Cortez ou de Christophe Colomb? Que de fois, cachée sous la capé brune, elle s'achemina vers le balcon où l'on attend la sérénade promise! Que de fois, au milieu d'un cercle attentif, elle unit son murmure

uniforme aux refrains traînans de quelque longue romance!

La romance a de tout tems occupé un rang important dans la littérature espagnole, et c'est un genre que l'esprit rêveur de notre siècle a fait passer, chez nous, des derniers rangs de notre poésie aux premiers. La mode des renversemens devait nécessairement pénétrer de la société dans la littérature, qui suit tous ses mouvemens, et se ressent de toutes ses révolutions. La romance est ce qu'on peut appeler une parvenue; mais la rêveuse a tant de grâces, elle est si séduisante avec son chapeau et ses liserons de bergère, dans ses voiles de deuil ou sous le panache du trouvère; ses accens sont si doux près de la lampe de la veillée; si mélancoliques sur les débris des cloîtres et sous la croix des tombes; si effrayans, à l'heure de minuit, dans les ruines où se traînent les chaînes des fantômes; si fiers dans la lice où joûtent les fils des preux; si galans sous le balcon de la châtelaine, qu'on lui pardonne sans effort sa fortune et ses succès! Cette muse d'amour et de rêverie peut marcher à présent sans sa harpe; elle n'a plus besoin qu'un d'Alvimare, un Romagnesi lui prêtent le

charme puissant de leurs accords! Ouvrez tous nos recueils de vers; ceux qui ont pu réchauffer un instant, parmi nous, le goût de la poésie, n'ont-ils pas été inspirés par elle? Sans parler de ce singulier Byron, qui, chez nos voisins, n'a fait que de longues ballades, nos jeunes poètes ne cherchent-ils pas ses notes rêveuses, ses tons magiques, sa teinte religieuse, sa coupe animée, ses dénouemens brusques et dramatiques?

La romance, comme je l'entends, est le genre à la mode. Chose singulière! ce qui occupa les premiers bégayemens des Muses vient encore animer leurs derniers accens! Ces filles célestes charment leur vieillesse avec les chants du premier âge!..... Elles se réveillèrent pour célébrer la croix, ses héros et le tems magique des longues amours et des entreprises aventureuses; elles s'endorment entourées de leurs poétiques et harmonieux souvenirs!

La religion, cette première consolatrice de l'homme, est descendue du ciel pour ne point le quitter. L'athéisme, dans l'éclat de son usurpation éphémère, envahit ses temples et la chasse de ses trônes d'or et d'airain... Au désert, sous

le chaume de l'hermitage, sous les mousses des forêts, elle élèvera des autels plus durables, et honorés par des cœurs plus chauds et plus purs. Des législateurs ineptes, des rhéteurs déhontés, des professeurs de scandale effaceront son nom des tables de la loi, élèveront leurs tribunes de mensonge contre sa chaire de vérité; suppliante, elle ira heurter, et ne sera point repoussée, à la porte de ces vierges qui, comme elle, exilées de leur patrie divine, ont, pour se consoler, le mystère et l'harmonie, et dont le sourire, suave comme le sien, fait oublier à ceux qui les recherchent l'ingratitude des hommes et les ennuis du monde.

La religion, de notre tems, s'est réfugiée dans le temple des Muses..... Leurs accords se ressentent de la douce hospitalité qu'elles lui ont accordée : celle qui entoura son berceau de bergers, qui soupira dans le désert, qui gémit sur les hauteurs du Calvaire, a ajouté sur leurs lyres des cordes naïves, tristes et graves, dont les tons appartiennent à la romance.

Pour connaître tous ses charmes, pour savoir à quel degré d'élévation sa voix peut monter, il faut lire les chants consacrés par les bardes du

Midi à leurs héros et à leurs triomphes *. En Espagne, comme je l'ai déjà dit, la romance a de tout tems occupé un rang important dans la littérature ; elle a même été long-tems à elle seule la littérature tout entière. Les Espagnols ont ainsi conservé le souvenir de tous les événemens marquans de leur histoire, depuis la fondation des Goths jusqu'à la prise de Grenade par Ferdinand. Elles pourraient servir, si les chroniques étaient perdues, à recomposer l'histoire du peuple espagnol. La langue qu'il parle n'eut point d'enfance : comme Minerve, elle parut, à son origine, dans toute sa force et dans toute sa pompe. Rien en elle n'a vieilli ; la conservation de ces chants est donc facile à expliquer. En France, au contraire, le tems, en changeant notre manière de nous exprimer, n'a pu nous apporter les accords du luth brisé de nos ménestrels, et c'est en vain que l'on interroge les échos de *ce tant beau pays* où, dit Brantôme, *oncques ne manquèrent les belles, les preux et les*

* M. Creusé de Lesser a imité avec beaucoup de talent les romances sur le Cid. M. Abel Hugo, en 1822, a publié une traduction estimable de ces chants historiques.

beaux chanteurs pour célébrer leur gentillesse, leur vaillance et prud'hommie..... Tout, jusqu'aux échos de Roncevaux, a oublié les hymnes qui guidaient nos héros dans les dangers, et les saluaient après leur victoire. Les Espagnols sont plus heureux que nous. Ils sont à juste raison fiers de leurs romances... Elles font aimer leurs vieux héros. Nulle part on ne les voit plus braves, plus superbes, plus désintéressés dans les camps; plus simples, plus généreux, plus naïfs au foyer domestique. Nulle part on ne peut mieux connaître tout le parti qu'on peut tirer, en poésie, du caractère et des usages des chevaliers de l'ancien tems.

Pour les célébrer, la romance, en Espagne, a pris tous les attributs des Muses. Tantôt elle embouche la trompette héroïque, tantôt elle s'assied devant le marbre de Clio; c'est le poignard de la tragédie qu'elle aiguise maintenant; elle soupirera tout à l'heure sur la flûte d'Erato.

Elle ne chante pas toujours des héros véritables; elle a beaucoup de morceaux consacrés à des événemens imaginaires, à des personnages inconnus. C'est alors la romance chevaleresque, car elle a pris presque tous ses sujets dans les

vieux romans de chevalerie. Quoique souvent ses inventions soient intéressantes, elle est bien supérieure dans ses compositions historiques, et c'est alors qu'elle se montre à la fois simple, grave et sublime.

Il nous semble qu'un peuple qui conserve aussi fidèlement les traditions de son pays, et qui a été bercé au refrain glorieux des hauts faits de ses premiers princes et de ses anciens guerriers, doit porter dans son amour pour la patrie, et dans son attachement à ses vieilles institutions, un caractère religieux qui leur donne plus de durée et d'énergie. Familier avec l'histoire de son pays, il respecte ces vieux souvenirs qui se confondent avec son berceau. Ces héros qu'il chante lui sont chers; il a appris leurs noms de la bouche de sa mère; il sourit à l'idée qu'un jour il pourra aussi les dire à ses enfans. Personne ne niera l'attachement de l'Ecossais pour ses montagnes, qui retentissent encore des chants de leur Ossian, et nous ne serons pas les derniers à rendre un juste hommage à cette héroïque nation qui déjà brisa les chaînes de deux usurpations fameuses, et qui, dans ce moment, se lève pour se débarrasser de la troisième, plus

faible et aussi criminelle que les deux autres. Tandis que de dégoûtantes copies de nos dégoûtans sans-culottes traînaient dans les boues de Madrid leurs guenilles triomphales et leurs hymnes d'un jour, de valeureux paysans armés, comme nos Vendéens, de la croix des aïeux, couraient, avec les souvenirs et les chants de la vieille Espagne, se ranger sous l'étendard de la foi, et nous avons vu si l'infâme *Tragala* a fait oublier les chants consacrés à la mémoire du Cid et de Pélage!

N° X. — 20 *août* 1823.

LES DANSES,

IMITATION LIBRE D'UNE VIEILLE ROMANCE ESPAGNOLE.

—

Nunc pulsanda Tellus.....
HOR.

C'est l'heure des danses!

Saisissons du plaisir les heures passagères,
Tandis que mon palais s'ouvre aux danses légères.
M. ANGELOT, *Fiesque.*

« QUI connaît les danses, les danses harmonieuses qui se prolongent le soir sous les voûtes sonores de mon château de Murcie.....? Venez prendre vos places, car les danseurs n'attendent plus que le signal! Debout, le corps droit, la tête en arrière, ils se mesurent des yeux comme deux fiers combattans dans l'arène; c'est un combat qu'ils vont retracer dans leurs figures pas-

sionnées, c'est un doux combat de plaisir et de volupté, et le sourire qui erre sur les lèvres de la danseuse, et l'éclat qui brille dans ses yeux, n'annoncent point à celui qu'elle a choisi une victoire facile et prompte.

» Ils sont partis. Oh! qui peut décrire la danse des filles de l'Espagne! qui rendra la variété des pas et des mouvemens, leur précision, leur mollesse, qui expriment si bien le caractère de la musique! Voyez leurs yeux, leur visage : ils animent chaque attitude ; ils donnent à cette danse l'expression de tous les sentimens qui agitent l'ame..... C'est le désir ; c'est la crainte ; c'est toujours la volupté!

» Dites-moi si l'aspect de ces danses magiques vous fait partager cette joie passionnée, ce délire qui s'empare de moi quand les castagnettes, de leur roulement enivrant, guident leurs pas, et que l'œil enchanté, dans leurs mouvemens lents * tout à l'heure, et maintenant plus animés **, a reconnu l'abandon et l'emportement de l'amour!

* Le fandango.
** Le bolero.

» Amour! délire! volupté! belles filles, jeunes garçons! laissez-moi me mêler à vos danses *! que vos longs cheveux, avec leurs réseaux de pourpre, effleurent mon front en passant! Inès, brune Inès! ta main... donne ta main qui tremblera dans la mienne! Ne rougis pas, parce que les fleurs de l'arbuste de Grenade, en quittant ton corset, ont découvert ton sein... Rapide, tu fuis si légèrement au milieu de tes compagnes, que l'œil d'un amant ne pourra s'arrêter sur ses doux contours! Tu souris, belle Eléonore! une bouche connue a murmuré à ton oreille le nom de la colline où, demain soir, il sera doux de respirer près de toi l'odeur des amandiers! souris, et garde dans ton cœur le souvenir du rendez-vous! Souris sans crainte..... moi seul j'ai tout entendu : ta mère est si loin, et les castagnettes sont si bruyantes sous les doigts des danseurs transportés!

» Les castagnettes! agitez les castagnettes! frappez sur les tambours entourés de grelots! et je n'entendrai peut-être pas la cloche qui me fait frissonner en sonnant l'heure qui suit minuit...

* Seguidillas à huit.

» A une heure, je t'attendrai! disait-elle ; si tu m'oublies, si tu m'abandonnes, Lorenzo, c'est à une heure que je prierai l'ange des fidèles amours de me venger ; c'est à une heure que je mourrai, en t'appelant, Lorenzo, sous les rideaux de soie que ta main tremblante entr'ouvrait, quand à la lueur d'une lampe, trompant l'œil des duègnes sévères, et appuyant à peine ton pied sur le parquet criant des longues galeries, tu disais : « Me voilà! » et que je me réveillais avec un doux frisson!

» Béatrix, pauvre Béatrix! qu'y faire? Dansons..... oh! dansez tous en agitant les castagnettes, car je ne veux plus entendre sonner ici l'heure qui suit minuit! Jamais cloche ne l'annonça avec une si grande tristesse : c'est un coup... seul... isolé... affreux dans le silence des nuits, dont les vibrations s'étendent, croissent, meurent et renaissent pour se perdre comme le dernier adieu des agonisans! Debout sur ma couche brûlante, je l'écoute, et souvent la noble dame qui me donna sa main et ce vieux château aux noires tourelles, éveillée à mes côtés par mes dents qui se choquent de terreur, a dit : « Lorenzo, qu'avez-vous? »

» L'heure des morts est sonnée, n'est-ce pas! n'est-ce pas que la cloche du beffroi, en sonnant l'heure des morts, ne s'est point entendue au milieu des trépignemens des danseurs et du bruit des castagnettes agitées...?

» S'il en était autrement, nous ne pourrions manquer de l'entendre, maintenant que le silence règne dans la salle des fêtes, que les jeunes filles, près de leurs mères, ramènent sur leurs épaules les mantes soyeuses, et essuient la sueur qui ôte à leurs cheveux humides les boucles arrondies qu'elles empruntèrent à l'art.

» C'est un moment d'une tristesse inconcevable, car la cire est épuisée dans les antiques candelabres, et il n'en sort plus qu'une lumière pâle et douteuse qui touche à sa fin, qui s'élève, qui retombe, qui lutte avec effort contre les ténèbres qui descendent des voûtes silencieuses.

» Ils ne dansent plus... Muets, immobiles et couverts de leurs longs manteaux, ils se regardent; ils attendent. La nuit n'est pas aussi avancée que je le croyais d'abord... Non, sans doute... un long frisson, comme celui qui précède la fièvre, a parcouru mes membres... O mon Dieu! écoutez! écoutez! elle va sonner... Une heure!

» Je ne croyais pas qu'il dût en venir... je ne sais pas qui ce peut être... c'en est un pourtant... Oh! n'est-ce pas, c'est un masque qui vient d'allonger sa tête par la porte entr'ouverte! je ne sais quelle clarté bleue est tombée dans ce moment sur sa figure d'emprunt... Le voici encore!... le voici! c'est un bizarre déguisement pour une fête, et c'est la première fois que je vois un domino de la couleur et de la forme d'un linceul... Vîtes-vous jamais des traits plus hâves, plus immobiles, et des yeux...? Je croirais presque... Béatrix... non, non, ce sont de vaines terreurs; on se joue ici de ma crédulité, et je saurai bientôt..... »

Il s'élança à la poursuite de l'étrange figure... les bougies et les lampes avaient jeté leur dernière clarté. Il disparut dans les ténèbres, et se perdit sous les arceaux silencieux des galeries vastes, agrandies encore par une nuit profonde, épouvantable. Sans doute que, dans sa course nocturne, l'escalier du gothique manoir se présenta sous ses pieds égarés; il roula sans doute le long de ses marches, car le lendemain on voyait du sang sur la dernière.

Le chant des prêtres et le gémissement de

ceux qui, la veille, agitaient les castagnettes bruyantes et les tambours des fêtes, seuls faisaient gémir alors les voûtes du vieux château de Murcie... Quant à Béatrix... elle avait appelé Lorenzo, la veille, à une heure, et pour la dernière fois.

N° XI. — 30 *août* 1823.

LES FEMMES A MADRID.

—

Hærent infixi pectore vultus.
VIRG.

Leurs traits sont encore présens à ma mémo

PREMIÈRE LETTRE A MADAME E. DE T.

Y PENSEZ-VOUS, Madame? Moi, vous parler de dames, de modes et de danses! Songez donc à ce que vous exigez, et, sérieusement, n'abusez-vous pas un peu du pouvoir que vous avez sur moi, et que je ne songe pas à vous reprocher? Peindre les femmes, et les femmes de Madrid! Ai-je, pour dignement remplir cette mission, *les couleurs de l'arc-en-ciel*, *la poudre des ailes du papillon*, et toutes ces belles choses

que Diderot, vous le savez, veut voir sur la table ou dans l'encrier de qui prétend s'occuper de votre sexe? Est-ce à un vieux soldat à vous parler de modes, et ne savez-vous pas qu'il sied mal de danser avec des éperons? Passe encore si vous aviez chargé de ces observations quelque jeune sous-lieutenant de hussards.... A la bonne heure, ces messieurs, usant des droits que donne la cavalerie légère,

Pour vous servir, volant de belle en belle,
Cherchant à beaucoup voir, afin d'observer mieux,
Eussent pu d'un compte fidèle
Satisfaire, en riant, votre esprit curieux.
Ils eussent su pour vous, *pandours* judicieux,
Pour les connaître à fond déranger les toilettes,
Et pour étudier la danse du pays,
Sans guitare et sans castagnettes,
Faire danser..... jusqu'aux maris!

Voilà qui eût été à merveille; mais vous faites tomber votre choix sur un *vieux dragon* qui ne songe plus guère à tout ce que vous lui demandez. Comme pour moi, cependant, vos prières sont des ordres, je vais chercher mes yeux de vingt ans : c'est avec eux qu'il faut voir les femmes, quand on veut essayer de les peindre, et ne les a pas qui veut.

Auprès de vous je les avais,
Ces yeux qu'à présent je désire:
Pour avoir mal vu vos attraits,
Je sentais trop bien leur empire.
Pour moi l'hiver, auprès de vous,
Soulevait ses voiles funèbres;
Vous étiez ce rayon si doux
Qui vient dissiper les ténèbres.....
Au vieux Titon, rajeuni par l'Amour,
Dans ce tems je croyais encore;
La nuit revint..... qui me rendra le jour?
Loin de vous, je n'ai plus d'aurore!

Et cependant l'Espagne, plus que tout autre pays, pourrait voir des prodiges de ce genre. Si vous étiez plus femme que vous n'êtes, je serais vraiment très-embarrassé d'émettre devant vous l'opinion que j'ai prise des belles de Madrid..... Elle est toute à leur avantage; je n'ai que des éloges à leur donner; et des louangeurs, Mesdames, vous n'aimez, dit-on, que ceux à qui vous pouvez dire : « Merci! »

Silence! la voici, la fille de l'Espagne!
Sous ce voile élégant, qui partout l'accompagne,
Et qu'écarte, pour vous, l'éventail complaisant,
Regardez, admirez, et peignez à présent!
Que de ses longs cheveux l'ébène s'arrondisse!
Pour sa bouche riante, il faut que l'on ravisse

Au corail son éclat, aux perles leur blancheur !
A ses jeunes attraits si vous rendez justice,
Sur ce teint séduisant dans sa brune fraîcheur,
Des roses du matin répandez la rougeur.....
Sous les cils abaissés de sa longue paupière,
Croyez-moi, prudemment endormez son regard!
Essaya-t-on jamais de peindre la lumière?
L'éclair nous éblouit..... Son éclat éphémère
Se dérobe aux efforts de l'art!

Comparées avec les hommes, les femmes semblent ici faire une nation distincte. Tous les voyageurs ont fait cette remarque ; elle est de toute justesse. Je ne connais point de tournures plus voluptueuses, de mouvemens plus gracieux, de tailles plus séduisantes! sous leurs longs voiles noirs, vous apercevez des bras d'une blancheur, d'une rondeur parfaites. Leurs pieds, si petits qu'à peine on les voit, les portent avec une légèreté infinie..... Vous les voyez.... elles ont disparu comme un rêve délicieux; mais quand la rêverie ralentit leurs pas, il y a dans leur démarche une nonchalance qui a bien aussi ses charmes.

Vous connaissez, Madame, cette belle statue que la Grèce nous a laissée, cette Vénus qui, la tête tournée sur son épaule, cherche à savoir

si elle est belle de tous les côtés; eh bien! on assure que le statuaire ne fit ce chef-d'œuvre qu'après avoir vu les bords du Bétis,

A l'heure où, dépouillant la chaste draperie,
Des orangers en fleurs bénissant le rideau,
D'un pied blanc et craintif, les nymphes d'Ibérie
Du bain voluptueux venaient essayer l'eau.

L'Espagne a de tout tems été célèbre par la beauté des femmes, et c'est là qu'Hercule, je crois, mit fin à la plus belle de ses aventures:

Près de vingt beautés, ô merveille!
Dans une nuit il s'illustra.....
— Quand cela?.... — Mais ce fut la veille
Qu'il écrivit : *Nec plus ultrà.*

Aussi les Maures, chassés d'Espagne, faisaient-ils tous les vendredis cette prière au prophète:

« O Mahomet! que ton croissant revienne
Sur les remparts par nous abandonnés!
Nous t'appelons! notre cause est la tienne;
Ramène-nous dans ces lieux fortunés!
Ils nous donnaient les biens que Dieu destine
Au vrai croyant, dans son beau paradis:
Malaga, la boisson divine,
Toute l'Espagne des houris! »

Je ne vous parlerai pas des qualités cachées

sous ces dehors séduisans. Vous savez, Madame, la justice que je rends à votre sexe : les femmes sont bonnes partout, et, franchement, je ne les crois pas meilleures ici qu'ailleurs.

Leurs passions sont vives, leur imagination est ardente, leur finesse, leur adresse admirables, et je ne m'étonne plus si, sur nos théâtres, la fraise et le manteau vont si bien aux tuteurs dupés et aux époux malheureux. Bien entendu que je parle des pièces qui nous retracent les mœurs du tems passé; car, depuis qu'avec ces ajustemens surannés, les verroux, les grilles et les duègnes ont généralement disparu d'Espagne, ces accidens sont devenus tout aussi rares que chez nous. Vous souriez !.... croyez-vous qu'ils fussent moins communs quand une belle chantait derrière sa jalousie :

« En partant, il grondait encore,
Mais à la fin il est parti.....
Quand reviendra-t-il ? je l'ignore;
J'aime autant être seule ici.
Il a fermé ma jalousie,
Près d'elle je voudrais m'asseoir ;
Il le défend..... J'ai grande envie
De l'ouvrir, car voici le soir.

» J'aperçois, dans son manteau sombre,
L'inconnu qui, sous mon balcon,
Doucement vient chanter dans l'ombre.....
Où donc a-t-il appris mon nom?
Ecouter sa chanson jolie,
Est-ce manquer à mon devoir?...
Il le défend..... J'ai grande envie
De murmurer un doux bonsoir.

» Que veut-il? Je crois qu'il demande
La fleur qui pare mes cheveux;
Cette faveur n'est pas si grande,
Et doit, dit-il, combler ses vœux!
De cette rose épanouie,
Je puis bien disposer, je croi.....
Il le défend..... J'ai grande envie.....
Tiens, bel étranger, c'est pour toi! »

Et voilà, Madame, l'effet que produit la défense! Réfléchissez-y, en attendant ma seconde lettre, et ne vous fâchez plus quand je cherche à vous peindre ce que j'éprouve au souvenir de vos grâces et de votre esprit.

Défendez-moi de l'exprimer,
Demain je le dirai bien plus souvent encore;
Vous m'avez défendu, je crois, de vous aimer,
Il le faut bien; je vous adore!

N° XII. — 5 *septembre* 1823.

PAU.

—

Ton souvenir est roi!
LEBRUN.

Qu'il me soit permis d'enregistrer ce nom dans mes souvenirs de Madrid, et de faire quitter un instant à mon lecteur la capitale de l'Espagne, pour le mener auprès du berceau de Henri IV! Il est Français, il me pardonnera cette excursion, qui rentre assez naturellement dans mon sujet, puisque c'est en venant à Madrid que j'ai vu Pau pour la première fois. Voilà ce que j'écrivais le soir même de mon arrivée dans cette ville.

C'est le jour de Pâques. La cloche sonnait dans les villages des montagnes. Le Béarnais,

83993

avec sa *barette* et sa blouse blanche, s'acheminait vers l'église. Les femmes étaient aussi sur la route avec leurs *capulets* doublés de rouge, et de jeunes enfans nous offraient, le long du chemin, les premières fleurs du printems. Après une étape de huit lieues, quand le soleil a échauffé la route, il est agréable d'apercevoir le clocher de la ville qui nous promet le repos. Aujourd'hui l'on voyait de loin de vieilles tourelles qui se dessinaient sur la blancheur des Pyrénées ; aujourd'hui nos trompettes ont sonné : *vive Henri IV!* c'est à Pau que nous sommes entrés! Nous quittons Bordeaux, nous arrivons à Pau : la ville du *Douze-Mars*, la ville du bon Henri.... Ventre-saint-gris! voilà trop d'émotions pour moi, pour moi, qu'on peut appeler un *pélerin blanc!*

. . . . Les neiges commencent à fondre sur les hautes montagnes, et le Gave coule au pied du parc avec une rapidité nouvelle et des murmures pleins de charmes. A gauche, voici le château avec ses tourelles, son balcon et ses magiques souvenirs ; à l'horizon, voici les Pyrénées. De la cavalerie défile sur le pont ; on entend les tambours et la musique d'un régiment

qui part pour l'Espagne..... *Il n'est plus de Pyrénées!* Henri IV! Louis XIV! tout est beau, tout est grand, tout est poétique dans ce paysage.

Le château est situé sur un tertre escarpé; il est entouré, du côté de la ville, de fossés larges et profonds. On arrive à un pont : une croix de mission est à gauche; on voit devant soi la pointe d'une chapelle ruinée; une tour démantelée et couverte de lierre domine une entrée sombre et voûtée. Quelques pas, et vous êtes dans la cour du château. C'est une enceinte oblongue entourée de bâtimens irréguliers; la façade du fond est ornée de médaillons : ils contenaient les portraits en relief des rois et des reines de Navarre; le tems et la révolution les ont détruits.

C'est un lieu d'un aspect sévère et triste. L'air y est froid; la hauteur des murailles y laisse difficilement pénétrer les rayons du soleil; l'oiseau de proie crie autour des créneaux détruits... On a blanchi les murs à l'extérieur; mais ce sont toujours des ruines. On leur a enlevé, de gaieté de cœur, leur couleur vénérable, sans songer à leur donner une nouvelle solidité. Ce replâtrage masque traîtreusement les progrès de la destruc-

tion..... J'ai vu bien d'autres monumens traités de cette étrange manière!

On a fait grâce de ce maladroit air de jeunesse à la grave tour en briques. Ce n'est plus la prison des malfaiteurs du pays ; c'est toujours cela de gagné. Au pied du grand escalier, dans une place beaucoup trop étroite et beaucoup trop obscure, s'élève une belle statue de Henri IV. La pose du héros est pleine de noblesse et de franchise, et l'expression de la figure, de toutes les statues du bon roi que je connais, est, sans contredit, la plus heureuse. Il sourit à tous ces braves qui viennent faire un pélerinage aux lieux de sa naissance ; il est fier de voir ses enfans entourés de semblables soldats. Il a raison : ils sont tels *qu'ils peuvent les présenter avec confiance à leurs amis et à leurs ennemis !*

Allez visiter le château à midi, après l'inspection de séjour! Du fond des antiques bâtimens, vous entendrez les tambours qui s'approchent et la musique qui réveille ces vieux échos avec les airs qu'ils sont habitués à répéter. Le drapeau blanc passe sur le pont, et s'incline sous les voûtes de l'entrée : ce sont les grenadiers et les voltigeurs d'un régiment français qui

viennent rendre hommage à celui qui, comme eux, savait *boire et battre!*

Si vous voulez connaître de nobles émotions, si vous voulez sentir la puissance de ce nom, attendez que ces braves soient entrés en silence dans la salle principale..... « Voici le berceau de Henri IV!..... » et vous les verrez s'approcher avec un murmure de plaisir et d'empressement! et les mains, avec respect, se portent aux schakos; et les armes s'agitent; et les bras s'étendent vers le noble berceau..... Ils le bénissent comme si le fils de Berri y dormait! Le vieux soldat s'attendrit : au feu du bivouac, de son tems, on parlait déjà de ce vert-galant qui mentait en nommant le plus brave de son armée. Le jeune soldat pleure, car son vieux père charma souvent le coin du feu de la ferme avec les récits de ce roi qui, en courant le cerf dans les grands bois de Rambouillet et de Fontainebleau, aimait tant à s'égarer pour trouver l'hospitalité de la chaumière.

C'est là qu'on répète le serment de fidélité à ses descendans. Plusieurs de ces sermens sont écrits et déposés dans l'écaille de tortue qui fut le premier lit du bon roi. On y trouva, le 31 mars,

après la visite que les gardes-du-corps ont aussi faite au berceau, cette pièce de vers que j'ai retenue :

LE BERCEAU.

HOMMAGE D'UN SOLDAT AU BERCEAU DE HENRI IV.

Dans ce donjon, que de son vert feuillage,
Avec respect, le lierre a couronné,
Guidez mes pas blanchis par le voyage!
Le Béarnais ici n'est-il pas né?
Pour ses enfans je sais aimer et battre :
A leur santé je bois mon vin sans eau.....
Je suis Français, soldat, et d'Henri-Quatre
Je puis voir le berceau.

Le voyez-vous sous le pampre champêtre,
Sous le laurier au rameau protecteur?
Le voyez-vous cet enfant qui doit être
Un vert-galant, un héros, un buveur?
L'Amour sourit en voyant comme il tette,
Au lieu de lait, le jurançon nouveau ;
La France attend, et la Gloire en goguette
Veille sur le berceau.

Auprès de lui, de son triste hyménée,
Sa jeune mère oubliait le destin;
Ici, peut-être, et moins infortunée,
Elle épiait son sourire enfantin.....

Quels souvenirs naissent à cette image!
Nous avons vu, dans un tems plus nouveau,
D'autres malheurs et le même courage
Près d'un autre berceau.

O bon Henri! que sans crainte il sommeille,
L'enfant chéri qui nous rend ton beau nom!
A ses côtés la fidélité veille;
Il est à nous, c'est notre nourrisson.
Sa blanche aigrette; avec ardeur suivie,
Un jour aussi sera notre drapeau.....
En attendant, des palmes d'Ibérie
Ombrageons le berceau.

Six étendards aux armes de France et de Navarre, couronnés par un casque aux plumes blanches, soutiennent et ombragent cette royale et précieuse relique. Dans l'année 1793, on voulut briser *solennellement* le berceau du *tyran* Henri IV. M. le baron d'Espalongue, gouverneur du château, M. de Beauregard, directeur des domaines du roi, et le sergent la Maiguière, imaginèrent un moyen ingénieux de tromper la rage des factieux. M. de Beauregard avait dans son cabinet d'histoire naturelle une écaille de tortue semblable au berceau de Henri; de concert avec M. d'Espalongue, il en fit secrètement l'échange. L'écaille du cabinet d'histoire natu-

relle fut abandonnée à la démence populaire, et brûlée publiquement. L'autre, conservée par cette ingénieuse et touchante supercherie, fut rendue au respect, à l'amour des habitans de Pau, quand la tourmente révolutionnaire fut calmée. Des lettres et des procès-verbaux, revêtus de signatures et de toutes les formalités requises, constatent l'authenticité de ces faits.

Ils devraient, ce me semble, être un peu plus connus, et la mémoire d'un semblable dévouement ne saurait être trop publique et trop célébrée. Comment la statue de Henri, jetée, comme par grâce, sous un sombre escalier, ne s'élève-t-elle pas dans cette salle du berceau? Comment se fait-il que sur une des faces du piédestal, on ne trouve pas une inscription qui consacre le souvenir de cet événement, et les noms des bons Français qui se sont exposés à la mort pour sauver ce précieux dépôt?

Nouste-Dame doü cap doü poun,
Adydat-me à d'aquest hure ....

La Notre-Dame que Jeanne d'Albret invoquait au moment de ses douleurs n'existe plus.

Il ne reste du pont où elle se trouvait que quelques débris des piliers contre lesquels viennent se briser les flots sautillans du Gave béarnais. Celui qui l'a remplacé est en avant et plus rapproché du château : il est assez hardi. Une grande croix s'élève au milieu ; des mendians, assis auprès des parapets, interpellent les passans à haute voix ; le béret, dans sa voiture basse et longue, hâte avec l'aiguillon le pas de ses bœufs ; des femmes s'acheminent vers la ville en portant sur leurs têtes les hautes piles de linge blanchi dans les belles prairies des environs. Des mulets passent avec leurs sonnettes, ou c'est le roulement de la chaise de poste qui conduit aux eaux la richesse, qui court après la santé, ou l'ennui qui va trouver l'ennui.

« Il lui fit chanter une chanson, afin qu'elle ne lui donnât pas un enfant *pleureux* et *rechigné*..... après quoi le vieux grand-père prit l'enfant dans le pan de sa robe, et l'emporta dans son cabinet. » On se retrace toute cette scène dans la chambre de Jeanne d'Albret. Il n'y a plus que les quatre murailles, mais on fait voir sur le plafond les traces de la cloison qui formait l'alcove. Il y a sur l'une des portes une inscription.....

Atelier du maître tailleur..... Ce n'est point un conte. Rien n'a été changé, depuis que ce n'est plus une caserne. On a seulement gratté l'extérieur, comme je l'ai déjà dit.

Ce serait donc une grande dépense à faire que de garnir ces murs délabrés et couverts de grotesques dessins et de phrases soldatesques! Il serait donc bien difficile de rencontrer une tapisserie de ce tems, et dont les grandes figures décolorées rappelleraient quelques-uns des exploits du prince qui bâtit ce *moult beau chatel*, de ce Gaston Phébus qui gagna ses éperons en combattant les infidèles d'Espagne, et qui prétendait ne devoir hommage du Béarn *fors à Dieu*. Croyez-vous qu'il fût impossible de se procurer quelques vieux fauteuils parmi lesquels le voyageur croirait voir celui où le vieux *grand père* s'asseyait, tenant le nouveau-né sur ses genoux, et répétant dans sa naïve allégresse : « Ma brebis a mis au jour un lion! » Les étroits vitraux de couleur, aux armes du Béarn et aux légendes chevaleresques, les rideaux épais qui laisseraient à l'alcove ses ombres et son mystère, sont-ils introuvables? On rendrait ainsi à cet appartement tout le charme de ses souvenirs, et

maintenant ils vous arrivent tristes et décolorés, parce que ce qui vous frappe d'abord, c'est la désolation de ces lieux, et qu'avant de s'attendrir, on s'afflige du peu d'empressement qu'on met à les réparer.

7 *avril.* Le chaume de la maison où il fut nourri couvre plus de traditions et de traces de son enfance que les ardoises du château de ses pères. Cela devait être ainsi d'un roi qui laissa de si touchans souvenirs dans la chaumière du laboureur. Jeanne de Fourcade, femme de Lassensaa, du village de Billières, fut sa nourrice. C'est à elle, peut-être, que l'on doit Henri IV. Sept ou huit femmes avaient déjà renoncé au dangereux honneur de le nourrir. Le vert-galant était venu au monde avec des dents, et l'on nous a conté, dans cette maison, la correction que la femme de Billières employa, du consentement de la jeune mère, pour l'empêcher de se servir de cette précocité.

On vous montre la grande cheminée près de laquelle on berçait l'enfant; à la porte, on voit encore le banc de pierre où Jeanne s'asseyait

quand elle venait voir son fils. On chantait en haut l'air du bon roi. Nous avons franchi l'escalier aux degrés chancelans et vermoulus : ce sont des cuirassiers qui sont logés dans cette maison. Leurs cuirasses et leurs sabres sont suspendus en trophées le long des murs de la chambre rustique ; si son ombre chérie visite quelquefois ces lieux..... vive Dieu! ce sont des hôtes! voici des ornemens qui ne la feront point rougir!

18 *avril.* J'écris aujourd'hui mon journal à trois lieues de Pau, à Coaraze..... c'est là qu'il fut élevé par Suzanne de Bourbon Busset, sa gouvernante. Nous avons vu ce qu'il reste du manoir. C'est une tour dont le tems, l'oubli des hommes et les orages communs dans ces montagnes, hâtent la destruction. Derrière le château, de construction moderne, il y a un bois de vieux châtaigniers. C'est aux pieds de l'un de ces arbres qui, peut-être, ont vu les jeux du Béarnais, que j'écris ces lignes. Le Gave coule encore à nos pieds; un pont pittoresque traverse son cours irrégulier; les lilas sont fleuris, et les Pyrénées, toutes nuageuses, se montrent dans

le fond comme à travers une gaze. Leur cime est perdue dans les vapeurs du ciel; car c'est un de ces premiers jours de printems, doux et aimables malgré leur peu de clarté. On aperçoit seulement dans ces masses, d'une forme vague et indécise, quelques lignes blanches qui serpentent comme la foudre : c'est le sentier que le pâtre suit à la renaissance des beaux jours; c'est la voie qui conduit le pélerin aux chapelles du Betharam.

C'est là, dit la chronique, qu'il exerçait ses forces naissantes. Ce jour-là, des enfans gravissaient le rocher en poussant des cris de joie. Nous désirions en apercevoir un à leur tête, déjà grand, aux yeux bleus, à la taille élancée, à la jaquette grise; nous eussions cru voir celui qui, dans ses retraites agrestes, s'étudiait déjà à dire : « Vous êtes Français, et voilà les ennemis! »

***

Nous sommes partis (25 avril). Nous serons à Vittoria le 6 de mai. La première lieue, en quittant Pau, a été triste. L'habitude de la vie changeante et agitée se perd aisément. Le mili-

taire ne quitte point les lieux qui le retinrent quelque tems, sans s'étonner de ce goût qu'il prenait au repos, et sans s'indigner du soupir qu'il donne à cette existence uniforme qu'il va voir remplacée par le mouvement des camps. Nous emportions tous de Pau quelques souvenirs agréables, et les souvenirs agréables d'abord sont toujours des regrets. Nous parlions de la fraîcheur des sites de ce beau pays, de l'affabilité de ses habitans, ci dignes de nommer Henri leur compatriote. Tous se promettaient d'en garder une durable mémoire..... Et moi, moi j'y reviendrai, j'en ai fait le serment. Je visiterai ces Pyrénées dont j'ai pu seulement saluer les cimes augustes! Heureux de porter mes pas libres où les appelleront les beaux-arts et la nature, je viendrai demander à ces riches paysages des souvenirs et de nouvelles émotions. Je commencerai mon pélerinage par revoir le berceau du bon roi. Le parc de son manoir aura bien encore, à la renaissance des beaux jours, sa fraîcheur et ses rossignols; il y aura bien encore, le long de la rivière, l'églantier des rochers avec ses fleurs qui pendent sur les flots..... Mais la reverrai-je encore et si jeune et si belle, aux ris

de ses jeunes compagnes, s'avancer au milieu des épines qui retenaient son voile, et, suspendue sur le torrent, saisir la guirlande que le vent faisait fuir devant elle?..... lui dirai-je encore devant sa mère, qui s'alarmait de ses jeux : « Tu ris en cueillant la rose, Elise; regarde sous tes pieds, et prends garde à l'abîme! »

N° XIII. — 10 *septembre* 1823.

ASMODÉE RETROUVÉ.

—

Si je pouvais me moquer de tout!
DIDEROT.

PEU vous importe de savoir comment je l'ai retrouvé... Je l'ai retrouvé : voici l'essentiel. Don Cléophas lui dit adieu à Madrid ; je lui ai dit bonjour dans cette même ville. Ce n'était plus dans une fiole qu'il était prisonnier. Ce terrible magicien, son ennemi, l'avait fourré entre les derniers feuillets d'un livre. D'un livre ! oui, d'un de ces livres auxquels on ne touche jamais, dont le titre seul fait bâiller, et dont la cinquième ou sixième feuille reste blanche, et pure du contact de tout pouce curieux. Cette prison

était plus sûre que la première. Je ne sais plus si c'était le bréviaire d'un chanoine, le codicile d'un juge de province, l'histoire de Venise ou le Charlemagne de don Arlinço. Ce qu'il y a de certain, c'est que, lorsque j'en vins, en dormant à moitié, à tourner le feuillet condamné, un coup de tonnerre se fit entendre. Il s'échappa du livre une grande toile d'araignée qui, en tombant par terre, s'enflamma. Une grande fumée s'éleva, et au milieu de cette fumée j'aperçus... C'était lui; c'était le diable aux jambes boiteuses, à la béquille de connaissance. « Enchanté de vous devoir ma délivrance, me dit-il en m'adressant un sourire fait comme une grimace. J'ai dormi comme pourrait dormir un habitué du théâtre *del Principe* après trois représentations d'une traduction du poëme de *la Lampe merveilleuse*, et je me sens une envie de malice qui prouve que je vis encore, et que ma longue captivité n'a rien changé à mon ardeur habituelle. Des dos à fustiger! continua-t-il en brandissant sa béquille d'un air tout-à-fait héroïque; des dos à fustiger! ou par la mort, par la tête, je me jette sur vous comme un rédacteur du *Diario* sur un abonnement, comme

un calomniateur sur une réputation chagrinante, et je vous fais voir si mon bras s'est engourdi dans un honteux repos! — Mais, lui dis-je, mon boiteux! ce serait mal payer le service que je viens de vous rendre. — Et vous vous plaindriez peut-être, répondit-il en haussant ses difformes épaules. Je vous dois la vie, vous me rendez mes armes... Beau service...! Tendez encore le dos, mon féal, et vite un *Deo gratias*; en sentant au *crescendo* de mes coups que la vigueur me revient. — Tenez, lui dis-je, mon mignon, en fait de sottises, la plus vieille est la plus sotte. Une fois oui, mais deux fois non. N'essayez point de me prouver votre reconnaissance d'une façon aussi royale! point d'embrassade, soit; mais point de coups de bâton! — Vous ne voyez pas que je veux rire, dit-il en me tendant la main; ministérielle ou non, une plaisanterie est toujours une plaisanterie. — Bon, repris-je, ces mots hurlent ensemble : ministériel est un adjectif qui n'a jamais plaisanté. — Pourquoi Momus n'en ferait-il pas son profit? Comus en a bien fait le sien! dit-il. — Soit: mais rien n'est sérieux comme la digestion de ces messieurs, répondis-je. — C'est donc pour cela,

s'écria-t-il en riant bêtement comme un parterre de *la Crux*, qu'ils ont des projets de loi, des discours si mal *digérés !* — Mauvais ! très-mauvais ! m'écriai-je à mon tour. Les calembourgs sont passés de mode, et vous seriez sifflé comme un pauvre diable, si vous vous en permettiez quelquefois de la sorte. — Bien, dit-il ; nouvelle preuve que l'esprit d'hier est la sottise d'aujourd'hui. — Et l'esprit d'aujourd'hui ? lui demandai-je. — Sera la sottise de demain, répondit-il. Le genre romantique n'est-il pas à la mode ?.... Vous faites la grimace, continua-t-il. Seriez-vous un de ces hommes qui veulent que chaque peuple ait sa manière de penser et d'écrire ; que chaque siècle ait sa littérature ? — Oh ! non, lui dis-je. Je trouve très-convenable que nous qui pensons, qui sentons autrement que nos devanciers, nous cherchions à écrire, à composer comme eux, et que nous cachions les brouillards et la tristesse vague de l'automne de la société sous les roses de Flore et sous le positif bien riant des friperies mythologiques. Cela nous mènera loin. Les besoins religieux et monarchiques de notre âge ne trouveront plus d'organes, parce qu'il faut un nouveau langage pour exprimer de

nouvelles sensations, et nous arriverons à l'autel du sacrifice, mais nous y arriverons d'un pas classique, et nous tomberons devant les faux dieux, mais nous tomberons, ceints des bandelettes consacrées, et en gardant une pose de tradition. — Et c'est là un échantillon du genre, dit-il en bâillant d'une aune. Convenez qu'il vaut mieux être ennuyeux, là, tout bonnement avec nos vieilles idées, et nos vieilles paroles, que de nous pousser des phrases semblables. Où avez-vous vu que l'originalité de l'expression devait faire passer sur la justesse de l'idée? Vous ne voyez pas que ne pouvant plus penser du nouveau, vous cherchez à en écrire? Ce vague que vous invoquez est dans la société, dites-vous! Doit-il pour cela passer dans vos écrits? Ne sont-ce pas des idées positives qui font le bonheur des hommes? Ne sont-ce pas ces idées que vous devez leur rappeler? Suivez-vous le torrent, ou voulez-vous courageusement vous y opposer? Etes-vous le médecin qui prépare le quina contre la fièvre du malade, ou le démon qui va sourire, qui va être en aide à ses rêveries, à son délire? Oh que le vague est bien trouvé pour une muse qui ne sait même pas définir le

nom qu'elle a pris, les mots qu'elle emploie et les réputations qu'elle offre à ses adorateurs! Encensez-la! nommez-la la *fille du rocher*, la *vierge des forêts*, la privilégiée du *mystère et de l'harmonie*, je verrai toujours sous ces noms-énigmes la bizarrerie, fille de l'ignorance et de la prétention, protectrice de la médiocrité, pourvu qu'elle se cache sous des mots harmonieux, et mère... — Vous me voulez traiter, lui dis-je en l'interrompant, je le vois bien, comme vous a traité le magicien. Que ferez-vous de moi, quand je serai endormi, je vous le demande? Et dans quel livre classique, prison inabordable, voulez-vous me renfermer...? — Moi, dit-il, soyez tranquille : je ne chercherai point... Si j'avais envie de vous claquemurer *in æternum*, j'attendrais *certaines observations sur Madrid*..... — Vous n'êtes pas complimenteur, mon boiteux! lui dis-je. — A quoi bon? reprit-il. On ne se soucie pas mal d'un homme qui en est toujours aux douceurs... Soyons méchant; on a toujours le tems d'être bon. Point de dupes sans dupeurs, continua-t-il, et quand ce ne serait que par amour-propre, je voudrais être des derniers. — Et par conscience, des premiers peut-être. — Par conscience! » dit-il. Il

siffla un air d'autrefois. « Nous ferions mieux de nous aller promener sur les toits ! » s'écria-t-il en interrompant son argument qu'Yorik aurait nommé *fistulatorium*.

Je lui demandai s'il avait conservé cette habitude. « Pourquoi non ? répondit-il. Suivez-moi seulement, et je vous ferai voir si cette invention n'est pas la plus réjouissante des inventions. — Et si le magicien vous trouve sur la gouttière ? lui dis-je. — Oh ! je ne crains point son retour... il est pour long-tems absent de Madrid. C'est un homme bizarre qui s'est mis en tête de venir à bout des choses les plus difficiles. Il est parti pour Paris avec l'intention de donner de la bonne foi aux journalistes, de la décence à la rue Vivienne, et des recettes à l'Odéon. — Vous ne risquez rien alors. »

Là-dessus, nous partîmes, et dans un clin d'œil nous nous trouvâmes sur la tour la plus élevée de Madrid. « Nous voici justement, me dit Asmodée, dans l'endroit où don Cléophas fut transporté jadis quand il vit ces belles choses que Lesage nous a conservées dans son livre excellent. — A la bonne heure ! lui dis-je ; vous avez si long-tems habité ce pays, que je croyais

que vous en aviez pris les singulières prétentions ! »

Le boiteux vit bien que je voulais parler de l'entêtement que les Espagnols mettent à soutenir que les romans de Lesage, et surtout le *Gil-Blas*, sont des vols faits à leur littérature. « Comment ! s'écria-t-il, je ne permettrai pas à un auteur, sous peine de le déshériter de sa gloire, de prendre sur une terre étrangère le thème de ses écrits. Vous croyez que pour enrichir un pays d'un excellent roman, il me suffira d'écrire à la tête de sa traduction : *Ouvrage rendu à la langue castillane par un Espagnol qui ne souffre pas qu'on se moque de son pays.* Vous me demanderiez, si j'en agissais ainsi, où sont mes titres pour justifier cette singulière assertion. Vous chercheriez à éclaircir les pièces du procès pour prononcer ; et si je vous disais, tout honteux, qu'elles n'existent que dans de vagues suppositions, et dans le maladroit mensonge d'un homme qui fut ennemi de toutes les gloires auxquelles il ne pouvait pas parvenir, vous me ririez au nez, et vous auriez raison, et vous me diriez avec plus de raison encore : Vous aimez votre patrie, c'est bien ; vous désirez lui voir une lit-

térature moins pauvre, c'est encore très-bien ; mais chercher à l'enrichir aux dépens des autres, c'est mal ; mais accuser de vol et de plagiat un auteur qui eut d'autres titres à la réputation, et qui prouva par *Turcaret* et d'autres comédies qu'il était capable de faire *Gil-Blas*, c'est encore plus mal * ! traduisez-le ! soit ; tâchez de prendre votre part de sa gloire, mais ne nous en déshéritez pas ! où faites-nous connaître cet ouvrage dérobé où il puisa son livre. *Conaxa* justifia les reproches qu'on adressait justement ou non à l'auteur *des deux Gendres*. Mais vous, vous n'avez aucun titre, aucune preuve ; c'est en tête d'une traduction littérale que vous inscrivez votre accusation, et cette accusation, devant tout tribunal intègre, fera bien penser de votre patriotisme, et très-mal de votre raison et de votre bonne foi ! »

Il se tut. Je lui dis qu'il avait de la justice pour un diable. « Cela vous étonne, me répondit-il. Nous sommes plus près d'elle que vous : elle s'est réfugiée à côté de la vérité, dans son

* Voltaire a dit quelque part que Lesage avait traduit tous ses romans de l'espagnol.

puits, et ce puits devient tous les jours si profond, que nous serons bientôt de plain-pied. — En attendant que vous la teniez, lui dis-je, elle vient de faire quelque chose de beau dans ce pays. — Quoi donc ? demanda-t-il. »

Tous les toits des maisons au dessous de nous avaient disparu à un signe du boiteux. « Voyez ! lui dis-je. — Ah ! ah ! s'écria-t-il, que d'uniformes ! la justice qui se sert d'un sabre de grenadier, voilà qui est neuf ! — L'ambition trop long-tems l'a tiré ; il est bien tems qu'il serve à faire triompher le bon droit ! — Ce bon droit-là, reprit-il, m'a tout l'air de tenir derrière lui une bonne injustice toute prête... Et c'est fâcheux, car jamais plus nobles instrumens n'ont servi plus pitoyables intentions. Vous voyez tous ces braves soutiens de la légitimité qui sont accourus en la chantant, et qui vont poursuivre ses ennemis jusqu'aux colonnes d'Hercule. — Je les vois, lui répondis-je, et je les admire. Leur discipline, leur valeur, leur fidélité, ne les rendent-ils pas dignes du noble chef qui les guide ? — Certes ! s'écria le boiteux ; mais vous ne voyez pas tout ! »

Un nouveau signe du diable me fit faire de

singulières découvertes. Ma vue à sa voix se trouva douée d'une nouvelle faculté : j'eus quelque tems le pouvoir de percer les voiles dont s'enveloppent les esprits de la nuit. Je vis distinctement nos braves assaillis par une cohorte visible de farfadets. Mon guide me dit : « Ce sont des démons *politiques* qui, ne pouvant retenir vos *fanatiques*, se sont glissés à leur suite, et travaillent, en se cachant derrière eux, au triomphe de leur système. » Chaque soldat, en effet, avait, sans le savoir, son *petit homme d'état* sur les épaules. La mise de ces pauvres esprits me parut singulière : elle était plus anglaise que française; ils tremblaient de tout leur maigre corps, et s'efforçaient, avec leurs petites mains toutes barbouillées d'encre, de cacher un peu l'éclat de la cocarde de leurs porteurs. Quand ceux-ci couraient au pas de charge, ils se faisaient le plus lourds qu'ils pouvaient, pour ralentir leur allure, et ils criaient de toute leur faiblesse : *Vive la paix ! vive la modération ! vive la prudence !* lorsque les autres ne songeaient qu'à saluer le roi et la gloire. Il y avait un autre cri que ces ridicules mirmidons mêlaient à leurs

exclamations ; mais ce cri, qui, dans un autre tems, les faisait mourir de peur sur les boulevarts à Paris, étonnait tellement les Espagnols, et leur arrachait de tels coups de sifflet, que, malgré toute leur envie, ils l'articulaient à peine. Ce qui m'amusait beaucoup, c'était de voir, lorsque nos soldats chargeaient leurs armes, les efforts que leurs invisibles compagnons faisaient pour escamoter les balles. Quelques-uns y parvenaient, et, pleins de joie, glissaient dans le canon du fusil des pièces d'or en quantité, et force articles et notes diplomatiques sur la nécessité de l'établissement en Espagne, d'une constitution à l'instar de... *la Charte*. Il y avait de tout dans ces papiers : des remontrances à Ferdinand et des suppliques aux cortès ; des complimens pour Morillo, et des cartes de visite pour Ballesteros. C'était vraiment singulier. « Et c'est avec ces munitions qu'on finira la guerre ? m'écriai-je dans ma surprise. — Une terminaison équivoque est une conséquence inévitable d'un commencement aussi douteux, reprit-il ; et croyez qu'on ne négligera rien pour faire une sottise définitive de cette entreprise si

noble et si utile, et pour amener un zéro bien honteux au total de toutes les sommes employées, et de toutes les tentatives pacifiques et constitutionnelles... C'est la vérité! continua le boiteux en remarquant ma surprise : sans avoir le diable à ses ordres, ne peut-on prévoir ce qui arrivera? Pour deviner l'avenir, il suffit de regarder le passé. Et sur quel avenir comptez-vous avec vos temporiseurs, vos *tergiversans*, qui naguère semblaient s'évertuer à donner encore une fois raison à ce mot de Rivarol : « *Les rois sont en retard d'une armée, d'une année, d'une idée.* Ne savez-vous pas qu'il n'y a rien de maladroit et de gauche dans sa marche, comme celui qui avance à contre-cœur? Et ne connaissez-vous pas des entêtés qui, dans cette situation, aimeraient mieux se laisser choir que d'avancer? Par bonheur, la valeur française, et celui qui la guide dans ce moment, les relèvent du péché de paresse, et les emportent plus loin qu'ils ne voudraient aller. On arrivera quoi qu'ils en aient, et malgré leurs tâtonnemens, leurs essais, leurs propositions, leurs *décrets;* on arrivera, et c'est alors que, cessant de se tenir derrière leurs in-

troducteurs, ils voudront disposer à leur gré du champ de bataille, et c'est alors que vous les verrez, harpies diplomatiques et propagandistes, flétrir et souiller des lauriers cueillis malgré eux..... Savez-vous ce qu'il adviendra de tout cela? ou l'on écoutera leurs conseils, et malheur à l'Espagne! ou on les priera de les porter ailleurs, et vous serez venus ici pour rien! »

Tout cela n'était pas très-gai, et je détournai la conversation en priant Asmodée de m'expliquer ce que je voyais dans certaines maisons occupées par les premiers personnages de l'armée, militaires, diplomatiques ou financiers. Il le fit avec sa malice accoutumée..... *Si je pouvais me moquer de tout!*

N° XIV. — 10 *septembre* 1823.

MADRID A CINQ HEURES DU MATIN.

—

Respicere exemplar vitæ, morumque jubebo
..... imitatorem, et veras hinc ducere voces.

HORACE.

Je dirai à l'observateur de bien examiner les mœurs et les coutumes de ceux qu'il veut peindre : c'est la seule manière de donner de la variété à ses tableaux.

L'ombre s'évapore,
Et déjà l'aurore
De ses rayons dore
Les toits d'alentour ....

DÉSAUGIERS.

QUI donc a dit qu'on reconnaît un Français quand l'horloge sonne? Un mouvement d'impatience, un signe de joie, ou un murmure d'ennui, accompagne presque toujours, chez nous, les coups du marteau qui tombe sur l'airain. Les mots *enfin! déjà! encore!* voilà ce que l'on en-

tend à ce bruit du tems qui passe. Nous prêtons aux mesures qu'on en a faites plus d'attention que les autres peuples; et l'heure qui sonne en France, et surtout à Paris, a un pouvoir qu'elle n'exerce point ailleurs.

L'Espagnol ne connaît que le matin, le milieu du jour, le soir et la nuit. Pendant ces quatre grandes divisions, il ne s'occupe guère du trajet de l'aiguille qui les subdivise. Elle lui amène des heures toutes semblables entre elles. Quand il travaille, c'est lentement : il évite la fatigue, il ne soupire point après le repos. Ses plaisirs sont tranquilles, et n'ont rien de cette vivacité, de cet emportement qui, chez nous, poussent si bien le tems; il les trouve sans les avoir beaucoup désirés, il les quitte sans les regretter beaucoup, et ôte ainsi la lenteur et l'ennui aux momens qui les précèdent ou les suivent. Quant aux heures de peines et de douleurs, sa résignation religieuse se charge de les abréger..... Toutes pour lui sont égales, et c'est ce qui fait justement qu'il ne s'occupe guère de leur fuite ou de leur retour. Les pendules sont rares dans les maisons; on trouve peu d'horlogers; les façades des temples ne sont point chargées de cadrans,

et l'heure qui sonne s'entend à peine au milieu des cloches des couvens et des églises.

Les différens momens de la journée donnent aux rues de Paris une physionomie différente: là, comme dans ces horloges vantées de nos vieilles cathédrales, le bruit du marteau fait sortir de sa niche telle figure, et remet telle autre à sa place. Ces changemens ici ne sont amenés que par le matin, le midi et le soir. Nous allons nous occuper du matin.

Dans la belle saison, la caille prisonnière, dont la cage pend à quelque balcon voisin, vous réveille, dès quatre heures, de son chant saccadé et monotone. A six heures, de longs traits de lumière s'échappent par les jointures des volets, et vous présagent, pour le jour commencé, une chaleur égale à celle d'hier. Les cloches sonnent au loin, et déjà l'on entend, sous les fenêtres, les cris des marchandes d'œufs et des porteurs de lait. Plus diligens que nos hôtes, qui dormiront long-tems encore, levons-nous, et sortons, car voici le moment le plus agréable de la journée.

Rien ne blesse la vue comme le passage subit de l'obscurité où ils tiennent leurs appartemens,

à l'éclat de la lumière du matin. Cette première impression est pénible, et l'on s'y fait avec peine. Les boutiques s'ouvrent lentement. L'ouvrier lit le *Diario;* sur le pas de sa porte, une femme peigne son enfant, ou sa grande fille, qui tout à l'heure lui rendra le même service. Un troupeau de grosses chèvres rousses attend dans la rue, où il passa la nuit, que son conducteur le ramène dans les champs qui entourent la ville. Ces animaux utiles rapporteront ce soir, au milieu d'un nuage de poussière, la boisson du pauvre, la douce nourriture au petit enfant, et un remède agréable à l'étranger qui se plaint de l'air actif et consumant du plateau élevé de la Nouvelle-Castille. Voici les tomates, le piment, les œufs qu'apporte, à petits pas, l'âne de la villageoise, qui suit en annonçant sa marchandise avec un cri extraordinaire. Des mulets défilent lentement et cheminent vers quelque quartier de cavalerie, avec leurs filets remplis de paille hachée. Le bel-esprit des environs, le barbier debout devant la porte cochère qui sert d'asile aux deux paravens, fragiles parois de sa boutique mobile, frotte déjà les cordes de sa guitare, ou prépare le bienheureux cigare qui doit lui faire

attendre avec patience l'arrivée de ses pratiques, et lui inspirer les contes qu'il va faire pour les amuser. Des femmes vêtues de noir marchent vers le prochain couvent, car la sonnette qu'on agite à la porte annonce le commencement de la troisième messe. Le conseil des *aguadores* (porteurs d'eau) est déjà rassemblé autour de la fontaine publique. La corde sur l'épaule, ils politiquent gravement en attendant que le petit tonneau ou le vase de cuivre qu'ils emporteront sur leur dos soit plein d'une eau que sa pureté et sa fraîcheur rendent délicieuse. Personne n'a le droit de venir intervertir l'ordre établi; il faut attendre, pour s'approcher de la fontaine, que tous soient partis. La cruche qu'apporta quelque fraîche Gallicienne aux pieds nus et aux longs cheveux entourés d'un réseau, obtient seule, peut-être, un tour de faveur, et le galant porteur d'eau qui éloigna pour elle son tonneau de la bouche du triton, trouve que le vase est trop vite rempli, car à peine il a eu le tems de parler de son pays à la jeune fille, qui soupire et sourit à la fois. Ils achètent cher le privilége de se servir les premiers. C'est la corporation de Madrid la plus nombreuse et la plus estimée.

Elle est composée d'hommes robustes, sortis presque tous des montagnes de la Gallice. Leur mise, leur tournure, leurs manières, leur danse, rappellent nos bons Savoyards.

Venez de ce côté! C'est là, le long de ces arcades, que se tient le marché le plus fréquenté de Madrid. On vous a sans doute déjà parlé de la frugalité espagnole; c'est ici que vous en aurez la preuve. Il n'y a presque rien à ces marchés : vous y voyez quelques tas de légumes que l'on vend à la livre. Les melons verts s'élèvent les uns sur les autres comme des boulets dans la cour d'un arsenal. Parmi les fruits, il n'y a rien de bien séduisant que le raisin; les autres sont petits, durs et sans goût. Ils sont tels que la nature les a donnés, car on ne s'est jamais, que je pense, avisé de demander à la culture et à l'art quelques-unes de leurs améliorations. Les bouchers et les boulangers tiennent là leurs boutiques; on n'en trouve pas ailleurs que dans les marchés. La viande est découpée en petits morceaux. Les pains sont d'une forme arrondie, très-blancs et très-lourds. Un seul est, pour toute une famille espagnole, la

nourriture d'une journée, et un Français en aurait à peine assez pour l'un de ses repas.

Les femmes se heurtent avec leurs paniers... deux marchandes de fruits se disputent... Le cercle s'agrandit autour des querelleuses au geste expressif et à la voix perçante. Leurs maris, non loin de là, rient à côté de la table en plein air de la marchande d'*aguardiente*, qui veille près de son bocal carré et de ses petits verres, placés sur une nappe assez blanche, et déjà, portant quelque image de son couvent, un vieux moine à besace va de boutique en boutique offrir son saint ou sa sainte aux baisers des adorateurs, qui ne manquent point de payer cette visite en jetant dans le sac du frère quelque échantillon de leur marchandise.

Le Mançanarès ne coule point dans la ville, et le matin, des femmes du peuple, avec de grands paquets de linge sur la tête, s'acheminent vers la porte de Saint-Vincent, car c'est de ce côté que la rivière offre le plus de facilités aux laveuses. Toutes les places sont promptement occupées. Les coups de battoir marquent la mesure des chansons ; la conversation devient

générale et bruyante..... Le promeneur a trouvé sur ces bords de la fraîcheur, grâces aux grands arbres qui les garnissent. Quant au silence....., il y a tant de femmes, qu'il fera bien de le chercher ailleurs.

Ce sont aussi des femmes qui se cachent dans ces cabinets qui, plus loin, bordent la rivière. Des nattes de paille ou quatre tapisseries forment leur extérieur : ce sont des bains. Le Manzanarès, très-peu profond en été, coule sur un sable très-doux et très-fin. On creuse dans son lit, élargi pendant le tems des chaleurs, des trous assez profonds; on y fait passer son eau diminuée, et ce sont là les baignoires où les jeunes belles de Madrid viennent rafraîchir leurs attraits. Les voilà qui, plus fraîches et plus riantes, et cachant, sous des mouchoirs noués négligemment, leurs cheveux noirs encore humides, reprennent le chemin de la maison. Imitons-les! ce n'est plus le matin: le soleil est déjà ardent. Nous trouverons les rues désertes : voici l'heure de la sieste.

N° XV. — 15 *septembre* 1823.

LES NUITS D'ESPAGNE.

FRAGMENT.

—

Et nous avons des nuits plus belles que vos jours.
RACINE.

« As-tu goûté le charme des nuits de notre patrie ? Ton œil, fatigué par l'éclat de notre soleil qui éblouit, s'est-il doucement reposé sur la lueur si douce qui tombe le long de nos églises et de nos couvens, quand la lune s'élève dans ce beau ciel de notre patrie ? Quelquefois diminuée par le tems, elle se montre à l'horizon. Arrêtée sur la pointe de l'un de nos monumens, elle semble se plaire à rappeler la vieille domination des Maures, et s'éloigne bientôt en

jetant un rayon d'or sur la croix victorieuse du croissant.

» Le vent des montagnes est si frais ! il arrive avec la nuit, et toutes les croisées sont ouvertes pour le recevoir. Tu parles des brises de ton pays... La brise aussi soufflera, le soir, dans tes rideaux, et fera incliner la flamme de ta lampe, tandis que, la tête appuyée sur ta main, tu regretteras, dans tes longues rêveries, le vent qui gémit autour de la maison de ton père, et sous les rosiers de celle que tu regrettes sans doute !

» C'est le soir qu'il faut errer dans les rues de la ville rafraîchie. De petites filles dansent avec le tambourin, et les castagnettes guident leurs jolis mouvemens. La mère, assise sur le pas de sa porte, chante et frappe la mesure dans ses mains. En passant, tu verras toutes les fenêtres éclairées, et des ombres légères se mouvoir derrière les rideaux. A quelque balcon solitaire, une blanche figure paraît : elle se penche, elle écoute....; car les cordes de la guitare nocturne frémissent loin d'elle sous la fenêtre d'une autre, et elle voudrait savoir si la main qui fait

naître ces sons éloignés ne porte point l'onix... , l'onix qu'un soir elle abandonna aux transports d'un infidèle.

» Moi aussi j'écoute au milieu des nuits, car quelquefois j'ai entendu une voix douce, une voix qui murmure pour moi les airs d'un pays étranger. Je me trompe..... oh! je me trompe certainement! tu ne chantes point la nuit! vos chants n'ont rien de grave, n'ont rien de rêveur; ils semblent faits pour des théâtres et des fêtes: ce ne sont que des sentimens légers, éphémères qu'ils expriment. Le tems les fait passer avec eux; on les citera demain comme ridicules, comme bizarres. Les nôtres n'ont jamais varié. Ils charmaient les veillées de nos pères; ils sont riches de tous les souvenirs de la patrie. Ce sont des accens nobles, fiers, passionnés, tels qu'en peut faire entendre un noble Castillan appuyé sur le pommeau de son épée. Interrompus par de longs silences, ils s'élèvent dans le calme des nuits, et vont frapper l'oreille du jaloux qui s'éveille et gronde, parce que depuis long-tems on écoute à ses côtés. Le ton uniforme des cordes de la guitare frappées ensemble, leur fait un mer-

veilleux accompagnement. Il y a dans ce gémissement continuel des bruits qu'on trouve sur les bords des torrens ou sous la voûte des cloîtres.

» Le caractère espagnol est tout entier dans ces chants... âpres, désordonnés, sans mesure; ils s'élèvent et s'évanouissent avec des notes traînantes qui rendent bien toute sa lenteur, ou finissent avec une brusquerie qui étonne. Leur monotonie est frappante. Nos passions sont toujours les mêmes; nous n'avons qu'une manière de les exprimer, et cette expression est religieuse, parce que l'ame donne à son langage le caractère de ses émotions les plus puissantes et les plus habituelles.

» Les nuits en Espagne sont délicieuses. As-tu remarqué comme elles arrivent rapidement? A peine le dernier rayon du soleil a-t-il quitté les pointes de nos dômes qu'il teint d'une belle couleur rougeâtre, que voici la nuit qui tombe, qui s'épaissit..... Dans notre ciel, les grandes différences de la lumière et de la température ne sont point amenées par des états intermédiaires. Toutes les transitions sont brusques, instantanées : la nuit atteint le jour; l'été s'enfuit sur-

pris par les froides et longues pluies de l'hiver. Tu remarqueras la même disposition dans nos esprits : ce que vous appelez la modération, ce vide silencieux qui sépare deux mouvemens de l'ame, n'est point connu de nous. Nous aimons ou nous haïssons. Le peuple crie : *Vive* ou *meure !* tout est positif; tout est prononcé dans le caractère de l'Espagnol. Ce mode de gouvernement que vous avez adopté, et que vous offrez à notre admiration, a tout le vague, toute l'incertitude qui tourmentent les vieilles sociétés. On trouve chez nous l'énergie d'un peuple jeune encore..... L'Espagnol restera monarchique ; il pourrait devenir républicain, s'il cessait d'être religieux ; mais il n'adoptera pas de long-tems le nom qui signifie qu'un peuple ne sait être ni l'un ni l'autre.

» Nous aimons ou nous haïssons ; et si l'on t'a parlé du peu de durée de nos sentimens, sois-en sûr, on t'a trompé ! il n'y a qu'un amour pour la fille d'Espagne : c'est le premier, c'est le dernier. Etre infidèle, c'est ne pas savoir aimer.

» Quels sont les obstacles qu'une femme ici connaît avec l'amour ? Quel sacrifice, quand elle aime, a-t-elle pu ne pas s'imposer !

» As-tu ouï raconter l'histoire de celles qui aimèrent quand l'ennemi vint ravager notre patrie? Elles étaient bien malheureuses d'aimer un ennemi de leur Dieu, de leur roi! L'une d'elles, et ce ne fut pas la seule, quitta la maison de son père, et elle ne se retourna pas pour voir la fenêtre de la chambre où, plus jeune, elle dormait à côté de son frère! elle traîna ses pas le long des grandes routes, le long des routes sablonneuses où il n'y a pas d'ombre quand le soleil brûle; elle suivit le Français dans ces longues plaines de l'Andalousie où jamais on n'est arrêté par le doux bruit d'une source; elle s'égara avec lui dans les détours de ces montagnes arides où les guerillas attendaient près de leurs carabines qui frappent à coup sûr; elle le suivit jusqu'au jour où, en revenant, elle ne retrouva plus dans son village le toit de son père et la chambre où, enfant, elle dormait à côté de son frère... Il y avait des ruines, une croix noire tout auprès! presque folle, elle s'y reposa, et le lendemain l'étranger partit sans elle; car après qu'une balle eut sifflé près de la croix, la veille, un Espagnol, en s'éloignant parmi les rochers

qui protégeaient sa fuite, criait : « Malheur à celle qui choisit un époux parmi ceux qui ont tué son père ! son frère, s'il le faut, la tuera ! »

» Vous, vous n'avez point tué nos pères ; vous les avez délivrés, et nos frères combattent à vos côtés ; mais je ne quitterai point ma patrie, et je ne verrai jamais les pays que tu vantes... Tu partiras pourtant ! va ! le soleil est beau, le soir, sur les hautes murailles du couvent voisin, et des hymnes pleins de douceur s'élèvent de son enclos béni ! c'est là que fleurissent les roses du Seigneur ; c'est là qu'on pardonne à celles qui ont aimé, et qu'on ne leur défend pas de prier pour l'absent. Qui sait... ? quand votre tâche sera remplie, quand vos trompettes sonneront l'air d'adieu, une religieuse, une nouvelle religieuse soupirera peut-être dans ses longs voiles blancs, au bruit lointain du départ, au bruit parvenu, en mourant, dans les solitudes du cloître ! »

N° XVI. — 20 *septembre* 1823.

LES BOHÉMIENS.

—

Like wandering Arabs, shift from place to place tha strolling stribe .....

CHURCHILL.

Cette tribu errante, semblable à celle des Arabes vagabonds, va sans cesse courant de place en place.

Je ne sais trop vraiment ce que j'avais à répondre à madame de B***, qui dans une de ses dernières lettres m'a demandé si l'Espagne est un pays *romantique*. Il a d'abord fallu la prier de m'apprendre ce qu'elle entend par ce mot. « Comment, m'a-t-elle répondu, vous qui connaissez mon opinion en littérature, ne pouvez-vous voir d'ici ce que je veux dire? » Cet embarras de définition m'a fait voir que mon ai-

mable correspondante n'entendait point parler des sites du pays que j'habite dans ce moment ; elle voulait savoir si l'effet qu'il produit par les mœurs, les costumes, le langage, les croyances de ses habitans a ce vague, ce triste, ce mystérieux, ce passionné que l'on a introduit bien ou mal à propos dans notre littérature, et qu'on est convenu de nommer *romantique ;* et d'après cela, je lui ai répondu : « Non, Madame. Le midi est essentiellement classique : on voit trop clair sous son beau ciel ; les contours sont trop arrêtés pour songer au vaporeux. Le dieu de l'ancienne école est le dieu du jour ; il poursuit impitoyablement ici les partisans du sombre, et ne leur laisse pas un nuage pour y loger des ombres, et pas un brouillard pour servir de voile et de prétexte à la muse rêveuse. On cherche si ses joyeux rayons éclairent encore quelques-unes de ces figures immortalisées par le pinceau de *Cervantes* et de *Quevedo*, et l'on ne songe nullement à jeter dans son imagination une tristesse, un vague, puisqu'il faut toujours en revenir à ce mot, que la nature ne connaît point ici. On parle, à tout propos, de l'influence de la société et de ses révolutions sur les compositions de l'esprit ; je crois

que le climat aussi exerce sur elles un pouvoir dont on peut prendre acte..... C'est une arme de plus à opposer aux hommes qui veulent voir régner exclusivement, dans nos pays un peu sombres, une littérature née sous le ciel riant de la Grèce et de l'Italie. Les sentimens religieux, dans l'école nouvelle, ne sont vraiment dignes de son nom que lorsqu'ils sont mêlés à quelque chose d'humain, et combattus par une passion que l'on devine dans les accens de la prière et jusqu'aux pieds des autels : en Espagne, la religion triomphe sans obstacles, et n'admet ni doutes ni partage. La langue y est trop fière aussi pour servir d'interprète aux rêveries étranges dont se nourrit un *romantique*. Ce sont des mots brillans, riches, sonores; il n'y a point là à produire de l'effet avec des expressions triviales et inattendues..... Que vous le vouliez ou non, il faut être uniformément pompeux; et vous savez que ce n'est guère le ton qui convient à votre protégée. Les croyances populaires sont même ici dépourvues de ce charme qu'elle recherche. Elle n'y trouverait point ce qui lui plaît dans ce genre, les traces d'un autre culte conservées au milieu de notre religion; et quel-

quefois, sanctifiées par elles.. enfin que vous dirai-je? Toute la crédulité des Espagnols a été si bien employée par les prêtres et les moines, qu'il ne leur en est plus resté pour ces récits de fées, de revenans et de lutins dont votre muse fait si bien son profit. Leurs auteurs ont fait peu de cas des règles que l'antiquité nous a léguées. Leur Melpomène, par exemple, est sans frein; mais on reconnaît encore dans ces écarts, ces dehors prononcés, cette allure brillante et pompeuse imposée par le climat qu'elle habite, et le caractère du peuple qu'elle est appelée à intéresser. C'est une muse libre du joug consacré, mais elle n'a du genre dont nous parlons que l'indépendance, et je connais telle tragédie française qui, faite d'après toutes les règles d'Aristote, est mille fois plus *romantique* que tous les drames de Madrid. C'est surtout par ses romances dont elle est si fière, par ses romances qui sont vraiment ce qu'on peut appeler *la poésie nationale*, qu'il est aisé de voir que l'Espagne n'est point *romantique*. Les plus belles de ces poésies * sont con-

* Presque toutes les romances, en Espagne, sont historiques. Il y en a aussi d'invention, mais elles sont

sacrées à des coups de lance et d'épée : ce sont des fragmens de poëme épique; vous êtes surpris par leurs accens nobles et héroïques; mais vous n'y trouverez rien de ces tons qui vous captivent, sans trop savoir pourquoi, dans ces longues ballades que nos villageoises chantent auprès du foyer de la ferme et dans ces rondes qu'elles dansent dans les granges aux jours de la moisson, et dans les prés où elles ont fané l'herbe. »

Et cependant, après avoir cité ce passage, je vais, pour ainsi dire, condamner l'opinion qu'il renferme, en parlant d'une rencontre que l'on fait quelquefois dans les montagnes de ce pays, et qui a toute la couleur du genre dont nous nous occupions. Nouvelle preuve qu'il n'y a point de règle sans exception; d'ailleurs cette *errante tribu* dont je vais m'occuper ne se trouve pas seulement en Espagne...; la Hongrie les connaît sous

toutes semblables aux premières. Ce sont des événemens très-positifs, des faits d'armes très-croyables, où l'on ne voit de fabuleux que les noms de leurs héros. J'en ai trouvé cependant quelques-unes consacrées aux fictions dont se nourrit ce genre de poésie, comme nous l'entendons. De ce nombre est le morceau dont nous avons inséré dans ce recueil une imitation, pag. 87.

le nom de *Cziganis ;* l'Angleterre les appelle *Egyptiens ;* en 1804, ils habitaient encore entre les Pyrénées et Bayonne, sous le nom de *Bohémiens ;* ce sont les *Zingari* d'Italie, et *los Gitanos*, n'étant pas plus Espagnols que Hongrois, Anglais ou Italiens, ne me feront point, quoique très-*romantiques*, changer l'idée que j'ai développée dans une lettre à madame de B***.

Ce sont des hommes, des femmes, des enfans qui n'ont point de patrie, de foyers, d'autels, de lois. Ils ne connaissent que les grandes routes. Vous rencontrez leur caravane silencieuse qui traîne ses pas dans la poussière, au milieu de toute la chaleur du jour... Où vont-ils? ils n'en savent rien. Le soir arrive... Une maison en ruines, un de ces vieux souterrains creusés par les Maures, un rocher qui les défend du vent de la nuit, les abriteront, et si l'endroit leur plaît, ils y resteront jusqu'à ce qu'ils éprouvent de nouveau ce besoin de vie errante auquel ils ne peuvent résister.

Ils mendient sur la route. Ils ramassent auprès des maisons isolées les corps des animaux qui y sont morts, et qu'on a jetés dans quelque fossé. Apprêtées par d'effroyables vieilles au feu

allumé en plein air, ces viandes horribles feront le repas du soir. Le muletier égaré, la nuit, dans les défilés de la *Sierra Morena* aperçoit de loin des figures fantastiques qui se meuvent, se baissent, passent, disparaissent autour d'un feu mourant; des chants bizarres parviennent jusqu'à lui... S'il approche, il est témoin d'affreux mystères d'amour et de magie. Le plus souvent il s'éloigne avec prudence du camp de ces dangereux aventuriers, en s'assurant si la fidèle escopette pend toujours à ses côtés, et en arrêtant, pour ne point leur donner l'éveil, la clochette que la dernière de ses bêtes agite en marchant.

Ils viennent à Madrid. Vous les apercevez à la porte des hôtelleries. Leur ceinture porte deux ou trois grandes paires de ciseaux. Ils attendent qu'on leur amène à tondre quelque mulet, quelque âne ou quelque chien. Après avoir, avec une grande légèreté, dépouillé de son poil le pacifique animal qui tremblait au cliquetis de leurs armes; après avoir souvent rendu le même service au maître dont ils coupent les cheveux avec la même adresse et les mêmes ciseaux, ils reprennent leur place au soleil, sur le bout de la porte, regardent passer avec dédain l'habitant

des villes, et se demandent quand ils iront rejoindre la troupe qu'ils ont quittée pour amasser quelques *réaux*. Ce n'est point à leurs femmes, à leurs enfans qu'ils apporteront le modique fruit de leur travail : ils ne se marient point. Les enfans ne connaissent que leurs mères, et le *vague* le plus romantique couvre chez eux la paternité.

Les fatigues de cette vie errante, la chaleur, la poussière des longues routes enlèvent de bonne heure la beauté, la jeunesse de leurs femmes. Elles chantent et dansent dans les villages avec des mouvemens convulsifs dont elles accompagnent aussi leurs prédictions. Souvent, quand vient la nuit, elles reçoivent, au milieu des ruines de quelque tour isolée, la visite des jeunes filles du hameau voisin qui se sont informées, le matin, du lieu de leur retraite. Tremblantes, malgré leur rire de courage, elles viennent consulter sur leurs amours les sorcières aventurières. Les pièces de monnaie ont résonné dans leur tambour de basque; elles ont vu leur panier se remplir de provisions apportées en cachette; aussi elles ont lu, sans hésiter, dans les mains étendues devant la statue tremblante de leur foyer, d'heureux hymens et de nom-

breux enfans. Attirés sur les pas des curieuses qu'ils ont suivies de loin, leurs galans, protégés par un vieux pan de mur, ou les branches du sureau, ont surpris le secret de la consultation... ils se présentent tout à coup aux jeunes filles confuses et surprises. On reprend ensemble la route du village..... Les nuits sont superbes dans ce pays... L'Amour, qui s'est mis du pélerinage, vérifie presque toujours les deux prédictions, sans faire trop d'attention à leur rang.

Les anciens auteurs dramatiques, surtout dans les pastorales, ont mis *los Gitanos* en scène, sans en tirer le parti que présentait leur physionomie bizarre. Cependant j'ai entre les mains une comédie manuscrite où les singuliers voyageurs agissent et parlent avec beaucoup de vérité. Ce sera faire plaisir, je crois, à mes lecteurs que de terminer ce discours par la traduction d'une scène de ce drame. Les désappointemens du personnage qui va parler sont amenés par des ridicules et des travers qui sont un peu les nôtres, et le comique qui en résulte ne peut se perdre en passant de l'espagnol au français.

C'est au milieu d'un orage ; les bohémiens se

sont réfugiés dans des ruines à quelques lieues de Séville. Moskitès, le chef de la troupe, s'approche d'une vieille qui, à l'abri sous un portique délabré, prépare le repas du soir; tout en ratissant des racines, elle lui parle ainsi :

« Ou je me trompe fort, Moskitès, ou voici un tems qui fait bénir au voyageur l'invention et l'usage des manteaux.... C'est maintenant que le muletier regarde de loin s'il ne verra pas sur la route le toit de la *Venta* qu'il n'a jamais si longtems désirée.

MOSKITÈS.

» A moins qu'il n'aime mieux être mouillé jusqu'aux os, et avoir les yeux brûlés par les éclairs.

MEDULLA.

» C'est toi qui nous as trouvé ce gîte... Le bel endroit, Moskitès! si jamais j'ai envie de me donner à l'ange noir, c'est ici que je viendrai l'appeler. J'ai vu près d'ici les plus beaux pieds de ciguë!

MOSKITÈS.

» Tu crois rire! Tu ne serais point la première femme qui aurait ici fait un pacte avec lui. Si ta dernière dent ne tremblait pas dans ta bou-

che ; si l'enterreur n'avait pas déjà pris ta mesure ; si tu n'étais pas d'avance une proie assurée de l'enfer, tu n'aurais pas besoin de ciguë et de mandragores pour le faire venir ici..... C'est une route qu'il a faite plus d'une fois.

MEDULLA.

» Grand merci de tes complimens, noble fils de la chaste Marina. Le diable, dis-tu, a l'habitude de venir ici, tant mieux ; mais moi, je me serais dispensée de suivre son exemple, et j'aimerais mieux faire sauter la poêle dans une bonne chambre que d'être ici comme la *Giralda* de Séville, exposée aux quatre vents. Pourquoi nous as-tu conduits dans cet affreux désert ?

MOSKITÈS.

» Demande-moi aussi pourquoi l'orage nous a surpris en route, et je te renverrai, pour te répondre, au génie qui depuis deux jours ne cesse de me poursuivre.

MEDULLA.

» Il est vrai que depuis quelque temps on pourrait noircir de tes bévues, si on les inscrivait, l'autel d'Isis quand nous l'aurons fait recrépir. Je

n'y songe point sans m'en indigner. Cet homme maigre, pâle et noir qui, dans la dernière ville, t'est venu prier de lui dire la bonne fortune...

MOSKITÈS.

» C'était un médecin, ou, pour le moins, un chirurgien, si j'ai bien deviné. Je lui ai dit que je voyais dans sa main que l'année serait fertile en chutes et en enterremens, et qu'il ne ferait rire personne.

MÉDULLA.

Oui; et as-tu vu comme il a fait la grimace?

MOSKITÈS.

» Je n'ai pas eu d'autre preuve de sa générosité.

MÉDULLA.

» Je le crois bien. C'est un auteur de pièces comiques que tu as pris pour un médecin... Je ne ris pas : j'ai vu un gros rouleau de papier qui sortait de sa poche; je l'ai entendu qui disait à un homme aux mains larges : Tu préviendras tes amis qu'il faut rire trois secondes à la scène d'Octavio et d'Amita, et trépigner des pieds pendant deux minutes quand la jeune aveugle

qu'on vient d'opérer s'élance sur la scène en disant : « Je vois... » Ce qui est très-naturel.

MOSKITÈS.

» Je ne suis plus étonné de sa colère. Où diable avais-je l'esprit ?

MEDULLA.

» Et cette jeune femme qui, avec son vieil époux, est venue t'interroger ?

MOSKITÈS.

» Elle était sur le point d'être mère ; j'ai cru faire plaisir au mari et à la femme en leur annonçant que l'enfant qu'elle mettrait au jour ressemblerait, comme une goutte d'eau, à son père.

MEDULLA.

» Par les cornes de Sérapis, le petit cousin qui la suivait et la lorgnait de loin est un joli blondin... Mais que diable, elle n'a que faire de son portrait !

MOSKITÈS.

» Et le monsieur si pinpant qui faisait sonner ses éperons et caressait ses moustaches noires...

MEDULLA.

» Tu le pris pour un militaire ?

MOSKITÈS.

» Quand je lui eus dit que les astres ..... nonçaient une guerre prochaine et terrible qui donnerait aux braves l'occasion de se signaler, il me quitta si vite qu'il oublia de me payer.

MEDULLA.

» Il te quitta tout tremblant pour détacher en cachette ses éperons, et les mettre avec ses moustaches dans le tiroir où il cache son crime et ses ciseaux quand il a découpé assez de drap dans la rue de la *Novedad*.

MOSKITÈS.

» Je ne fus pas mieux récompensé par ce petit garçon qui passa près de moi, un gros livre sous le bras : c'était un écolier de cinquième, je crois. Je lui dis que son pédant devait être de bonne humeur toute la semaine, et qu'il passerait huit jours entiers sans recevoir des férules..... Il me regarda d'un air si courroucé, si indigné, que j'aurais tremblé si je n'avais pas ri !

MEDULLA.

» De mieux en mieux.... et tu traitas bien un

législateur, un soutien des droits de l'homme et des peuples, un juge des rois et un vengeur de l'oppression! Apprends que ce petit monsieur te prouvera, en te citant des auteurs grecs, latins, hébreux, que ses pères furent des sots, et que la jeunesse d'aujourd'hui est pensante, agissante, excellente. Son œil est dur, son cœur sec, son ton haut et tranchant, son discours sentencieux; il méprise les femmes, ne croit rien, se moque de la vieillesse, et s'égaie aux dépens du malheur; il a déjà organisé trois insurrections de collége, et assisté à deux enterremens par force. Son chapeau est une profession de foi, sa tabatière un principe, son mouchoir un patriotisme..... Je te demande si l'on peut parler de férule à un écolier de cette trempe.

MOSKITÈS.

» Je fus un sot; et je devais lui prédire l'insurrection des peuples, la fin de tous les rois, et une bonne égalité qui le mettrait, lui et les siens, au dessus de tous les autres!... Notre tems est passé, je le vois!

MEDULLA.

» Tu as raison; et tiens, crois-moi, fais des

brochures sur le magnétisme et la politique, travaille à quelque projet de finances ou à quelque œuvre romantique; tu seras toujours un charlatan, mais tu réussiras plus sûrement qu'avec ta ceinture et ta baguette... etc. »

N° XVII. — 25 *septembre* 1823.

L'ESPAGNE POÉTIQUE.

—

Viris armisque nobilem Hispaniam.
FLORUS.

L'HISTOIRE est une belle chose; mais comme on l'écrit maintenant, elle est bien triste et bien ennuyeuse. Le froid récit de dates et d'affaires politiques me fait toujours l'effet du sommaire d'un autre livre qui doit me rendre présent à tous ces événemens, me faire voir leurs acteurs, m'entretenir de leurs mœurs, me rappeler leur allure, leurs costumes et leurs paroles. On a oublié, je crois, que Clio est une muse, et qu'on peut dire la vérité autrement qu'en style de gazette. Je voudrais voir Walter Scott écrire l'his-

toire de son pays, et l'auteur d'*Atala* tenir la promesse qu'il a faite en quittant *Eudoxe et Cymodocée*. Avec des écrivains semblables, nous aurons des tableaux, et nous n'avons que de faibles et maigres esquisses, et l'on pourra se dispenser d'indiquer à la peinture, à la poésie, les trésors qu'elles peuvent trouver dans ce champ jusqu'à présent si peu cultivé. J'aime l'idée qui inspira *la Gaule poétique*. Les vertus et le bonheur, les sottises et les infortunes de nos devanciers ont été enregistrés si inutilement au profit de l'expérience et de la raison de leurs fils, qu'il ne sera pas mal de voir si les Muses et les beaux-arts en feront mieux leur affaire. Aucun pays ne peut leur offrir plus ample moisson que la noble Espagne *viris armisque nobilem*.

Son berceau est entouré de tous les prestiges de la mythologie, et elle s'éveille au chant pastoral des heureux habitans de la Bétique, si célébrée par les poètes. Elle tressaille au bruit des pas d'Alcide, et le demi-dieu, pour prix de son accueil et de ses embrassemens, lui promet que ses fils hériteront de sa valeur. La voyez-vous dans cette première époque, déjà noble et fière? Appuyée sur la massue qu'elle lèvera plus d'une

fois contre l'oppression ; recouverte de la peau du lion de Némée, la belliqueuse amazone, en souriant, lit sur les colonnes que lui légua son divin amant, les noms prophétiques des héros qui doivent illustrer ses champs !

Libre quand le monde se débat sous les chaînes de Rome, elle lui suscite ses plus grands ennemis. Elle donna des leçons à Annibal *. C'est elle qui lui dit qu'il pouvait vaincre Rome, puisqu'il avait vaincu Sagonte ; à sa voix, il part, et la valeur espagnole sert d'avant-garde à la fortune de Carthage **.

Le vieux spectre de l'Africain vaincu reparut souvent au premier théâtre de ses succès. Dans sa haine éternelle, et choisissant le peuple qui pouvait le mieux la servir, il marchait devant les bataillons de Viriate, quand, dans ces mêmes champs, ils donnaient un démenti aux oracles du Capitole ; il riait en voyant ses aigles divisées s'y ensanglanter dans les querelles de Pompée et

* Silius Italicus appelle l'Espagne la maîtresse du grand Annibal dans l'art de la guerre.

** *At Annibale Hispanis primum obtinebant frontem et id roboris in omni exercitu erat.*

Tit. Liv., *Decad. III*, l.

de Sertorius ; il planait sur les murs de Numance, et s'applaudissait de voir les Romains trouver aussi une Sagonte.

Dans sa résistance, l'Espagne donna une grande leçon au monde ; sa soumission fit son bonheur. C'est elle qui lui donna Trajan, Adrien, Théodose!

Rome tombe, et les membres du colosse terrassé, séparés, dispersés, s'agitent dans d'affreuses et sanglantes convulsions ; les Vandales, les Suèves, les Alains se disputent l'Espagne, et devant eux l'aigle s'enfuit après de vains efforts ; l'aigle s'enfuit, mais la croix, espérance de la civilisation naufragée, s'élève et domine l'affreuse tempête.

Plantée en Espagne par deux saints apôtres, signe de pardon pour les vainqueurs, signe de consolation pour les vaincus, la croix a déjà jeté de profondes racines dans ce sol héroïque qu'elle doit féconder de lauriers et de palmes, et c'est en l'invoquant que les nouveaux maîtres de l'Ibérie établissent un royaume puissant et se choisissent des rois.

Le royaume des Goths commence, et la fiancée de nos premiers rois est unie à la longue épée

de leurs premiers chefs. Cette amitié qui unit le peuple de saint Ferdinand au peuple de saint Louis n'est point d'hier *; et si, de nos jours, le lion, à l'ombre des lis, a détruit, dans les champs de l'Andalousie, la révolution qu'on peut appeler le fléau des rois et des peuples, le glaive de Théodomer aida, dans les plaines de Châlons, Mérovée à repousser le farouche Attila, qui se faisait saluer de ce titre sanglant.

Ces vieilles annales d'Espagne sont remplies d'intérêt pour nous autres Français : à chaque page, il est question de notre patrie, et ce ne sont point de petites figures qui apparaissent sur ce sol étranger.

Voici le fier Clovis qui, vainqueur d'Alaric, ne s'arrête qu'aux Pyrénées, qu'un autre héros de cette monarchie qu'il a fondée doit, plus tard, aplanir d'un mot. Voici les frères de Clotilde. Guidés par son voile sanglant qu'elle leur envoya en signe de détresse, et qu'ils attachèrent à leur bannière royale, ils accourent en Espagne.

* Voyez, dans Philippe de Commines, ce qu'il dit de l'amitié qui, de son tems, unissait les peuples de France et d'Espagne.

pour punir l'oppresseur ; ils accourent... et déjà les rois savent que dans ces nobles fils de France l'infortune trouve un appui, et le crime des vengeurs.

Ailleurs, c'est l'origine de l'une de nos vieilles basiliques, et la tunique du saint protecteur de Sarragosse, apportée par Clotaire vainqueur, est reçue avec vénération par le peuple de Paris, sous les voûtes toutes neuves encore de l'église de Saint-Germain-des-Prés (543).

555. Deux filles de roi quittent l'antique alcazar de Tolède pour le pays des Francs. Athanalgide a marié ses enfans à leurs deux rois..... Sigebert et Chilpéric les attendent. Elles parfent, et d'affreux pressentimens les accompagnent. De pâles éclairs glissent sous les ogives du château de Sigebert, et découvrent les vieilles statues des rois chevelus tout humides d'une sueur de sang ; les harpes des scaldes, suspendues aux piliers, murmurent tristement ; la cloche qui doit maintenant annoncer l'heure de tant de forfaits s'agite d'elle-même, et tinte sur le palais... Brunehaut y est entrée, et déjà, dans la demeure de Chilpéric, au bruit lointain des fêtes du mariage, tandis qu'on chante le doux nom de

Galsuinthe, une autre femme, Frédegonde, médite le crime, et conte à Landry, effrayé, comment, cette nuit même, elle rêva la nouvelle fiancée étranglée par les ordres de son époux.

572. La France, à cette époque, ne jouit pas seule du triste avantage de fournir d'affreux sujets à la Melpomène moderne; les discordes religieuses tourmentent l'Espagne. Ingoude est l'épouse d'Hermenegilde, et elle semble lui avoir apporté en dot les fureurs et les infortunes de Brunehaut sa mère. Les dissensions et les haines règnent dans le palais de Leuvilgide. Les Muses tragiques pourraient se plaire, je crois, au récit des sanglantes querelles d'un père et d'un fils; et il ne me semble point indigne de leurs regards, ce jeune prince converti par son épouse à la foi catholique, l'enlevant aux persécutions de l'arianisme, et préférant, dans les prisons de Cordoue, au changement de croyances, la mort qui lui donne la palme du martyre.

La fille de Frédegonde est aussi appelée en Espagne. Recared lui offre la moitié du trône où il va s'asseoir, mais la douce Rigoute, à l'aspect de ces rochers stériles, de ces plaines sans verdure qui annoncent son nouvel empire, secoue

lentement la tête; elle songe aux fontaines, aux forêts, aux fleurs de sa patrie; elle reprend le chemin de la France, dont elle fut déjà trop long-tems séparée; elle préfère ses charmes aux pompes si souvent funestes d'un diadème étranger, et ses jeunes compagnes, en la revoyant, célèbrent dans leurs chants ce beau pays que les filles de roi ne quittent qu'en pleurant, et dont le souvenir, pour plus d'une, fut si doux et si cruel!

Déjà dans l'Orient s'élève le croissant qui, un siècle plus tard, dominera l'Espagne; il grandit comme un astre fatal, et les Goths se préparent, par leurs guerres et leurs dissensions, à devenir une facile proie pour lui.

Sisenaud (631-636) appela les Francs contre Scintila, le Néron de l'Espagne, après en avoir été le Titus. Dagobert sert les projets de Sisenaud, et, pour prix de sa victoire, veut enrichir sa patrie de l'une de ces merveilles * qui ornaient Rome, riche des dépouilles du monde,

* C'était une fontaine d'or du poids de cinquante livres. Les Goths l'enlevèrent aux soldats qui l'emportaient en France. Dagobert déclara la guerre, et se laissa désarmer par 200,000 écus d'or.

et que les barbares vinrent chercher quand ils surent que les Romains n'avaient plus que de l'or..... Leur fer s'était usé aux chaînes de leurs esclaves, et ces esclaves en avaient fait des armes.

Sous Chindasuinthe (642), tous les fléaux tourmentent la malheureuse Espagne. La peste y règne avec la famine, et la guerre civile joint ses fureurs à leurs fureurs. Chindasuinthe rentre vainqueur dans son palais. Qui peindra cette fête de triomphe où n'assistaient que des spectres pâles, décharnés, et où l'airain des temples, habitué au son des funérailles, ne trouvait plus d'accens pour la joie?... Sur la place publique, l'échafaud attend les vaincus *, et leurs femmes suivent leurs nouveaux maîtres en pleurant sous leurs voiles d'esclaves.

Reusuinthe (652) cicatrisa ces plaies; mais au milieu du bonheur de sa patrie, qui lui donna le nom de *père*, le sage monarque, comme Charlemagne à l'aspect lointain des barques des Normands, soupirait en voyant de loin flotter le pa-

* Sept cents Goths des plus distingués y furent mis à mort.

villon des vaisseaux africains, et l'ombre de son père, triste encore de ses fureurs passées, s'en venait le soir lui conter, sur la rive déserte, la ruine prochaine de la patrie et le triomphe du croissant.

Vamba, son successeur, s'endort roi et se réveille dans un cloître..; pendant sa longue léthargie, le perfide qui la fit naître recouvre le malheureux prince du cilice de la pénitence. Cet habit qu'on ne pouvait plus quitter quand une fois on l'avait revêtu, et qui ne cédait sa place ni à la cuirasse du guerrier, ni à la pourpre des rois, le fait renfermer dans un monastère. En quittant son palais et ses sujets éplorés, il leur choisit un maître...; il remet la couronne à Ervige..., et c'est Ervige qui l'a trahi, détrôné...!

Le règne affreux de Vitiza a rempli cette coupe de fureurs que l'ange des vengeances tient levée sur les nations à punir (700). Rodrigue y fait tomber la goutte qui la fait déborder. L'invasion de l'Espagne par les Sarrasins me semble, pour la muse épique, un sujet d'une toute autre importance que la prise de cet Ilion qui inspira les deux plus beaux génies de l'antiquité, et qui, non content de cette gloire, se rattacha à l'immortalité dans les vers de Racine. C'est l'amour

qui amena ces deux grandes reines du royaume des Goths et de la ville de Priam ; mais Rodrigue, bouillant, impétueux, s'arrachant des bras de la volupté au premier cri de guerre, et s'ensevelissant avec toute sa noblesse, au milieu des débris de son trône, est une autre figure que celle de l'efféminé ravisseur d'Hélène. Et cette beauté si fatale dans sa vengeance, et le père si malheureux dans son honneur, que pour venger la tache qu'on lui a faite, il livre sa patrie au joug étranger! Voilà des caractères qui ne le cèdent en rien pour l'énergie, et le tragique aux héros de Lacédémone et de Troie. Si la chute de Pergame intéressa la Grèce, l'Europe entière s'émut à l'annonce de l'arrivée des Arabes... Va-t-elle passer tout entière sous le sabre des adorateurs de Mahomet? et la torche d'Onan doit-elle poursuivre dans leurs asiles saints les trésors échappés à sa rage fanatique? Non! la croix ne quittera même pas cette noble terre qu'elle a visitée la première! Elle s'élève sur les rochers des Asturies, et son bois insulte à l'or du croissant. Avant que d'y suspendre sa harpe, le barde chrétien, au pied du signe révéré, percevait, dans un chant prophétique, les ombres de l'avenir.

Cet hymne consolateur, digne fin de ce noble ouvrage, retentirait des noms de Pélage, d'Alphonse, d'Isabelle, de Ferdinand, et le Cid vengeur, et le valeureux Gonsalve, y apparaîtraient dans toute leur gloire! il dirait aussi les guerriers du Christ, pour venger les outrages de sa croix en Espagne, la relevant triomphante sur les murs de Solime, et dans ces annonces de gloire et de délivrance, tu ne serais point oubliée, noble patrie de la gloire et de la liberté! les plus beaux vers seraient pour toi, France, pour toi qui la première, par la masse d'armes de Charles-Martel, appris, dans les plaines de Tours, aux Sarrasins terrassés, que leur règne allait passer.

— N° XVIII. —

LES MAURES.

Es una fiera gente la de Espana,
Que quando à pechos una empresa toma,
Los tiemble el mar, la muerte los estrana.
Diga Numancia, qué le cuesta à Roma.

La nation espagnole est fière. Lorsqu'elle a résolu une grande entreprise, la mer tremble devant elle, la mort fuit, et Numance peut dire ce qu'elle a coûté à Rome.

LOPE DE VEGA, *Jerusalem conquistada.*

GRENADE a ouvert ses portes *, Boaldil a remis leurs clés aux mains des vengeurs de la foi. L'étendard de la croix, l'étendard de Saint-Jacques flottent avec celui de la Castille sur la tour principale. « Saint-Jacques! Espagne! Castille pour les rois Ferdinand et Isabelle!! » Entendez-vous ces cris? ils parviennent jusqu'au fond des jardins du Géfiéralif. Sous ses vieux myrtes, sous ses cyprès immenses, les filles et les femmes du

* 2 janvier 1492.

roi pleurent en les écoutant. « Il nous faudra donc quitter, disent-elles, les eaux jaillissantes, les doux zéphyrs, les fleurs, les jolies fleurs de la maison d'Amour *. »

Les vainqueurs sont entrés dans l'Alhambra **. Le roi, détrôné, l'a quitté en saluant de loin les époux triomphans... et il pleure maintenant sur le coteau voisin. « O Seigneur! ô dieu des batailles! » s'est-il écrié en se retournant pour voir encore une fois les dômes et la cime des beaux arbres de ses palais abandonnés pour toujours... Et sa mère lui a dit avec un amer sourire : *Bien: pleurez en femme la perte d'une couronne que vous n'avez pas su défendre en homme et en roi* *** !

« Oh! qui te rendra, roi fugitif et déshonoré, qui te rendra les délices du palais de l'Alhambra, alors que les filles, les belles filles de Grenade erraient dans des danses voluptueuses autour de ses mille colonnes d'albâtre? Couché sur les carreaux de pourpre entassés sur les pavés d'une faïence brillante, enivré des parfums du jasmin, du myrte et des orangers, aux doux sons des

* Généralif veut dire *maison d'amour.*

** Quatre jours après la remise des clés de la ville.

*** Historique.

théorbes, des cistres et des hautbois, tu les voyais fuir, revenir, disparaître dans de vagues et magiques vapeurs, sous l'ondée odorante qui vole autour des cascades et des fontaines d'eau de senteur, ou dans les nuages embaumés qui sillonnent çà et là des vases de jaspe et des cassolettes d'or... Tu les comparais alors aux songes, aux doux songes de l'amant qui s'est endormi en disant : C'est demain! des songes! oui, le réveil est arrivé... et maintenant *vous pleurez en femme la perte d'une couronne que vous n'avez pas su défendre en homme et en roi!* »

Les fiers Espagnols ont secoué la poussière de leurs armures de fer dans ces lieux enchantés. Gonzalve, d'un pied dédaigneux, foule leurs riches tapis que déchirent ses éperons sonnans; la sage Isabelle, son époux détournent leurs regards sévères de ces asiles d'amour et de volupté; mais plus d'un jeune guerrier, à leur suite, a tressailli involontairement à l'aspect de ces réduits solitaires aux demi-jours caressans, aux lits de repos couverts d'étoffes d'or et d'argent... Quelque jeune odalisque endormie leur donna cette douce pression qui les affaisse encore; ces roses effeuillées, dont leurs coussins

sont encore jonchés, ont passé dans ses doigts, sont peut-être tombées de son sein... ! une émotion inconnue fait battre leur cœur sous la croix de la cuirasse ; ils relèvent leur heaume, et sentent avec délices les doux zéphyrs que l'art appelle dans ces beaux lieux *, glisse sur leurs fronts qu'ont noircis le soleil et la poussière des combats.

Bientôt ce sentiment dont ils s'étonnent a fui loin d'eux. Ils ont retrouvé leur zèle de chrétiens, leur orgueil d'Espagnols devant les peintures dont une main savante a recouvert les murs d'une vaste galerie dont les fenêtres ceintrées laissent apercevoir les bords enchantés du Daro et du Xeuil. Ces peintures sont consacrées à la gloire des Maures d'Espagne, et les soldats d'Isabelle et de Ferdinand ont rougi de colère en les parcourant des yeux ; car souvent, dans ces représentations, l'étendard du croissant flotte, triomphant, sur les débris de la croix.

O rives de la Guadalette ! le pinceau avait

* « Des courans d'air qu'on a dirigés avec beaucoup d'art, viennent renouveler, à chaque instant, la délicieuse fraîcheur qu'on respire dans cet édifice. »

DUPERRON, *Voyage d'Espagne.*

d'abord retracé les scènes de carnage qui effrayèrent vos flots, quand Rodrigue se vit arracher le trône et la vie...! c'est en vain que, sur son char d'ivoire, il anime par ses exploits ses soldats au combat...! il va tomber! Tarif est vainqueur, et l'Espagne est soumise *!

Le peintre n'avait point oublié l'humanité, la modération des triomphateurs : dans un second tableau, il les représentait laissant aux cités soumises en peu de mois, leur dieu, leurs lois, et ne leur demandant que les tributs qu'ils payaient à leur maître.

** Voici la reine Egilone qui, déjà oublieuse de ses premiers sermens et du malheureux Rodrigue, essaie le bandeau de reine sous ses voiles de veuve. Nouvelle Andromaque, elle a séduit son vainqueur. Abdélâsis la conduit à l'autel, et dans la foule de ses Arabes qui l'accompagnent, brillent déjà les poignards qui doivent, dans la mosquée, l'immoler au ressentiment de l'implacable Valid.

Cette autre femme, si belle dans ses larmes, et qu'Abdérame, sur les débris de Cerdana, livre aux ambassadeurs qu'il envoie au calife, est la

* 712. — ** 715.

fille du duc d'Aquitaine. Eudes, qui favorisait les projets ambitieux de Munuh, gouverneur de la Catalogne, lui donna la main de la belle Numérance. La victoire d'Abdérame a déjoué l'espérance de cette union, et le Maure envoie à Damas la tête du traître, et sa veuve, qui doit, comme Egilone, donner des lois à son maître *.

Le seul des Omniades échappé aux fureurs d'Abdalla, un autre Abdérame, a passé d'Afrique en Espagne, où l'appelaient les partisans de sa famille. En vain, au nom des Abassides, Joseph tenta de lui résister... Abdérame est vainqueur; il arrache l'Espagne aux persécuteurs de sa famille. Il était représenté s'asseyant sur le trône qu'il éleva au milieu de Cordoue embellie par ses soins *.

736.

* « Il s'éleva alors une nouvelle monarchie redoutable aux chrétiens... D'un autre côté les forces des Sarrasins en étaient beaucoup diminuées, car outre que ceux qui restaient en Espagne se privaient, par leur rébellion, des secours de ceux d'Afrique et d'Asie, plusieurs d'entre eux, suivant l'exemple d'Abdérame, avaient érigé leurs gouvernemens en autant de principautés séparées. Ainsi l'Espagne sarrasine s'affaiblit en se divisant. » MARIANA.

Haccham ou Hiscem, non loin de là, terminait la grande mosquée commencée par Abdérame. Le peintre s'était étudié à retracer les richesses de ce temple magnifique... On le voyait avec ses vingt-neuf nefs, ses trois cents colonnes d'albâtre, de jaspe et de marbre, ses vingt-quatre portes de bronze couvertes de sculptures d'or, et ses quatre mille sept cents lampes.

Un autre tableau rappelait la magnificence, la douceur, la galanterie d'Abdérame II. Cette jolie esclave qui effeuille d'un air boudeur les roses de ce vase d'albâtre, a juré de voir murer la porte de son appartement plutôt que de l'ouvrir au calife... Malgré son air fâché, on devine que son ressentiment ne sera pas de longue durée, car sa porte entr'ouverte laisse apercevoir le mur de pièces d'argent qu'on élève devant par les ordres de son maître, et un eunuque noir lui crie en riant qu'Abdérame a promis de ne franchir cette barrière que lorsqu'elle voudra la démolir à son profit.

Une longue suite de peintures était consacrée au règne glorieux de l'émir Al-Muinenim (prince des vrais croyans), Abdérame III. Ses victoires, la magnificence de la ville et du palais qu'il fit

construire pour Zehra, son esclave favorite, le luxe merveilleux qu'il déploya pour recevoir les ambassadeurs de l'empereur grec, Constantin IX, la protection qu'il accorda aux sciences, aux Muses et aux beaux-arts, étaient dignement rappelés dans cet endroit. Ces tableaux semblaient annoncer que pour ce prince la vie n'avait été qu'une longue suite de jours de gloire et de bonheur, et cependant le dernier le représentait triste, rêveur... Assis dans ses jardins, au pied d'une fontaine, il semblait écouter le bruit de sa source qui alimentait sa rêverie, et regarder sa fuite rapide qui lui rappelait la fuite rapide du tems. On lisait sur le marbre ces mots qu'il y avait gravés : « Cinquante ans se sont écoulés » depuis que je suis calife. Richesses, honneurs, » plaisirs, j'ai joui de tout, j'ai tout épuisé. Les » rois, mes rivaux, m'estiment, me redoutent » et m'envient. Tout ce que les hommes désirent » m'a été prodigué par le ciel. Dans ce long es- » pace d'apparente félicité, j'ai calculé le nom- » bre de jours où je me suis trouvé heureux : ce » nombre se monte à quatorze... Mortels, ap- » précïez la grandeur, le monde et la vie! »

Plus loin, c'était le trait de justice d'Hak-

kam II, son fils *. Le sac rempli de terre prise dans le champ usurpé était aux pieds d'Hakkam : le calife l'avait trouvé trop lourd pour le porter. Le bon cadi le lui montrait, et l'on croyait l'entendre dire : « O commandeur des croyans! le sac que tu trouves si lourd ne contient pourtant qu'une petite parcelle du champ que tu as usurpé ; comment soutiendras-tu le poids de ce champ, quand, chargé de cette iniquité, tu paraîtras devant le grand juge? »

Les Espagnols ne regardèrent qu'avec honte et douleur les tableaux suivans : le turban vert d'Almanzor et son formidable cimeterre brillent sur les remparts soumis de Barcelone et de Léon. Gonzalve, avec un cri de rage, frappe et crève de son gantelet de fer la toile sur laquelle on avait peint l'entrée à Cordoue du fier Sarrasin entouré des dépouilles de l'église de Compostelle, qu'il détruisit **.

La noble Isabelle sourit à cet emportement d'un zèle religieux. « *Grand capitaine*, dit-elle au Castillan, votre épée nous vengea plus sûrement que votre gantelet des injures des infidèles ; mais puisqu'ils ont retracé la suite des hauts faits de

* 961. — ** 993.

leur Almanzor, devaient-ils oublier la plaine de Calatagnazor et Medina-Cœli, qui en furent le terme et le tombeau *?

» Et maintenant, ajoute la reine en montrant les autres tableaux, le cimeterre du Sarrasin n'a plus fourni beaucoup de sujets aux peintres de leurs victoires. Cependant alors le glaive des princes chrétiens ne connaissait plus le sang des étrangers; il ne faisait plus couler que celui des chrétiens. Ils se déchiraient et usaient dans des guerres honteuses les armes qui, réunies, pouvaient alors rétablir l'indépendance de la patrie... Ils font plus; ils recherchent l'alliance des infidèles, et prennent part dans leurs querelles; car, frappés du même vertige que les chrétiens, et oubliant leurs premiers, leurs seuls ennemis, les Maures aussi combattent entre eux, et la discorde sauve ainsi la croix que la discorde fait chanceler.

» Mais cette croix se relève radieuse sur les drapeaux d'Alphonse. Ils appellent de toutes les parties de l'Europe des chrétiens avides de gloire pour eux et pour leur dieu... Au rendez-vous,

* Vaincu auprès de Calatagnazor, petite ville sur les frontières de Castille et de Léon, Almanzor se sauva à Medina-Cœli, où il se laissa mourir de faim.

les fleurs de lis ne manquèrent point sur les écus, ni les panaches blancs aux morions, car de ces braves qui couraient où l'on défendait l'opprimé, et où l'on redressait les torts, le plus grand nombre vint de France... Aussi la croix triompha encore, et Tolède fut soumise *.

» Saisissez vos pinceaux, habiles peintres de Cordoue et de Grenade! voilà celui qui vous donnera de beaux sujets pour exercer leur orgueil national... Le voilà... il s'élève, il grandit... Le Gid! peignez; oh! peignez les fêtes, les fêtes somptueuses des palais de Grenade et de Cor-

* 1085. On lit dans l'histoire de Mariana, que « les » Français se rendirent auprès d'Alphonse, en plus » grand nombre que les autres. Le voisinage de la » France et de l'Espagne, et leur inclination guerrière, » les avaient attirés jusqu'à Tolède. Ils rendirent dans » cette guerre, et dans les autres qu'on eut à soutenir » contre les Maures, des services si considérables à » l'Espagne, que les rois accordèrent de grands privi- » léges pour eux et pour leurs descendans. C'est, selon » toute apparence, la raison pour laquelle on appelle » communément, en espagnol, *francs*, les soldats et les » gentilshommes qui ne paient point d'impôt, comme » en font foi les anciens monumens, et les titres d'im- » munités qui furent alors accordées aux habitans de » Tolède. » (Liv. IX.)

doue! mais cachez le deuil qu'étend sur le front de vos maîtres l'épée de Rodrigue! déguisez le trouble mortel qui les suit au milieu de leurs fêtes, car de loin ils entendent encore, contre les portes de leurs cités, la hache d'armes de Rodrigue...!

» Sarragosse tombe, et ce sont encore des Français qui poussent le cri de victoire*... Le Portugal s'élève, et couronne Alphonse qui arracha Lisbonne au croissant. L'astre fatal pâlit, il va tomber dans le puits de l'abîme...; l'abîme qui se réjouit de ses malignes influences, ou le ciel, qui nous réservait l'honneur de lui porter les derniers coups, prolonge sa languissante existence..., et ce sont encore les querelles des princes chrétiens qui le sauvent.

» Mais ils se réunissent au bruit du danger commun. L'Afrique vient encore de vomir sur notre malheureuse terre une armée innombrable comme celle qu'y conduisit la trahison du comte Julien. Alphonse sera plus heureux que Rodrigue, et la bataille de Tolosa va venger sa patrie

* Guerre du Portugal avec le royaume d'Aragon. (1118) Ligue de l'Aragon et de la Castille contre la Navarre.

de l'affront qui lui fut fait dans les champs de Xérès. Quel peintre vous conservera aussi le souvenir de cette grande journée? quel peintre conduira nos regards dans cette affreuse mêlée d'où va sortir le sort de l'Espagne? Qui nous montrera le pontife s'élançant au milieu des lances, des épées, en élevant la croix, enseigne d'espérance et de salut que l'armée a choisie...? Rois, prêtres, soldats suivent ce signe *par lequel on triomphe*... Alphonse frappe déjà de sa hache les chaînes de fer qui lient la palissade dont s'est entouré Mahomet... Placé sur une colline, il tient l'Alcoran d'une main, le glaive de l'autre, et parle encore de victoire à ses soldats...; promesse menteuse comme le trône qui l'appuie! ils ont lâché pied; la déroute devient générale, et l'ange de la victoire, aux ailes déployées, offre de nobles palmes aux vainqueurs des Africains. Cette France, si ambitieuse de lauriers, que partout où l'on en distribue elle vient dire : Me voilà! était encore au partage, et en emporta sa glorieuse part *.

* 1211. Cette bataille de Tolosa a fourni à M. Horace Vernet le sujet d'un tableau remarquable, exposé au Salon de 1822.

» Cette défaite est suivie pour eux de défaites plus cruelles encore. Ferdinand, qui sut joindre à sa couronne de roi le laurier du héros et l'auréole des saints, s'arme lui-même chevalier *; elle sera fatale à l'infidèle cette épée qu'il prend sur l'autel où son nom un jour sera invoqué. Au milieu du bruit de ses victoires, l'église de Tolède s'élève embellie des dépouilles qu'il consacre au Seigneur **; et tandis que le roi d'Aragon arbore la croix sur les murs de Valence, le saint, l'héroïque Ferdinand crie : *Castille et saint Jacques!* sur les remparts de Cordoue:.. Il retrouve dans son temple maudit les objets sacrés qu'Almanzor avait dérobés à l'église de Compostelle, et les Sarrasins, enchaînés, les reportent à l'autel du protecteur de l'Espagne ***.

» Séville, Grenade, Murcie, le royaume des Algarves sont encore au pouvoir des musulmans. Saint Ferdinand leur enlève Séville ****, et dans ce siége, Mahomet-Alhamar, qui fonda le royaume de Grenade, vient, humble tributaire, joindre ses drapeaux humiliés et surpris aux bannières des chrétiens. Alphonse range Murcie sous ses

* 1220. — ** 1227. — *** 1230. — **** 1248.

lois *. La révolte d'un fils l'arrête dans ses projets contre les infidèles... Malheureux roi qui fut forcé d'avoir recours à ces ennemis dont il méditait l'entière expulsion ** !

» Deux siècles s'écoulent, et le croissant n'a point encore disparu d'Espagne. Toujours divisés, toujours occupés dans les querelles de leurs maîtres, les Espagnols semblent renoncer à cette héroïque résolution qui coûta tant de sang à leurs pères. Alphonse le vengeur est le seul des rois qui se succèdent, dans ce long espace de tems, à faire un noble usage de sa vaillante épée. Il est salué dans les plaines de la Salado du titre de libérateur de l'Espagne ***, et ajoute aux noms de *Tesurs* et de *Tolosa* un nom que maintenant les infidèles n'entendent point sans rougir. »

» La voix qui dit aux flots : Vous n'irez pas plus loin s'est sans doute fait entendre aux Maures renfermés dans Grenade, car ils ne songèrent point à profiter des malheurs, des crimes, des guerres qui vinrent fondre sur notre malheureuse patrie : partagée en quatre royaumes, elle souffrait alors tous les maux que la tyrannie peut

* 1266. — ** 1282. — *** 1340.

faire peser sur une nation *; mais Dieu, qui punissait l'Espagne, ne voulait point la perdre : ceux qui alors, plus que jamais, pouvaient réussir dans leur projet de son entier envahissement, passèrent le tems de son deuil et de sa faiblesse dans un long et pacifique sommeil, et, chose étrange! leurs discordes signalent le retour de sa paix et de sa force!

» Jean II apprend aux Castillans la route de Grenade ébranlée par les révolutions, et sous Mulei-Hassem s'élève le dernier éclat du flambeau prêt à s'éteindre. Le jour de la vengeance s'est levé : la Castille et l'Aragon sont unis pour ne plus se séparer, et c'est nous, rois catholiques, car c'est là notre plus beau nom, qui sommes chargés par le Très-Haut de diriger contre Grenade son souffle exterminateur. Il a parlé... elle est tombée! et nous crions devant ces vaines représentations d'une gloire qui trop

* Toute l'Espagne chrétienne était alors partagée en quatre royaumes, et gouvernée par les quatre plus méchans hommes de l'Europe. Pierre-le-Cruel était le fléau de la Castille, comme Pierre IV l'était de l'Aragon; Pierre-le-Justicier régnait en Portugal : la Navarre était à Charles-le-Mauvais.

long-tems l'offensa : « Gloire à Dieu! c'est lui qui nous a donné la victoire! »

» Ainsi parle la noble Isabelle, et les échos de la ville conquise portent jusqu'au roi détrôné les mots que l'armée répète avec sa reine : « Gloire à Dieu! c'est lui qui nous a donné la victoire! »

N° XIX. — 6 *octobre* 1823.

UN DINER DE BEAUX-ESPRITS.

—

..... Nous valons mieux que ces écrivains naturels qui parlent comme le commun des hommes. Je ne sais pas pourquoi il y a tant d'honnêtes gens qui les estiment. Cela était fort bon à Athènes ou à Rome, où tout le monde était confondu, et c'est pourquoi Socrate dit à Alcibiade que le peuple est un excellent maître de langue; mais à Madrid nous avons un bon et un mauvais usage, et nous nous exprimons autrement que les bourgeois.

LESAGE, *Gil-Blas.*

JE ne sais trop comment j'ai fait la connaissance de Chérubin Tonto, un banquier de Bilbao, depuis quelque tems établi à Madrid. C'est un gros homme, fou de l'esprit. Il n'y a que les choses qui vous manquent dont on soit si curieux : le banquier en question le ferait croire à qui connaît l'esprit qu'il recherche. Ce n'est point celui qui

arrive tout naturellement, sans étiquette et sans se faire annoncer; le sien, ou, pour mieux dire, celui de ses convives, y fait plus de façon. Il risquerait apparemment de passer sans être aperçu, et, comme ces nobles provinciaux qui, dans une grande ville, veulent faire sensation, il se fait précéder d'un *gare* ambitieux, et se couvre d'ajustemens si ridicules et si prétentieux, que, quoique applaudi, il ressemble furieusement, en dessous, à la sottise.

Je pris ma part d'un repas, chez ce banquier, qui réunit chez lui toutes les semaines quelques-uns de ces beaux-esprits dont il est idolâtre. J'écoutai beaucoup, je parlai peu, et je crois que n'ayant point payé mon dîner avec la monnaie qui a cours dans cette maison, il faudra me contenter d'une seule séance pour tracer quelques traits de ceux que j'y ai vus... Comme tout ce qui paraît dans ma galerie, ce ne sera qu'un croquis, mais du moins il ne manquera pas de vérité.

On est frappé d'un singulier mélange en entrant dans la maison du banquier. C'est un amalgame sans grâce, des usages espagnols et des modes françaises. La madone de rigueur fait un singulier effet, entourée de lithographies libé-

rales, et les rideaux, drapés comme à Paris, tombent de chaque côté de la fenêtre, sur des murs blancs qui semblent tout honteux de leur nudité, à côté de ce luxe exotique. Le dîner se ressentait de cette singulière manie. Les mets qui se rapprochaient de notre cuisine étaient gâtés par les ingrédiens que les Espagnols prodiguent à leurs sauces, et les plats nationaux étaient plus détestables encore avec leurs corrections et leurs augmentations à la française. « Allons, me dis-je tout bas en éloignant des *garbauses* entassés autour d'une poule au pot, je m'aperçois que dans la cuisine, comme au salon, comme au théâtre, comme dans les hôtels ministériels, on ne peut que gagner à rester ce que l'on est. »

Le fard qui nous vient de l'étranger n'est qu'un enlaidissement bien cher; c'est un bonheur encore quand il ne nous rend que ridicules. Il n'y a point de figures à qui il puisse plus mal aller que les figures espagnoles. Ce peuple est fait pour rester lui-même : c'est un original qui a son mérite; pourquoi troquerait-il ce rôle pour celui d'une maussade copie? C'est le Français, surtout, dont l'imitation lui sied le moins... vous entendez que je parle du Français avec la physio-

nomie que l'on est convenu de lui donner, et de lui conserver, justement ou non; du Français ne parlant que par équivoques, ne pensant que par distraction, n'écrivant que par épigrammes, n'agissant que par étourderie, sacrifiant le bon sens à l'esprit, et l'esprit et le bon sens à la futilité, et ne se montrant fixe et immobile que dans son goût pour la mobilité. Prendre le contraire de chacune de ces qualités ou de ces défauts, comme on voudra, serait donner une idée de l'Espagnol, et vous jugez quelles grimaces de contrainte doivent laisser échapper sa lenteur noble et sa gravité séculaire dans l'imitation de nos pirouettes bouffonnes et de notre papillotage d'une minute. Leur langue pompeuse et fière, comme les triomphes qu'elle célébra en naissant, se déplaît aux propos brusques et coupés; elle a des mots qui n'en finissent plus; elle court après l'harmonie et les périodes... l'esprit vif de nos conversations ne servirait à rien avec elle; elle trouverait bien moyen de le ralentir; d'ailleurs son air guindé donne aux plaisanteries une tournure pédantesque qui les tue.

L'air de celui qui en débitait le plus à table ne

contribuait pas peu à leur donner cette allure. Il était placé en face de moi. Ses récits et ses contes étaient lardés de mots français, de citations françaises. Il riait avant tous les autres de ce qu'il avait dit. Il me regardait ; il semblait me demander si je croyais qu'un Espagnol pût avoir autant d'esprit. C'est un petit auteur qui a écrit quelques petits pamphlets dans les tems de la constitution. Ses pages, où il manie lourdement la plaisanterie, ne sont ni libérales, ni royalistes. C'est un coryphée de ce parti du *milieu* qui, ridicule partout, est, de plus, impossible et odieux en Espagne, parce qu'il n'est pas dans la nation. Ces hommes, qui, *étrangers aux défauts et aux qualités de leur pays, ont manqué à l'orgueil natif et à la fidélité nationale* *, se sont bien gardés de passer dans l'un des deux camps que la révolution ouvrit au choix de leurs concitoyens, et c'est autour de l'effigie voilée d'une constitution étrangère qu'ils ont réuni des armes déshonorées au service de Joseph.

* M. de Châteaubriand, *sur l'Espagne.* (*Conservateur.*)

Il y avait aussi là un poète de la même coterie, petit homme d'assez maigre apparence, qui mangeait beaucoup, et qui trouvait moyen, entre ses bouchées, de jeter dans la conversation des vers de sa façon. Ces vers, qui me parurent très-mondains, et le sourire dont il accueillait tout ce que l'autre débitait de suranné contre le *fanatisme* et la superstition, juraient passablement avec son costume. Quand on a renoncé à l'habit de son pays, on peut bien quitter celui de son état; en lui c'eût été un scandale de moins.

J'étais à côté de lui. Je m'informai s'il avait travaillé pour le théâtre. Il me répondit qu'il avait traduit les cinq actes des *Vêpres siciliennes*, et je ne pus éviter une tirade de *Procida*.

J'eus envie, je ne sais pourquoi, de lui conseiller de mettre *Athalie* en espagnol, et surtout de ne pas oublier ce vers :

Eh quoi! Mathan, d'un prêtre est-ce là le langage?

Je lui parlai des sujets heureux que l'histoire de son pays offre au poète tragique et des noms et des souvenirs héroïques dont leur Melpomène

peut, avec tant d'avantage, enrichir ses compositions. L'autre m'avait entendu, et cet éloge que je faisais de l'histoire d'Espagne fut une espèce d'injure pour lui. Il prit la parole, et essaya de nous prouver qu'il n'y avait rien de si peu poétique que les fastes de sa patrie, que les crimes et les sottises y abondaient, mais qu'en revanche on n'y trouvait rien d'héroïque. On vint à parler de Madrid : Madrid était, selon lui, une ville ennuyeuse qui ne valait pas Bayonne. On me demanda si j'étais allé à l'Escurial... « Et pourquoi? s'écria-t-il, pour voir un gauche bâtiment de caserne, perdu au milieu du plus affreux désert! »

Tout le dîner se passa en propos de ce genre, qui furent applaudis et répétés par tous les convives. Je ne savais que dire... Il eût été curieux pourtant de voir un étranger prendre en main le parti de l'Espagne et des Espagnols contre des Espagnols...! Je trouvai qu'il serait plus honnête de ne les point contredire, et, d'ailleurs, les discussions me font peur, surtout avec des gens aussi décidés que ceux-là à rester dans leur tort.

On se leva. « *Vitam impendere vero*, vint me dire à l'oreille le digne amphytrion de ces mes-

sieurs ; comment trouvez-vous qu'ils traitent nos compatriotes... ? Nous les aimons dans le fond. — A qui le dites-vous, lui répondis-je ; ne connaissons-nous pas les deux cadeaux que vous vouliez leur faire... ? » Et je sortis.

N° XX. — 10 *octobre* 1823.

LA FILEUSE DES RUINES.

—

« Il interroge la bergère sur ces ruines; elle secoue la tête et dit: « Je ne sais pas »

HERVEY.

C'ÉTAIT à A..... lorsque nous traversions la France pour nous rendre en Espagne. Le soir était déjà avancé; le tems était sombre aussi; mais j'avais vu des ruines de loin sur le penchant de la colline : je partis pour les visiter. Les ruines! ce chapitre tient toujours une grande place dans le journal du voyageur. En approchant des villes, qu'aperçoit-il.....? quelque vieux pan de muraille, quelque tour démantelée s'élevant sur la colline prochaine. Ces débris restent debout comme pour lui annoncer qu'on va trouver des

hommes, et que ceux-là, non plus, n'ont pas été exempts de haines, de larmes, de fureurs et de guerre. Heureux encore quand le lierre et la ronce enlacés dans ces restes annoncent une destruction que le tems seul a faite! En traversant les siècles écoulés, l'image des malheurs que ces ruines retracent s'affaiblit par le charme poétique qu'elles en retirent. La fée aux magiques souvenirs s'assied sur ces débris avec sa harpe de troubadour, son écharpe de châtelaine, ses écussons de chevalerie, et vous enivre de ses illusions; à sa voix, la bannière flotte encore aux créneaux; le cri de France, le glorieux *Mont-Joie Saint-Denis!* retentit dans les airs; à l'ogive de la tour grise, c'est le voile de la demoiselle qui s'agite... dernier adieu que suit le regard humide de quelque servant d'armes qui s'éloigne avec *grand serrement de cœur*, car bien *enamouré était-il*.

Ce sont ces ruines que j'aime visiter. Il y en a d'autres aussi... elles sont modernes celles-là: elles vous entretiendront des infortunes d'aujourd'hui, des crimes et des fureurs d'hier! Là, point de douces rêveries...; la haine, l'indigna-

tion, c'est tout ce que vous y trouverez ! J'évite les sensations pénibles ; ma haine contre ceux qui ont été plus vite que le tems et lui ont prêté l'aide de leurs bras, n'a point besoin, pour s'accroître, du spectacle de leurs fureurs ; pour apprendre à m'indigner contre eux, je n'ai pas besoin de voir les traces de leur marteau qu'on a laissé, par continuation, entre les mains des maçons de la *Bande noire*.

Je ne trouvai personne pour me donner des renseignemens sur ces restes. Je suivis un sentier étroit qui tourne au milieu des décombres amoncelées. Dans un endroit, il fallait, pour passer, se courber sous un bloc énorme de muraille jeté là par le tems, et en suspens sur d'autres débris. D'un jour à l'autre ces vieux murs s'écrouleront et suivront la pente du rocher qu'ils couronnent. Déjà des éboulemens semblables ont détruit quelques habitations sur la route qui passe au bas ; je le sus d'une pauvre fille qui tournait son fuseau sur le tertre de ces ruines. Elle me le dit en souriant, et elle sourit encore quand je lui demandai si une espèce de cave creusée au milieu de ces vieilles murailles, était l'habitation

de sa famille. « Quand viennent les orages et les vents d'automne, me dit-elle, il n'y a point de nuit que je n'entende crier notre demeure. Je tremble alors parce que ma mère est là, car pour moi... J'ai fait des rêves quelquefois... sur le penchant d'un abîme... je tombe avec la poignée d'herbes que je tenais pour m'en tirer ; je roule sans que la branche de l'arbuste, sans que la ronce s'arrêtent dans mes cheveux ou mes vêtemens..., et je vois arriver sans effroi les pointes des rocs et les pierres qui attendent pour meurtrir et déchirer ma tête et mes bras !... Il faudrait que ma mère s'en allât pour une nuit... je suis bien sûre alors que ce ne serait plus un rêve ; mais je veux vous montrer l'endroit où il faudrait tomber pour bien faire ! Penchez-vous sur l'abîme en vous tenant, comme moi, aux lierres des vieux murs... » Je la retins par le bras ; elle sourit encore. Elle me montra en bas une petite croix plantée sur des terres amoncelées... Je vis de suite ce que c'était. Elle me raconta son histoire. Elle était folle, et le désordre de son récit fit sur moi un effet que je dois désespérer de faire partager à mes lecteurs.

Elle me parla d'une petite maison blanche qui s'appuyait sur le rocher, et que le voyageur regardait avec complaisance en passant, à cause de ses contrevens verts et de sa haie de chèvrefeuille. Elle me dit qu'il y avait là un berceau où souvent Julien lui avait dit qu'un jour il l'épouserait, et qu'il serait bien malheureux si Marie un jour était la femme d'un autre. Je sus que ce Julien qu'elle écoutait avec plaisir était parti pour l'armée, qu'il était resté long-tems, bien long-tems sans donner de ses nouvelles, et qu'un autre... c'était sa mère qui l'avait voulu! « Les noces furent tristes, dit-t-elle, et pourtant Robert m'aimait tant!... Moi-même j'étais tout émue de ses soins, et cependant ce n'était plus ce frisson qui me courait par tout le corps quand l'autre me prenait la main, et que nous gravissions le sentier des ruines, et qu'il me disait : Marie, vois-tu le rocher qui pend avec ses ronces et ses sureaux? sais-tu quand il tombera sur la maison de ton père? c'est quand tu auras dit : Je ne serai point la femme de Julien. Quand le soir de mes noces fut venu avec le vent si triste qui secoue les grands chênes, dans les bois, pour faire tom-

ber leurs dernières feuilles, on frappa à la porte... Deux soldats venaient chercher leur logement chez nous. Il y en avait un qui ne quitta point le bonnet couvrant ses yeux d'un poil long et tombant.. Dans un coin, sombre et silencieux, il refusa de prendre part à la fête des épousailles; car mon père les avait invités, avec cordialité, à s'égayer à la noce de sa fille Marie... Je le vois encore debout, à moitié caché par les rideaux du lit près duquel il se tenait; il allongeait sa tête comme hors d'un linceul, et me regardait... Je tremblais, car on m'avait dit aux veillées que la figure des morts venait quelquefois se placer devant les yeux de celle qui se marie avec le souvenir d'un premier amour. Je me baissai à l'oreille de ma mère... C'est lui, dis-je tout bas... mère, c'est Julien! Nous sortîmes pour aller prévenir son père : il serait de suite venu le chercher, car ma mère craignait qu'il ne cherchât querelle à Robert. Le vent était aussi fort que maintenant, la nuit était sombre aussi.... Je n'ai plus retrouvé la maison, mon père, Robert, l'autre non plus... Tout est là... sous ces terres, sous cette croix, et demain peut-être... »

La mère parut. Marie parut fâchée de la revoir... « Ce ne sera pas pour cette nuit, dit-elle en secouant la tête, et en arrêtant son fuseau. »

Et moi, rentré dans mon logement, je me suis souvent réveillé dans la nuit... Je croyais entendre, au milieu du vent, le bruit d'un lointain écroulement.

Le lendemain, en quittant l'étape, je passai devant la croix; tout était comme la veille : une femme était encore penchée sur l'abîme... c'était la fileuse des ruines!

N° XXI. — 15 *octobre* 1823.

L'ATELIER DU PEINTRE.

—

J'aime les tableaux en récit ; car sur la toile et en couleur, quoique j'en juge aussi décidément qu'un autre, j'avouerai que je n'y entends rien du tout.

DIDEROT.

Les philosophes ont leur moment de franchise ; J.-J. Rousseau l'a prouvé, par ses *Confessions*, d'une façon assez cynique, et l'aveu de Diderot, que je place en commençant ce discours, paraît singulier à qui connaît le volume qu'il publia sur le salon de peinture de je ne sais quelle année. Ce recueil, plein d'observations très-fines et très-judicieuses, prouverait que l'on peut, *quoiqu'on n'y entende rien*, parler, et même bien parler de la peinture... par hasard, à ce qu'il paraît. C'est ce hasard que j'invoque en ce moment, non sans

me rappeler le mot de Fontenelle. « Les bons mots sont des *hasards*, disait-on devant lui. — Qui ne favorisent que les gens d'esprit, répondit-il. »

L'Espagne est une mine d'excellens tableaux. Que de richesses de ce genre enfouies dans les églises et les couvens! Les palais du roi, à Madrid et dans ses environs, en sont peuplés; et les solitudes religieuses de l'Escurial sont animées par tout ce que les pinceaux illustres d'Italie et d'Espagne ont produit de plus parfait. Outre cela, Madrid possède deux galeries de peinture ouvertes à l'étude des peintres et à la curiosité des étrangers. De ces deux collections, la plus riche est le Musée royal, situé dans le beau bâtiment du palais neuf, au Prado; l'autre, qui appartient à l'académie des beaux-arts, contient de bonnes copies des meilleurs tableaux de l'école italienne. Il n'y a que des originaux au musée *del Prado*.

Il se compose de trois salons qui ouvrent sur une rotonde élégante. L'école italienne se trouve dans la pièce qui fait face à la porte d'entrée; les deux salons latéraux sont occupés par l'école espagnole.

Je suis fâché qu'il n'y ait point là une réunion de tableaux de l'école flamande : après avoir vu, par elle, ce que produit la servile imitation de la nature; après avoir vu, par l'école italienne, ce que l'on peut trouver ou perdre en cherchant à l'ennoblir; on apprécierait tout le mérite des tableaux espagnols. Leurs auteurs, entre ces deux extrêmes, ont su garder un heureux milieu. Plus rapprochés de la nature que les Italiens, plus nobles que les Flamands, ils ont donné à leurs productions les qualités qui distinguent ces deux écoles si éloignées l'une de l'autre. Mais ce qu'il y a de mieux dans ces grands artistes trop peu connus, c'est qu'ils sont vraiment *de leur pays* : leur pinceau est espagnol avant tout. Une tête de pénitente par *Murillo*, un martyre par *Josef de Ribera*; *L'Espagnolet*, vous feront aussi bien connaître que l'histoire, tout ce que la religion a pu et peut inspirer à ce peuple; c'est elle qui lui a fait une école à part. Elle est vraiment nationale cette école, et elle l'est, non pas à la manière des Flamands, par la représentation des costumes et des habitudes du pays, mais par l'étude et l'imitation parfaite du sentiment, disons mieux,

de la passion qui toujours a dominé en Espagne. Nous, nous avions rendu les sentimens religieux comme nous les éprouvons sous notre ciel tempéré, et dans notre société incrédule. Nos tableaux d'église sont de glace à côté de ces créations; et cette extase, cette onction, cette passion mystique, cette chaleur d'ame qui font vivre les toiles espagnoles, prouvent toute la grandeur des moyens que la religion met au pouvoir du peintre chrétien, et font regretter que nos artistes ne soient point *fanatiques*, quand ils traitent des sujets religieux... Raison, dans les beaux-arts, est, ou peu s'en faut, synonyme de froideur.

Il y a dans ce musée 317 tableaux de l'école espagnole. On aurait dû s'attacher à y placer, au moins, un tableau de chaque maître connu; et il y a bien des noms cités dans l'histoire de cette école qu'on ne trouve point dans le catalogue... Ceux que l'on y voit, lorsqu'on le parcourt devant les ouvrages dont il donne l'explication, sont dignes de la gloire qui les suit. Voilà *Zurbarom*, qui se fait admirer par la correction du dessin et la beauté du coloris. Voilà ce *Murillo* dont nous parlions tout à l'heure, l'un des derniers soutiens de l'école, qui fait oublier, par la

douceur ingénue qu'il donna à ses têtes, par la légèreté aimable de son pinceau, par la fraîcheur admirable de ses carnations, le suave et l'onctueux de son coloris, la vérité et le piquant de sa manière, son peu de correction dans le dessin, et son défaut de noblesse dans ses figures. Voici cet *Espagnolet* dont le génie, agrandi par l'étude de Michel-Ange, ne se plaît qu'au milieu des scènes terribles qu'il rend avec une force vraiment effrayante. Admirez *Velasquez*, trop peu connu hors de son pays; *Ribalta*, qui remplit de ses tableaux la ville de Valence, sa patrie; *Mateo Cerezo*, distingué par son coloris; *Antonio del Castillo*, qui réussit dans le paysage et le portrait, et qui serait parfait si son coloris et son goût égalaient son dessin; *Carducho*, connu par ses tableaux de l'histoire d'Espagne; *Morales*, surnommé *le Divin; Sanchez Coello*, qui se surpassa dans un tableau de procession qui orne la sacristie de l'Escurial; et *Juan de Juanos*, qui suivit avec succès la route ouverte par Raphaël, et qui, sans atteindre la grâce, la dignité, la correction de ce peintre vraiment divin, a donné à ses nombreuses productions la touche d'un grand maître.

Parmi ces tableaux remarquables, on reconnaît facilement ceux qui ont fait un tour à Paris... ce sont les plus beaux. Ils ont un air de fraîcheur et de jeunesse qui prouve que le changement de pays ne leur a pas nui. La nouvelle existence qu'on leur a donnée à Paris y pouvait, en quelque façon, légitimer leur présence. Il en est de même de la translation de la croix, autrement *la route de douleur*, par Raphaël, qui fait le plus bel ornement du salon du milieu, consacré, comme on l'a déjà dit, à l'école italienne. Ce chef-d'œuvre était dans un affreux état de délabrement quand la victoire le compta parmi nos trophées; il est revenu à Madrid dans toute sa première beauté. Si tous ces tableaux enlevés à Paris n'y servent plus de preuves aux succès étonnans de nos soldats (et ces succès sont trop bien reconnus pour qu'ils en aient besoin), ils attestent du moins, et attesteront toujours l'habileté de nos artistes. Notre passion pour les beaux-arts est immortalisée par leurs ingénieuses découvertes qui ont revivifié les plus belles productions. Gloire aux peintres français!.... La fortune a bien pu flétrir les lauriers qui couronnaient ces chefs-d'œuvre, mais elle a respecté

la palme que leur admiration et leur habileté y ont attachée.

En parlant d'habileté, j'arrive assez mal à propos aux productions modernes des artistes espagnols; il eût mieux valu laisser les amateurs s'inquiéter si cette école, qu'ils viennent d'admirer, a cessé d'exister, que de leur donner de sa décadence, ou, pour mieux dire, de sa destruction, des preuves aussi frappantes, aussi tristes que celles que l'on a étalées dans la pièce qui précède la galerie italienne. Les tableaux qu'on y trouve sont au dessous de la critique, et devant eux on s'aperçoit avec tristesse que, pour les beaux-arts, on doit s'en tenir, en Espagne, comme pour tout ce que l'on y voit, aux souvenirs et à l'espérance.

Et cependant j'ai visité un sanctuaire où brille encore une étincelle du feu sacré : c'est chez don Lopez, le premier peintre du roi, où l'un de nos camarades, qui a fait sa connaissance, je ne sais comment, et qui lui-même ne manque point de talent en peinture, m'a conduit hier. L'extérieur élégant de sa maison, située dans les environs du palais, quelques bustes antiques, quelques bas-reliefs qui décorent sa façade, annoncent l'ha-

bitation d'un homme de goût, et tranchent assez sur l'uniformité maussade des autres maisons pour qu'on s'en aperçoive avec plaisir. *La porte d'un homme d'esprit est autrement placée que celle d'un sot*, a dit je ne sais plus quel auteur, et l'on pourrait, plus sûrement que sur bien d'autres indices, juger les hommes sur l'extérieur de leurs demeures.... Ce qu'il y a de certain, c'est que j'aurais assez mauvaise idée d'un peintre qui se ferait une maison semblable aux autres. Dans les beaux-arts, point d'originalité, point de talent; et c'est déjà beaucoup de les trouver dans les alentours de l'artiste, on espère aussi les rencontrer dans ses productions.

Quand nous eûmes sonné, le guichet de rigueur s'entr'ouvrit pour nous laisser passer. Un *il n'est pas à la maison*; et la promptitude, la facilité avec laquelle une vieille gouvernante prononça ces mots, nous prouva qu'elle épargnait ainsi souvent à son maître les visites des oisifs et des curieux. Cependant, cette fois, c'était la vérité, car en sortant nous rencontrâmes don Lopez qui rentrait. Il est encore jeune; sa taille est petite, son œil vif; il nous accueillit avec beaucoup de politesse, et d'après son invitation,

nous le suivîmes et nous entrâmes, non sans sourire de la mine renfrognée de la vieille qui semblait avoir regret au peu d'effet de son *no está en la caza.*

Nous avons cru revoir un atelier de Paris en entrant dans la belle pièce où *don Lopez* travaille : des chevalets couverts d'ébauches et d'esquisses, des mannequins habillement drapés, de beaux plâtres d'après l'antique, de superbes gravures du Poussin ; des cartons entassés sous les boîtes et les palettes s'y faisaient remarquer dans cette confusion qui n'est point le désordre, et qui s'embellit par l'idée du travail et de l'étude qu'elle semble favoriser. Ce qui frappe le plus dans cette réunion d'objets d'art, c'est un grand tableau qui n'est que commencé, et qui, achevé, ne peut manquer de consoler un peu ceux qui s'affligent du déplorable état de la peinture en Espagne. D'après l'esquisse, ce tableau nous a semblé riche de composition ; la scène est dramatique, et les figures nous ont paru d'une heureuse expression... mais nous y avons vainement cherché des traditions de l'ancienne école. Nous ne savons pas quelle route suivent les contemporains, les rivaux de don Lopez, les tableaux

modernes, que nous avons vus au Musée, nous ayant appris seulement qu'elle se rapprochait des *dessus de cheminées ;* mais, quant à lui, nous croyons que son système, sa manière tiennent quelque chose de la direction que le génie de Lebrun, dans un tems, donna à notre école. Le *Cyrus* vous met en pays de connaissance ; vous cherchez où vous l'avez déjà rencontré, et vous êtes de suite au fait en songeant aux batailles d'Alexandre. Sorti d'Espagne, j'apprendrai avec plaisir que don Lopez a terminé son grand tableau. Il n'est encore connu, je crois, que par quelques beaux portraits et la faveur de la cour. On attend depuis long-tems son Cyrus. Puisse cet ouvrage lui assigner une place honorable à la suite des bons peintres de sa patrie! Mais qu'il se hâte de faire sortir son nom de l'atelier : les réputations, ainsi que le disait Delille en parlant d'un poète dont la gloire reposait sur des manuscrits, ne sont point comme les olives, *les pochetées ne sont pas les meilleures.*

N° XXVI. — 25 *octobre* 1823.

LES DEUX CAMPAGNES.

Quantum mutatus ab illo!
VIRG.
Quel changement!

« Il est fâcheux que l'un des officiers qui suivirent le soutien de Philippe V, que l'un de ces Français qui, à côté de Vendôme, combattirent pour qu'elle ne fût pas vaine cette grande parole du grand roi sur les Pyrénées, n'ait pas écrit, comme vous, ce qu'il vit en Espagne, et ne nous ait pas laissé un souvenir des choses de son tems, et de la façon dont allaient les affaires de ce pays, lors de cette première visite..... » M. de Saint-Ives me parlait ainsi l'autre jour, après avoir entendu la lecture de quelques-unes de mes observations sur Madrid.

« Vraiment, lui répondis-je, mon colonel, une page d'un pareil *memento* mise en regard avec quelques mots des événemens du jour, serait piquante en effet. Mais savez-vous ce qui serait plus amusant pour un amateur des contrastes? Un souvenir de l'invasion de Buonaparte rapproché de notre présente promenade militaire. Ces petits détails, qui font tout le charme d'un journal, perdent leur piquant en retraçant un tems tout-à-fait mort pour nous; d'ailleurs je me suis laissé dire que tout se passait alors à peu près comme aujourd'hui... Vous riez! Vendôme était brave, généreux; on le chérissait au camp; on le trompait dans son hôtel de Madrid; et plus d'un grand seigneur faisait des économies à sa suite. On ajoute que mainte fois, dans ses projets, il fut contrarié par un étroit financier du tems qui, à chaque coup de fusil, avait un plan, des notes, et surtout des mémoires à présenter; enfin on conte encore la fermeté dont il fit preuve en déclarant, dans l'affaire du traitant *Devorard*, le fournisseur d'alors, que son nom, dont on avait indignement abusé, ne pouvait ni ne devait empêcher la punition des coupables..., ! Vous voyez, ajoutai-je, qu'un récit des événemens de cette

guerre, à peu de choses près, ressemblerait à ce que nous avons vu. Il n'en serait point ainsi de la dernière invasion... Un jour, un seul jour l'a séparée de cette expédition : c'est le même théâtre, ce sont les mêmes acteurs, et pourtant *quel changement!* »

Le colonel lui-même avait fait cette campagne de 1808. A cette époque, il était lieutenant dans l'un de ces régimens de lanciers qui forcèrent le passage de Somo-Sierra et ouvrirent Madrid à l'empereur. Il consulta le livre de souvenirs où il a toujours eu le soin d'inscrire les jours bons et mauvais de ses longues guerres, et sentant toute l'originalité du rapprochement, il m'apporta le lendemain le relevé des événemens d'un jour de 1808, et le détail d'une journée de 1823; c'est assez pour connaître les deux campagnes...

Ab uno disce omnes!

***

« Le 30 novembre 1808, le corps que commande le brave maréchal Victor a attaqué les formidables retranchemens de la montagne. L'affaire a été un peu chaude : le régiment a perdu deux

cents hommes : il n'y a eu que six officiers de tués... ; ce n'est pas assez pour l'avancement.

» L'empereur a été très-content. Il a dit au maréchal qu'il était heureux d'avoir des hommes comme lui à son service, et qu'il saurait les garder. Le soir, il a paru sur le champ de bataille.

» C'est une chose horrible à voir que les défilés de la montagne encombrés de morts et de blessés abandonnés... Il se frottait les mains, et riait en nous annonçant qu'il serait bientôt à Madrid.

» Le général Monbrun a félicité notre commandant. Ce brave officier, qui s'est encore distingué à cette affaire, a fait toutes les campagnes, et n'est pas encore décoré..... On lui a promis de citer sa belle conduite sur le bulletin, mais cette faveur est si grande que nous n'osons pas y compter.

» Nous sommes entrés, après l'affaire, à Monsierra. Toutes les maisons étaient abandonnées. Les habitans ont rejoint les brigands dans les montagnes.

» Mon bivouac est établi dans l'église du village. J'ai fait du feu avec les bancs et les tableaux... Ça brûle bien.

» On fait une garde sévère... On voit toujours des feux sur les montagnes.

» Nos soldats sont furieux. Ils ont trouvé, dans la cour d'une maison, trois de leurs camarades qui se sont égarés hier, et que les brigands ont pris. Ils étaient pendus, et ne sont morts qu'après les plus affreuses souffrances..... Ce détail fait frémir.

» On vient de fusiller l'alcade, que l'on a pris comme il cherchait à s'introduire dans sa maison, que les soldats démolissent pour entretenir leurs feux.

» Le jeune D..., qui sort de Saint-Cyr, s'est plaint ce matin au colonel. Ses hommes l'ont envoyé promener, parce qu'il voulait s'opposer au pillage dans la dernière ville. — Fermez les yeux, ou cassez-leur la tête! voici la réponse qu'il a reçue... On ne nous connaît plus que sur le champ de bataille.

» On disait, après l'affaire, que Madrid parlait déjà de capituler. L'empereur, assure-t-on, a déchiré les propositions qui lui ont été adressées à ce sujet... Il ne veut pas entendre parler d'accommodement avec les ennemis du roi... Joseph; et cependant...!

» Mon lancier vient de m'apporter un morceau de pain et un oignon. C'est un brave garçon ; il a été obligé de mettre le sabre à la main pour les avoir... J'ai encore du vin dans ma peau de bouc ; je soupe au coin du feu.

» Je vais écrire à mon Alexandrine... Quand la reverrai-je? quand sera-t-elle à moi? Si la paix se faisait... J'espère bien que non. Nous ne quitterons l'Espagne que lorsque le nouveau roi sera bien solide sur son trône, et ça ne sera pas demain. D'ailleurs n'avons-nous pas la Prusse, l'Autriche, ou la Russie? La guerre!... je ne veux la revoir qu'avec la double épaulette.

» Aux armes! je viens d'entendre un coup de carabine. C'est la vedette qui se replie..... nous sommes attaqués!

» Le pauvre commandant que l'on devait citer sur le bulletin a été tué dans cette escarmouche de nuit... »

***

« Le 17 mai 1823, le quartier-général a été porté à Buyatrago. Cette ville est sur le revers de Sommo-Sierra, du côté de Madrid. J'ai revu

le champ de bataille où mon ancien régiment fit une si belle charge... C'est dans la nuit qui suivit cette affaire que fut tué le brave commandant Martin.

» Le régiment n'a pas perdu, jusqu'à présent, un seul homme. Les soldats oublient leurs fatigues, et reprennent une nouvelle ardeur à l'aspect de celui qu'ils suivent. Toujours au milieu d'eux, il partage leurs travaux, leur bivouac, comme il partagerait leurs dangers si l'ennemi se présentait.

» Il ne faut pas que j'oublie de m'informer quel était le brigadier qui était d'escorte hier aux équipages du prince. Son cheval s'est abattu dans une descente. Il s'est grièvement blessé ; et le prince a fait demander son nom.

» Mon fils Alexandre, qui m'a écrit, est dans l'enchantement. Le général, qui l'a pris, à sa sortie de Saint-Cyr, comme officier d'ordonnance, lui a promis de le citer dans un de ses premiers rapports... Il est toujours devant Pampelune.

» J'ai reçu aussi une lettre de Paris... Ma femme m'apprend la retraite du duc de Bellune.

Tous les officiers à qui j'ai fait part de cette nouvelle en sont fâchés.

» Nous n'avons été nulle part reçus avec plus d'enthousiasme qu'à Monsierra, où j'ai voulu m'arrêter par souvenir. Tous les habitans étaient accourus au devant de nous. Les cloches sonnaient. On criait : *Vivent France et Espagne!* Nous avons trouvé des provisions en abondance. Nos soldats se sont bien rafraîchis, et tout a été exactement payé.

» Nous avons pris dans le village un guide, car le régiment a été détaché sur la gauche. C'était un grand jeune homme, armé d'une escopette et de pistolets, qui marchait devant nous. Il paraissait soucieux, nous regardait d'un air sombre, et ne répondait rien aux paroles amicales qu'on lui adressait. Je ne savais trop qu'en penser... Cependant il nous a bien conduits. Quand nous avons été à notre destination, il m'a dit en espagnol : « Vous voilà où l'on vous a dit d'aller; adieu! Si les *libéraux* vous avaient attaqué en route, je me serais battu à côté de vous, et cependant vous êtes Français! Je n'aime pas les Français... ils ont tué mon père la dernière fois

qu'ils sont venus chez nous... je ne l'ai pas oublié, et vous l'avez vu, j'ai marché à côté d'eux en ami...! pour le roi et la sainte religion! » ajouta-t-il en faisant le signe de la croix.

» C'est peut-être le fils de l'alcade que j'ai vu fusiller à Monsierra.

» J'ai envoyé ce matin, d'après l'ordre du général, retirer le sabre à M. de M.... Pour presser la marche des bœufs qui traînaient nos fourrages, il a piqué de son arme l'un de ces animaux; le paysan s'est plaint, et le jeune officier paiera le bœuf, et restera aux arrêts de rigueur jusqu'à nouvel ordre.

» On dit qu'il y a déjà une convention passée entre l'armée française et les troupes constitutionnelles qui occupent Madrid. Loin de rejeter leurs propositions, il paraît que l'on va au devant, et cependant...

» J'ai écrit à Alexandrine que j'espérais l'embrasser bientôt. Tout sera fini, fort heureusement, à la fin de l'année. Un capitaine d'état-major m'a assuré que l'établissement de la charte, en Espagne, allait terminer, un de ces jours, notre entreprise guerrière. Il a ajouté que nos ministres

n'auront nullement envie, quand Ferdinand sera libre, de lui laisser long-tems *leur argent* et *leurs soldats !*

» Je quitte mon journal pour conduire mon régiment à la messe..... C'est aujourd'hui dimanche! »

N° XXIII. — 30 *octobre* 1823.

LE LIBRAIRE.

Victurus, genium debet habere liber.

MARTIAL.

Pour qu'un livre vive long-tems, il faut qu'il soit l'ouvrage du génie.

Voulez-vous de la foule obscure
Qui rampe au pied de l'Hélicon,
Sauver vos vers et votre nom ?
Il faut être, sans imposture,
L'interprète de la nature
Et le peintre de la raison.

GRESSET.

LORSQUE l'on a saisi les principaux traits d'une ville, et que le plaisir des yeux commence un peu à se lasser, on passe assez volontiers à celui de l'imagination. Il était tems de m'occuper de la littérature espagnole, et je voulais donner à ma notice une de ces tournures vives et piquantes que Boileau a employées dans son

Lutrin, quand il fait rouler les mauvais livres de ses contemporains sur les degrés du grand escalier : je suis allé la chercher, ce matin, dans la boutique de Rodriguez. C'est un libraire qui, comme presque tous ses confrères, a son établissement dans cette grande rue qui monte de la *Puerta del Sol* à *l'Imprenta real*.

Un grand carton, composé de titres de livres collés les uns à côté des autres, et mêlés de quelques gravures pieuses, orne sa porte et lui sert d'enseigne. J'écartai la grande toile qui flotte devant l'entrée de sa boutique, et lui conserve la fraîcheur et l'obscurité, et je pénétrai dans le sanctuaire silencieux des muses ibériennes. J'arrivai au moment où son desservant s'apprêtait à charger les nouveaux rayons d'une bibliothèque qu'il avait, dans l'intention de la rajeunir, délivrée, quelques jours auparavant, du poids séculaire de ses livres poudreux. Ils étaient gisans par terre, et le vieux marchand en lunettes et en pantoufles, baissé sur leurs masses déplacées, soupirait à l'aspect du travail qu'elles lui préparaient. Une toux dont il laissait échapper quelque quinte accidentelle, enlevait parfois de ces tranquilles bouquins une poussière épaisse qui

les faisait disparaître, ainsi que leur possesseur, dans un nuage classique. Malgré les désagrémens de cette poudreuse atmosphère, je résolus de profiter de la circonstance pour venir à bout de ma tâche. Je songeais à la bibliothèque de don Quichotte. « Voyons, disais-je en moi-même, si l'arrangement de ces livres sera pour moi et mon lecteur ce qu'a été le dérangement admirable des romans du chevalier de la Manche... Ce ne serait pas mal de faire connaître ainsi les ouvrages les plus estimés en Espagne. »

J'étais un habitué de la boutique de Rodriguez. Je pris un livre par terre; il m'indiqua de la main une chaise dans un coin, et je m'assis en attendant qu'il commençât son opération bibliographique... L'ouvrage que je tenais renfermait quelques discours sur la langue que les auteurs de ce pays ont employée; on ne pouvait mieux se préparer aux notions que j'allais acquérir.

« La langue castillane, je fais ici un résumé de ma lecture, a tant d'analogie avec la latine, qu'on voit qu'elle en dérive nécessairement. Les Romains s'étant établis dans cette contrée après la ruine de Carthage, ordonnèrent qu'aucun na-

turel du pays ne parlât aux gouverneurs et autres officiers que la langue romaine. Le rapport nécessaire et continuel de cette nation avec ses maîtres l'obligea donc d'apprendre le latin, qui devint enfin l'idiome vulgaire, et fut en usage jusqu'au cinquième siècle de l'ère chrétienne.

» Si le séjour des Vandales ne fut pas assez durable pour changer le langage établi, ils ont du moins pu l'altérer en y mêlant leurs expressions; et c'est là peut-être la première cause de cette différence de dialecte qu'on remarque entre diverses provinces de ce royaume. Les Goths s'attachèrent à la langue des Romains, dont ils furent d'abord les alliés et les amis. Ils ne parlaient leur idiome qu'entre eux et dans le commerce particulier. Leurs lois furent écrites en latin; mais il est probable qu'ils y glissèrent leurs tours de phrases, leurs constructions, et cette répétition continuelle d'articles et de pronoms qui fait le caractère propre de nos langues vivantes.

» Pendant près de huit cents ans que les Arabes ont demeuré en Espagne, la langue du pays a encore éprouvé beaucoup de changemens. Elle a pris d'eux quantité de mots et de pronon-

ciations qu'on reconnaît sensiblement aujourd'hui. Les Goths, retirés dans les montagnes des Asturies, n'ayant ni la facilité, ni le loisir de cultiver les lettres, corrompirent le latin extraordinairement, et en formèrent un nouveau dialecte. Ayant quitté leurs retraites pour faire des conquêtes, leur langue s'étendit avec leur domination. Les peuples soumis furent obligés de la parler, mais en conservant toujours quelques-unes de leurs expressions, et c'est de ce mélange qu'est formé aujourd'hui le langage espagnol, dont le latin est la base principale. Alphonse-le-Sage, ou le Savant, car il fut l'un et l'autre, ordonna que tous les actes publics fussent écrits en langue castillane, et dès lors on s'appliqua à l'orner, à la polir, à l'adoucir, en ajoutant ou en retranchant certaines lettres. Les bons écrivains parurent ensuite, et la langue fut censée avoir atteint sa perfection et s'être fixée par leurs ouvrages.

» La même révolution est arrivée dans la poésie. Avant les Romains, les habitans de la Gallice composaient et chantaient des vers; et peut-être tenaient-ils cet usage des Tyriens, qui abordèrent les premiers dans leur pays. Le succès

avec lequel ils cultivèrent cet art, quand ils furent subjugués par les Romains, fait juger qu'il leur avait été très-familier. Le siècle d'Auguste, qui donna à Rome un si grand nombre d'excellens poètes, ne fut pas moins fertile en Espagne : Hyginus et Hena étaient nés dans ce pays. Sénèque, Lucain, Martial vinrent après. Je ne cite que les plus connus; car Licianus, Canius et Decianus étaient du même tems. Le poète Prudence vivait au quatrième siècle.

» L'irruption des barbares, au commencement du cinquième, fit perdre à ces peuples le goût de la bonne poésie, et devenus chrétiens, ils cessèrent de s'attacher aux grands modèles, comme dangereux pour les bonnes mœurs. Ils écrivaient sans génie et sans art des hymnes, des épitaphes et d'autres morceaux à l'usage des églises, détournant les fidèles de la lecture des poètes païens. Ce zèle aveugle fut une des principales causes de la dépravation de leur goût.

» On écrivit ainsi jusqu'à l'arrivée des Maures, qui apportèrent avec eux leurs armes et leur poésie. Les Espagnols oublièrent le latin pour apprendre l'arabe, et bientôt ils firent des vers en cette langue avec plus de grâce que les

Maures mêmes. Leurs ouvrages manuscrits se conservent encore dans plusieurs bibliothèques; la plupart traitent de la morale, de la religion, de la politique, de la littérature et de l'histoire naturelle. Les femmes espagnoles, principalement de l'Andalousie, cultivèrent même avec succès ces muses imposées à leur patrie. On trouve dans les manuscrits de l'Escurial quelques-unes de ces poésies, parmi lesquelles on distingue la célèbre Maria Alphaisuli, native de Séville, et digne d'être surnommée la Sapho de la poésie arabe.

» Les langues provençale et portugaise ayant passé en différentes provinces, la poésie y fut également cultivée sous ces deux idiomes : la basque et la gallicienne y eurent aussi leurs partisans; mais cette dernière fut plus pieuse qu'agréable, et contente de servir d'organe à la dévotion des pélerins de Saint-Jacques, elle négligea les ornemens. A l'exception de quelques romances, on ne connaît d'autres productions en langage basque que des hymnes et des cantiques. La versification provençale, bornée aux disputes amoureuses, n'osa traiter les sujets élevés. Elle était tendre, badine, spirituelle, mais incapable

d'atteindre au sublime ni au merveilleux. Depuis que les muses portugaises ont parlé par la bouche du Camoëns, elles peuvent s'élever à la dignité des sujets héroïques. La poésie arabe aime les jeux de mots, les équivoques, les allusions, les métaphores. Elle est ingénieuse dans la construction des vers, a de l'harmonie dans la mesure ; mais lorsqu'elle veut s'énoncer avec majesté, elle pèche presque toujours par un excès d'enthousiasme.

» La castillane s'est appropriée tous les genres. Gonzalve de Berceau, moine du monastère de Saint-Milan, est le premier qui ait fait des vers en cette langue ; il vivait au commencement du treizième siècle, et composa la vie de plusieurs saints. Il commence ainsi celle d'un saint Dominique de Silos : « Je veux écrire en vers cas-» tillans la prose d'un confesseur : c'est le lan-» gage qui se parle entre voisins. Je suis bien » trompé si mes vers ne valent pas un verre de » bon vin. »

» Gonzalo fut suivi du roi Alphonse, dit le Chaste, qui versifia l'histoire d'Alexandre, et composa plusieurs cantiques. C'est sous son règne que parut le poète Jean Ruiz, auteur d'un ou-

vrage où se trouve la guerre entre don Carnaval et don Carême. Ce qu'on m'en a dit me paraît assez singulier pour en placer ici une esquisse.

» Carnaval, ayant été vaincu la nuit du mercredi des cendres, reste malade jusqu'à la semaine sainte : ses forces reviennent alors et le mettent en état de se battre. Secondé d'un brave athlète, qui est le seigneur Déjeûné, il envoie un cartel à Carême, et le dimanche de Pâques est fixé pour le jour du combat. Carême se trouvant faible, s'habille en pélerin ; et pour éviter un duel qui le tracasse, saute par dessus les murs le samedi saint et s'échappe. » Tout l'ouvrage est rempli de pareils épisodes. L'auteur prend la défense des petites femmes contre les grandes, et finit par ces mots : « Puisque les grandes ne sont » pas meilleures que les petites, il est de la pru» dence de choisir le moindre mal ; et de deux » femmes, c'est à la plus petite qu'il faut donner » la préférence. » Tel fut à peu près le goût de la poésie espagnole jusqu'à la fin du quatorzième siècle, tems où les Français écrivaient, dans une langue barbare, des choses encore plus ridicules.

Juan II, qui mourut vers l'an 1454, favorisa cet art et lui donna une nouvelle splendeur.

On vit alors des ouvrages conduits avec plus de soin, et écrits avec plus de goût..., Ferdinand et Isabelle encouragèrent cet heureux élan. De la même main dont ces princes abaissaient les ennemis de l'état, ils élevaient des hommes de génie, et répandaient des bienfaits sur eux. Charles-Quint montra encore plus de goût pour les talens. « La noblesse me dépouille, disait ce » monarque; le commerce m'enrichit; les scien- » ces et les arts m'immortalisent. Je peux, en » une heure, faire cent grands d'Espagne comme » vous, ajoutait-il en parlant à ses courtisans, » et en vingt ans je ne ferais pas un bon poète, » un bon historien, un bon peintre. » On sait qu'un jour il ramassa le pinceau du Titien, et qu'une autre fois il ne dédaigna pas de lui rendre visite. Son règne fut le berceau de la littérature et de la poésie espagnoles. Cette gloire se soutint jusqu'à Philippe IV, qui voulut bien, dit-on, courir lui-même cette carrière en composant une tragédie : tandis que le peuple allait en foule au combat du taureau, la cour, et tout ce qui n'était pas peuple, jouissait du plaisir plus délicat de voir jouer les pièces de Lopez de Vega et de Calderon.

J'en étais là de ma lecture, et le libraire, sur les derniers échelons d'une longue échelle, recevait déjà des mains d'un petit garçon ses livres qu'il replaçait en toussant. Il en était aux théologiens. « Place de repos, dit-il. Je suis bien sûr de n'avoir de long-tems recours à ce rayon. »

Je me rappelai ce vers épigrammatique :

Sacrés ils sont, car personne n'y touche.

La théologie consiste principalement ici dans l'étude des pères, des conciles, des décrets des papes, et surtout des systèmes de saint Thomas et de saint Augustin. La connaissance des langues sacrées et la concordance des textes y sont très-négligées; en récompense, on donne beaucoup dans les solutions des cas de conscience : chaque péché a été une occasion de volumes bien nourris ; on raffine en in-folio sur toutes ses circonstances; on en fait une science, un art, un système, le tout divisé par chapitres et enrichi de notes. Je vis passer devant moi tout cet arsenal de confession... L'affreuse quantité de livres que l'on a écrits sur nos infirmités physiques m'a souvent fait trembler sur le nombre de maux qui pouvaient assaillir notre pauvre ma-

chine, et je vous assure qu'une conscience, sans être trop timorée, peut s'étonner tristement, à l'aspect de ces volumineux traités de nos médecins spirituels, de tout le mal qu'elle peut avoir à se reprocher. Le livre de Sanchez *sur le Mariage* n'était pas le moins curieux de tous ces examens. Le libraire, avec dédain, le jeta dans un coin bien obscur : ce dédain, sa toux, son âge, et madame Rodriguez qui entra dans ce moment, me prouvèrent que ce n'était plus pour lui un meuble de ménage, et qu'aucun scrupule de cette nature ne lui ferait troubler le repos de ce chaste casuiste.

Leurs meilleurs orateurs religieux sont du seizième siècle. Je vis passer des recueils de sermons de toutes les tailles. Hérissés de citations et d'argumentations qui sentent le banc des écoles disputantes, ils ne sont point exempts de cet orgueil national qui serait si plaisant aujourd'hui sans le souvenir ou l'espérance. Un prédicateur, par exemple, disait que Satan transporta le fils de Dieu sur une montagne, d'où il lui fit voir la France, l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre et tous les royaumes de l'Europe ; heureusement, ajoutait cet orateur, les Pyrénées lui cachaient

l'Espagne ; car elle n'aurait pas manqué de tenter le Sauveur.

La longue marche de ces ennuyeuses homélies fut fermée par la piquante *Histoire du fameux Gervais de Compazas*. Dans ce livre, le *père Isla* s'est montré pour les mauvais prédicateurs ce que Cervantes a été pour les mauvais romanciers de son tems, et je vis que le mot de Montesquieu : « Le meilleur livre de ce pays est celui qui se moque de tous les autres » n'est pas une vérité seulement pour le *Don Quichotte* que le libraire avait déjà placé avec tout le respect qu'il mérite.

Il s'occupa ensuite des historiens. « *Mariana*, dit-il, doit occuper la première place. On peut comparer son histoire d'Espagne aux meilleures productions de l'antiquité par la grandeur du dessein, la noblesse du style, la majesté des réflexions. Voici son ouvrage tel qu'il l'écrivit d'abord en latin, et le voilà en espagnol ; mais le premier est bien supérieur au second : sa latinité est digne du siècle d'Auguste. *Mariana* n'osa pas aller au delà du règne de Ferdinand et d'Isabelle, et je placerai bien loin, derrière lui, *Saludo*, *Soto* et *Miniana*, ses faibles continuateurs.

» Place honorable pour *la Relation de la guerre de Grenade contre les Maures, par Mendoza;* pour *les Annales d'Aragon, par Zurita;* pour *les Mémoires de la guerre de la Succession, par le marquis de San-Philipe;* pour l'*Histoire critique d'Espagne, par don François Marden;* et comme ce n'est pas à nous à reprocher à nos concitoyens trop d'enthousiasme pour les auteurs de notre patrie, n'oublions point les neuf volumes de l'*Histoire littéraire d'Espagne.* »

Le libraire entassa dans un coin obscur quelques romans de chevalerie... Je fus fâché de ce dédain pour ces vieux et longs contes qui eurent du moins le mérite d'inspirer le plus étonnant des livres, et d'ailleurs j'eus toujours un faible pour ces hommes à *grands coups d'épée* dont ils célèbrent les exploits, et, comme Gil-Blas, « j'avouerai, à ma honte, que je ne hais pas trop ces productions, malgré les extravagances dont elles sont tissues. »

A propos de Gil-Blas, je le vis passer habillé à l'espagnole. L'auteur ne l'a point présenté comme traduit; c'est, selon lui, une restitution qu'il fait à sa patrie... Je trouvai ce patriotisme un peu cru, et un coup d'œil sur les pièces du procès renfermées dans un discours prélimi-

naire est suffisant pour connaître toute la fausseté de l'accusation de vol portée contre Lesage.

Le seigneur Rodriguez, en plaçant, avec respect, trois volumes sur un rayon encore vide, récita ce passage du *Don Quichotte* : « Voici l'*Aruncana* de don *Alonzo d'Ercilla*, l'*Austriada* de *Jean Rufo Jura de Cordoue*, et le *Montferat* de *Christo-Val de Vives*, poète de Valence. Ce sont les meilleurs vers héroïques qu'on ait jamais faits en espagnol, et ils peuvent aller de pair avec les plus fameux ouvrages de l'Italie. Conservez-les chèrement tous trois, comme des monumens précieux de l'excellence de nos poètes. » C'était le tour des poètes, en effet, et de ces trois messieurs déjà installés, je ne connaissais qu'*Ercilla*. Malgré le jugement qu'en porte Voltaire (*Essai sur la poésie épique*); malgré la longueur fatigante de ses trente-sept chants et de ses trente mille vers, je m'étais plu à la lecture de son poëme. Au milieu de ses défauts nombreux, on lui reconnaît un mérite essentiel : si, d'après le précepte d'Horace, la poésie est une peinture, c'est-à-dire, si elle doit réveiller dans notre esprit l'image et l'idée du sujet qu'elle traite, Ercilla a été un grand

peintre... Il peint d'après nature, soit qu'il décrive les sites, soit qu'il rapporte les orageuses délibérations du sénat, ou les batailles des peuples du Chili. On s'attache involontairement à ces compositions inspirées dans les déserts, sous la tente, sur le champ de bataille et au milieu des tempêtes de l'Océan. Comme le Camoëns, et dans le même tems, Ercilla a été visité par une muse aventureuse qui monta sur son navire, et magique passagère, charma les hasards et les longues fatigues de ses voyages; elle donna à sa lyre ces notes graves et tristes qui sont dans les orages et les forêts du Nouveau-Monde, et ces accens rauques et bizarrés qui rappellent les chants de ces peuples barbares qu'elle observa à ses côtés *.

Voici tous ceux qui illustrèrent le seizième siècle, et en firent l'âge d'or des muses espa-

* Il a paru, en 1824, une traduction, une abréviation de *l'Araucana*. Cet ouvrage remarquable de M. Gilibert de Merlhiac fait très-bien connaître le premier poëme de l'Espagne, et a rempli le vide qui se faisait remarquer de ce côté dans notre littérature : le poëme d'*Ercilla* n'avait pas encore été traduit en français.

gnoles : *Lopez de Mendoza*, qui donna à ses poésies galantes et morales la mesure des vers italiens et provençaux ; *Jean de Mena*, élevé et noble ; *George Manrique*, dont les vers présentent de la délicatesse et du goût. Ces trois hommes sont les pères et les créateurs de la poésie espagnole. Après eux, le libraire plaça leur émule, *Enzina*, qui traduisit en vers les églogues de Virgile, et les ajusta, par d'ingénieuses allusions, aux actions glorieuses des rois Ferdinand et Isabelle ; il composa, sur le même sujet un petit poëme *de la Renommée*. Je vis ensuite passer devant moi *Garcilosa de la Vega*, ce prince de la poésie espagnole, enlevé trop jeune aux muses qui atteignirent, en le suivant, une élévation jusque alors inconnue ; *Diego de la Mendoza*, dont on vante la hardiesse, l'esprit et l'érudition ; *Guttieres de Cetina*, dont les poésies soignées, douces et tendres sont inspirées par l'amour ; *Louis de Haro*, *François de Miranda*, *Pierre de Padilla*, *Fernandez de Velasco*, *Jérôme de Bermudez*, *Lopez de Rueda*, *François de Mediano*, *Ferdinand de Herrera*, *Virrues*, *Jérôme Ramirez*, *Alphonse Ledesma*, *Lopez de Zarata*, et *Alphonse de Vatres*. Les Grâces joi-

gnirent aussi quelques fleurs à cette couronne poétique dont le tems ne flétrira jamais la fraîcheur en Espagne, et mon *cicerone littéraire* installa les poésies de *Féliciènne Henriquez de Guzman de Séville*, et les œuvres d'*Ange Sigé de Tolède*, à la suite de tous ces poètes élégans et agréables.

« Ce beau tems de notre poésie, dit le libraire en soupirant, ne passe pas un siècle. Les Italiens, de qui les auteurs espagnols avaient d'abord reçu des leçons, contribuèrent à cette décadence. Le faux éclat des *concetti*, des pointes, des métaphores, des antithèses, des allusions, des équivoques, passa de l'Italie en Castille, et devint le goût général de la nation. Les poètes, renonçant aux bonnes études pour s'abandonner à la subtilité de leur esprit, oublièrent jusqu'aux règles de l'art; ils firent consister le mérite d'un ouvrage dans le raffinement, l'affectation, l'obscurité ou le précieux. Quelques-uns se servirent de mots nouveaux, de termes sonores, d'expressions emphatiques, de constructions extraordinaires, d'un jargon étranger au milieu même de leur nation... Voici, ajouta-t-il en me montrant un livre richement relié et fermé par des

agrafes d'argent, le patriarche de cette secte d'écrivains. L'antique richesse de sa couverture, l'épithète d'*étonnant* qui précède son nom sur le titre, vous donnent l'idée du succès fatal de ses écrits, et de l'influence que cette gloire mal acquise eut sur les auteurs du tems. Ainsi le goût de la bonne littérature commença à se corrompre chez nous par *Gongora*, comme à Athènes par Lycophron; à Rome, par Pline et Sénèque; en Italie, par Marina; en Angleterre, par Butler; et en France, par Marivaux.

Le vieux Rodriguez avait ouvert le livre au hasard. « Ecoutez un peu ce que ce poète adresse » au rossignol : « Il pleure avec tant de variations, » avec tant de grâce, que je soupçonne qu'il » renferme une multitude de rossignols dans son » gosier, à travers lequel ils font entendre al- » ternativement leurs douleurs? » Trouverez-vous meilleur ce passage où il dit à une jeune et charmante dame : « Qu'elle n'a encore que » quelques années d'existence, mais qu'elle » possède plusieurs siècles de beauté. » Ne rirez-vous pas de l'entendre relever l'importance du Mançanarès en le nommant le *Vicomte des*

Fleuves? * et ne croirez-vous pas plus dignes du titre d'*étonnant* les admirateurs de ces platitudes prétentieuses que celui qui, le premier, les mit à la mode? Au milieu de ces pointes, de ces saillies, de ces métaphores outrées et ridicules, paraissent les ouvrages de *Lopez de Vega*, génie heureux et fécond, mais dont le style ingénieux, doux, harmonieux, varié, a souvent tous les défauts de ce tems-là...; et, pour vous en donner un exemple, je ne chercherai pas long-tems. Voici ce que je lis dans un volume de ses *Pastorales* qui vient de me tomber sous la main: « Une bergère pleure sur le bord de la mer... » qui s'avance comme pour recueillir ses larmes, » et les changer en perles après les avoir renfer- » mées dans des coquillages. » Il avait-assez de

* Gongora eût bien dû s'entendre avec Quevedo, qui a dit que ce même fleuve est réduit pendant l'été à la triste condition du mauvais riche, qui demande de l'eau au fond des enfers. En effet, un Espagnol passant un jour cette rivière à gué, s'arrêta, et regardant le pont de onze cents pieds de long que Philippe II fit bâtir, s'écria qu'il serait utile de le vendre pour avoir de l'eau.

goût pour sentir combien ce genre était pitoyable, mais auteur ne sacrifia jamais, autant que lui, à l'esprit du jour et au goût du peuple. Pour lui plaire, il méprisa dans son théâtre les anciennes règles, la vraisemblance, la régularité, la décence. Il fait naître, croître, vieillir et mourir ses héros dans le cours d'une représentation. Ils parcourent la terre du couchant à l'orient, du midi au nord; et quelquefois il les fait voler par les airs. Les laquais parlent en courtisans, les princes en fanfarons, les dames de qualité en femmes du peuple. Les acteurs entrent en foule et sortent en confusion; une seule pièce présente souvent jusqu'à soixante personnages, et finit par une procession; et quand Cervantes blâmait cette licence..... « C'est le » peuple qui nous paie, » répondait Lopez de Vega; « il est juste, pour lui plaire, de lui » parler en ignorant. Je tiens sous clé *Aristote* » et *Horace*, parce que leurs préceptes m'im- » portunent. J'ai chassé de mon cabinet *Plaute* » et *Térence;* leurs ouvrages me montreraient » partout la critique des miens. »

Les règles de l'art ne furent pas mieux observées par Calderon de la Barca, dont le libraire

plaçait dans ce moment les neuf volumes de pièces de théâtre, et les six d'actes sacramentaux. C'est le Shakespeare espagnol : il a la fécondité, l'irrégularité du tragique anglais, et quelquefois aussi son génie. Malgré ses défauts, Calderon est regardé comme le dieu du théâtre espagnol. Son génie supérieur lui fit enfanter les plus grandes choses au milieu des plus faibles. On admire dans son style la noblesse d'une diction élégante sans obscurité ; on estime sa manière ingénieuse de tenir toujours les spectateurs en suspens..... Corneille a pris dans son théâtre le sujet d'Héraclius. Voici *Solis*, *Moreto*, *Zamora*, *Candanco*, *Canizares* qui méritent des éloges pour s'être un peu plus rapprochés des règles de la bonne comédie. Ce qui frappe le plus dans les auteurs dramatiques de cette nation ; c'est leur prodigieuse fécondité ; on ne peut entendre sans étonnement que Lopez de Vega ait composé deux mille pièces de théâtre ; mais quand on connaît la nature et la forme de ces sortes d'ouvrages, ce phénomène apparent est plus aisé à concevoir. Les Espagnols ont un grand nombre de chroniques, d'annales, de romances, de *seguedillas*. On y trouve quelques

anecdotes historiques, quelques aventures intéressantes noyées dans un fatras de circonstances merveilleuses, extravagantes, puériles et superstitieuses que la tradition populaire ne cesse d'y ajouter. Un auteur choisit une de ces aventures, en transcrit sans choix et sans exception tous les détails, met seulement en dialogue ce qui est en récit, et donne à cette compilation le nom de *comédie*. Vous concevez qu'un homme qui a de la facilité et de l'habitude aura plus tôt écrit quarante ouvrages de ce genre qu'un poète aujourd'hui n'aura fait une pièce d'un seul acte, où il est obligé de dessiner des caractères, de préparer, de graduer, de développer une intrigue, et de s'assujettir à toutes les lois de la décence, du goût, de la vraisemblance et de l'usage. Le poète Hardy faisait ses comédies en trois jours ; mais quand on les lit, on n'est pas étonné qu'il en ait donné plus de six cents.

Je m'en voudrais de terminer cette longue énumération sans dire un mot des quatorze volumes du *père Feijoo*, que le libraire plaça, avec beaucoup d'attention, sur l'un des rayons les plus apparens de sa bibliothèque. « C'est, me dit-il, le meilleur des critiques de l'Espagne.

Son *Théâtre critique et universel sur les erreurs communes en tout genre de matières* est digne de sa réputation et de l'effet qu'il produisit en paraissant. Le savant bénédictin discute, éclaire, juge et prononce, et quand il ne l'ose pas, il met le lecteur sur la voie, et laisse entrevoir son sentiment, qui est toujours le plus juste... Quoique plusieurs de ses raisonnemens soient marqués au coin national et respirent sa méthode scolastique, c'est, sans contredit, le philosophe le plus sage et l'écrivain le plus libre de sa nation. »

Il n'y avait plus que peu de livres à placer. Ils étaient modernes, et c'était, selon le libraire, les seuls poètes à citer depuis le dix-huitième siècle. Je me baissai, et j'aperçus les noms de *Vassara*, de *Montiano*, celui de *Montengo*, auteur de quelques belles odes; d'*Yriarte*, de *Huerto*, de *Melendez Valdez*, l'Anacréon espagnol; de *Samaniégo*..... « Et vos auteurs vivans! » lui dis-je. Il baissa la tête, et m'indiqua, après un moment de silence, une boutique voisine où je pourrais trouver quelques renseignemens à ce sujet. Après l'avoir remercié de sa complaisance, je le quittai avec un livre qu'il me prêta... C'est un ouvrage de *don Ignace de*

Lussan ; en route, j'y lus ces mots que je ne puis citer plus à propos qu'à la fin de cet article. « J'attribue, c'est l'auteur espagnol qui » parle, cette disette de bons auteurs en Espagne » à une certaine fierté qui croirait s'avilir si elle » s'assujettissait aux règles prescrites, et qui » prend pour inspiration, pour enthousiasme, » ce qui n'est que le fruit d'une imagination » qui s'égare. »

N° XXIV. — 6 *novembre* 1823.

CHARLES-QUINT A SAINT-JUST.

Experti invicem sumus ego et fortuna. Mihi ultione neque solatiis opus est : alii diutiùs imperium tenuerint, nemo tam fortiter relinquerit.

TACITE.

Nous nous sommes assez éprouvés, la fortune et moi. Du reste, je n'ai besoin ni de vengeance ni de consolation ; je veux que d'autres aient tenu l'empire plus long-tems que moi, mais personne ne l'aura quitté plus généreusement.

On sait qu'après les fatigues et les prospérités d'un long règne, lassé d'une des vies les plus agitées et les plus glorieuses que monarque ait menée, le rival et le vainqueur de François Ier, l'ennemi et le protecteur de la réforme naissante, l'effroi et l'appui du trône pontifical, celui dont les drapeaux avaient flotté dans trois parties du monde, l'empereur Charles-Quint, abandonnant

le sceptre des Césars aux mains de son frère, et déposant sur la tête de son fils la couronne d'Espagne, des Pays-Bas et des Indes, alla ensevelir sa vieillesse, sa gloire, son génie, et peut-être ses remords, dans le monastère de Saint-Just, habité par les Hiéronymites, et situé sur les frontières de Castille et de Portugal. Tout est mystère dans ce singulier événement : les motifs de la résolution de l'empereur, les particularités de sa retraite ont donné lieu à des conjectures opposées, à des récits contradictoires ; toujours étranges, souvent merveilleux.

Un auteur français, M. de Gain, a su profiter de cette obscurité pour établir un système, dans lequel il a fait habilement rentrer quelques-uns des détails anecdotiques que des traditions diverses ont conservés ; et, sans s'inquiéter des objections, il a entrepris de représenter à sa manière, et dans un même tableau, l'entrée, le séjour et la mort de Charles-Quint à Saint-Just. Un tel sujet qui, comme on le voit, embrasse plus d'une année, ne comportait pas une action très-animée ; mais, précisément parce qu'il se réduit à l'histoire des sentimens d'un homme extraordinaire dans une position extraordinaire, il offrait une

riche matière au talent d'observation de M. de Gain. *Charles-Quint*, du reste, n'est pas une tragédie dans le sens du mot, puisqu'il y manque une intrigue; c'est, dans une forme dramatique, le développement d'un fait moral *.

La pièce est précédée d'un prologue qui se passe dans la vallée de Just d'Estramadure, près du monastère des Hiéronymites. A côté de leur église s'élève un pavillon nouvellement bâti et qui domine la vallée. L'architecte qui a dirigé la construction de ce pavillon, destiné à servir de retraite au plus puissant monarque des deux mondes, annonce sa prochaine arrivée à un vieil hidalgo, qui n'ose croire que ce soit là le séjour du général sous lequel il a si long-tems servi. Cependant les habitans de la vallée arrivent en foule; ils précèdent l'empereur, qui paraît bientôt, suivi de ses deux sœurs, les reines douairières de France et de Hongrie. Tous les Espagnols s'agenouillent; il les relève avec empressement,

* Je crois faire une chose agréable au lecteur, en enrichissant mon recueil de ce morceau, qui déjà a paru dans un de nos journaux littéraires, et dont je m'empresserais de nommer l'auteur, si je le connaissais..... *Suum cuique.*

en se flattant qu'il fait un acte d'humilité. Les religieux sortent du couvent pour le recevoir ; et en leur présence, avec un sentiment sincère sans doute, et qu'il croit profond et religieux, il implore la miséricorde céleste. Presque en même tems il aperçoit l'hidalgo, le reconnaît pour un vieux guerrier, et le nomme chevalier de Saint-Jacques. S'approchant ensuite de ses sœurs, il leur montre le lieu de sa retraite, le beau paysage qui s'étend sous ses yeux ; et, après quelques mots de tendresse et de piété, après avoir brièvement recommandé à ceux qui furent ses sujets, la fidélité à leur ancien Dieu et à leur nouveau maître, il monte les degrés du portail, et *s'abandonne à celui qui donne le repos et les empires.*

Le premier acte se passe dans la salle principale de l'appartement de Charles, à Saint-Just. Il est seul : ce sont ses premiers momens de solitude et de tranquillité. Les fleurs de son jardin, la vue de sa fenêtre, le chant éloigné des religieux, tout le calme et lui plaît ; son oisiveté même est un bonheur tout nouveau ; et ce n'est que confusément qu'à travers sa joie, qui semble désintéressée, il laisse percer la joie moins pure de se voir délivré d'un roi de France, dont la

rivalité lui pèse, et d'un fils dont l'ambition l'inquiète. Les religieux, leur prieur, Turriano, ce mécanicien qui, selon l'histoire, partagea sa retraite, tous se ressentent de la douce disposition de son ame. Pour la dernière fois il veut réunir à sa table les hidalgos du voisinage; et, en attendant, il sort avec le prieur pour visiter l'établissement. Pendant ce tems, un jeune novice, le frère Paul, reste seul; et jeté dans un cloître par la volonté de ses parens, il maudit ce séjour où d'autres se réfugient, et regrette, sans le connaître, ce monde que d'autres abandonnent. Bientôt toute la noblesse du canton se présente, et, en attendant l'empereur, admire la simplicité de l'asile choisi par le premier des grands d'Espagne. Charles reparaît; il les accueille et les complimente avec cette bienveillance altière que donne la vie du trône; il les interroge avec cet intérêt affecté d'un homme qui n'a pas oublié que ses questions sont des faveurs, et pour qui les réponses ne sont guère que des révérences. La porte s'ouvre : on annonce que le repas est prêt; l'empereur sort le premier, en s'appuyant sur don Gomez, le chevalier de Saint-Jacques. Tous suivent alors sans distinction de rang.

UN HIDALGO, *à son voisin avant de sortir.*

« Auriez-vous cru, seigneur, qu'il fût si facile de paraître et de demeurer devant un roi?

LE SECOND HIDALGO.

» En entrant ici, seigneur, je tremblais; et maintenant je me sens à l'aise.

LE PREMIER HIDALGO.

» Charles-Quint est un grand prince. (*Ils sortent.*)

Au commencement du second acte, l'empereur est dans son jardin. Un assez long tems s'est écoulé depuis son arrivée dans son dernier asile. Il s'occupe avec Turriano d'un automate, auquel ils se sont efforcés d'imprimer un mouvement rapide et divers, qui simule la vie. L'empereur est moins serein : sa philosophie, devenue plus amère, se trahit en plaintes sceptiques sur les sciences humaines, en réflexions tristes sur la brièveté de la vie et de la fortune. Il regarde ses fleurs; il respire les parfums exhalés par les citronniers voisins; il veut aller chercher dans une promenade le calme que lui donnaient naguère un air frais et pur et la vue d'une campagne riante, il sort; mais tout en déclamant sur le

néant des grandeurs et le charme des champs, il dit à Turriano : « Je me sens bien, ma tête est libre ; je serais encore capable de faire le jeune homme ; je présiderais un conseil. »

Turriano, resté seul, voit arriver Inès, jeune villageoise, qui lui apporte des liens que Charles-Quint a demandés pour ses fleurs. Elle raconte qu'un voyageur est venu le matin s'adresser à elle pour obtenir une entrevue de l'empereur, et qu'elle n'a pu lui refuser de se charger de sa demande. C'est Alonzo d'Ercilla, c'est un guerrier, c'est un poète ; il revient de la conquête du Nouveau-Monde, et il l'a chantée ; il voudrait baiser la main de son ancien maître. Turriano permet à Inès de le faire venir. Cependant Charles est de retour ; l'air, la verdure, le soleil, tout a trompé son espérance : l'air lui pèse, le ciel le brûle, la vallée de Just est insipide et monotone ; il s'étonne qu'elle ait jamais pu lui plaire. La vallée de Just commence à paraître bien étroite au monarque voyageur, que les Espagnols appellent encore le *Chevalier errant*. Turriano lui annonce un étranger ; l'empereur s'impatiente, et lui reproche avec humeur la facilité avec laquelle il admet tous les importuns. Au nom d'Ercilla il

s'apaise; et dès qu'il l'aperçoit, flatté de la visite empressée de l'un des conquérans de l'empire du soleil, il le reçoit avec une bienveillance caressante; il le comble de louanges; il lui demande le récit de ses exploits. Ercilla lui parle de ses vers; les chants du Camoëns l'ont enflammé d'une noble jalousie; il voudrait donner à la gloire espagnole la seule chose qu'elle puisse envier à la gloire portugaise, un poëme. L'empereur lui fait réciter des vers du Camoëns, et peu sensible à leur harmonie, il n'y aperçoit que des erreurs politiques, et critique un poète en homme d'état. Ercilla s'anime à son tour; il ose se citer auprès du Camoëns, et, dans un récit brillant, il raconte à Charles comment il a conçu, comment il a composé son poëme; tantôt dans les camps espagnols et sous les flèches du cacique indien, tantôt sur le sommet embrasé de ces monts du Nouveau-Monde, où le cri du condor se mêle au bruit du tonnerre. De retour en Europe, il y vient chercher d'autres dangers, une autre gloire; il veut lier dans la même épopée la conquête du Nouveau-Monde aux triomphes de sa vieille patrie; il veut chanter Philippe et la victoire de Saint-Quentin...

CHARLES.

« Vous avez très-mal choisi..... Qu'a produit cette bataille de Saint-Quentin? Philippe a-t-il su marcher sur Paris? Philippe sait-il qu'on n'achève que par la vitesse ce qu'on a conçu dans la lenteur?..... Non, Philippe ne le sait pas..... Guise ne vient-il pas de reprendre Calais, par où la France est vulnérable?... Et qu'importe qu'ensuite le maréchal de Termes ait été pris?... Tout se balance... C'est en vain que Philippe se fatigue. Qu'il renonce à abaisser la France, puisque Charles-Quint, empereur, ne l'a pas pu; et peut-être moi-même me suis-je abusé...

» Je vois trop d'ailleurs ce que Philippe prépare à l'Espagne; il est patient; il sait se taire, dissimuler; cela est bon; mais il ne sait ni agir ni parler. Vous a-t-il dit un mot, à vous, Ercilla?... Philippe étouffera le génie de l'Espagnol; et quand un prince méconnaît des services tels que les vôtres, bientôt il n'est plus servi que par intérêt ou par crainte... (*A Turriano.*) Mais je l'avais prévu, l'orage s'avance, je le sens; il me pénètre, il me brûle, et le ciel est en feu. (*Il se lève.*) Chevalier, il faut nous quitter.

Charles ne peut maintenant donner à un homme tel que vous, autre chose que l'assurance de sa haute estime... Mais allez trouver Ferdinand ; malgré moi il est empereur ; peut-être mieux que Philippe saura-t-il apprécier et votre zèle et vos mérites. (*Le tonnerre gronde.*) Au reste, don Alonzo, vous entendez là-haut le maître, le vrai maître, le seul qui tienne compte de tout... Adieu, chevalier. »

Au troisième acte, Charles, encore plus fatigué de la retraite, ne voit plus d'autre moyen de remédier à l'ennui de la solitude que d'en aggraver la rigueur. Dégoûté de la mécanique, il congédie assez durement Turriano, en lui annonçant la résolution où il est de s'enfermer dans une cellule et de mener la même vie que les religieux. Tout à coup le frère Paul entre, et vient le supplier d'obtenir pour lui la liberté de quitter le couvent et la robe de novice. Cet épisode, dont l'idée est empruntée d'un dialogue de Fénélon, est heureusement développé. Vainement Charles s'efforce-t-il de détourner de son dessein le jeune homme, qu'un impérieux besoin de connaître appelle dans le monde ; et lui-même, qui ne conçoit

plus qu'on puisse désirer le monde, puisqu'il l'a quitté, s'étonne de la facilité avec laquelle le prieur qui survient donne au jeune Paul l'espoir d'une liberté que Dieu défend de refuser à ceux que sa grâce n'a point touchés. « Ainsi, dit Charles, lorsque Paul s'est retiré ; ainsi, pour le guérir, vous l'envoyez au sein des tentations.

LE PRIEUR.

» Ce triste remède peut seul éteindre des désirs insensés, nourris dans la contrainte.

CHARLES.

Il fallait dompter cette humeur rebelle.

LE PRIEUR.

» L'expérience acquise dans le malheur profitera seule à cette ame blessée.

CHARLES.

» Il ne faut rien céder à notre lâcheté.

LE PRIEUR.

» Jamais à la nôtre, quelquefois à celle de nos frères.

CHARLES.

» Eh bien, puisque aussi aisément, prieur,

vous consentez à perdre un religieux, peut-être serez-vous heureux d'en acquérir un autre.

LE PRIEUR.

» Si sa vocation paraît sincère.

CHARLES.

» Elle l'est, mon père.

LE PRIEUR.

» Et ce religieux, Sire?

CHARLES.

» Est devant vos yeux.

LE PRIEUR.

» Vous, Sire!

CHARLES.

» Moi-même..... Que veut dire ce silence? N'osez-vous ou ne voulez-vous pas me parler?

LE PRIEUR.

» Je prie le ciel de me guider et de m'instruire.

CHARLES.

» Douteriez-vous, quand j'affirme?

LE PRIEUR.

» L'homme souvent est sincère dans son erreur.

CHARLES.

» L'homme, l'homme!... J'ai résolu, je vous le répète, prieur, de prendre place parmi vos religieux.

LE PRIEUR.

» Serait-ce un ordre que Votre Majesté signifie?

CHARLES.

» C'est ma volonté que je déclare. »

Et la fin de cette scène remarquable est une sorte de confession, que Charles interrompt souvent par des retours de hauteur, par des souvenirs de royauté. C'est après ces humbles aveux d'un monarque, qui gémit également de son règne et de sa retraite, qui prend l'ennui pour du repentir, et croit, en accusant le passé, s'absoudre des mouvemens secrets d'un cœur dans lequel le regret du trône se confond avec le besoin du cloître, que le prieur, réunissant tous ses religieux, leur adresse une touchante exhortation sur la douceur de la vie monastique, sur sa puissance à calmer les orages d'une ame encore soulevée par l'erreur et tout écumante de passions. Il dit, et l'assemblée se lève, et marche

vers l'église, où Charles et le frère Paul entrent ensemble et les derniers.

Mais au bout de quelque tems ce sacrifice même ne suffit plus aux agitations d'une conscience d'empereur. Au quatrième acte, son appartement tendu de noir annonce le projet d'une expiation nouvelle. Une plus véhémente indignation contre les choses de ce monde et les jeux de la politique, un désir plus pressant d'abaissement et de mortification, semblent s'être emparés de lui. Ses paroles confuses décèlent tour à tour et le mépris de sa grandeur passée, dont il se fait un droit d'insulter à celle de Philippe, et le besoin d'humilier davantage ce front chargé de tant de couronnes, comme pour se venger de la fortune, qui n'a jamais su le contenter. Enfin, on lui annonce l'archevêque de Tolède, qu'il a fait demander, espérant trouver en lui un conseiller plus pénétrant que le bon prieur, peu habitué à traiter avec les scrupules compliqués d'un pénitent couronné.

« Vous, Carranza (*dit-il à l'archevêque*), le monde et la cour vous sont connus : vous saurez m'interroger sur les piéges que la grandeur tend aux rois... Carranza, il est malaisé de se con-

vertir et d'incliner son cœur... Mais à Madrid que

CARRANZA.

» Le retour du roi y est attendu.

CHARLES.

» Et jusqu'à ce fortuné retour, toutes les pensées sont vers la Flandre..... Monsieur l'archevêque, nous sommes seuls, déposez toute crainte... Comment règne Philippe?

CARRANZA.

» On obéit au moindre signe de sa volonté.

CHARLES.

» L'inquisition ne le fait-elle pas trembler autant qu'il fait trembler sa cour?

CARRANZA.

» Il montre un grand respect pour la religion et pour le saint-office. »

Et lorsque, après d'autres questions toutes relatives à la politique, il apprend que, pour obtenir la paix avec le pape, il faut que le duc d'Albe se rende à Rome, qu'il aille aux pieds du saint Père demander le pardon du roi d'Espagne, il interrompt le prélat et s'écrie :

« Le pardon de ce que Paul a été l'agresseur... O honte!... (*A l'archevêque, qui promène autour de lui des regards de surprise.*) Cet appareil vous étonne, Carranza? bientôt vous en saurez la cause. Ma vie fut bien coupable, et vous m'aiderez dans les réparations que je veux offrir; mais je souffre..... prêtez-moi votre appui. (*L'archevêque soutient l'empereur et l'aide à s'asseoir.*) Vous voyez mon état... Il est misérable... Que les noms de chef, de maître, de roi, sont ridicules, appliqués à un être qui change, qui vieillit et qui meurt!... O Carranza! qu'est-ce que l'homme? »

Et c'est après cette brusque transition de la politique à la religion qu'il fait, avec beaucoup d'éloquence, l'histoire de sa conversion. Dans ce moment, le prieur entre; l'empereur lui demande de réunir sur-le-champ tous les frères dans le chœur.

LE PRIEUR.

« L'ordre d'une communauté permet-il, Sire, que pour flatter le désir inquiet d'un seul homme?...

CHARLES.

» D'un seul homme! (*Avec humeur.*) Il est

toujours instant de prier pour toi, et surtout pour autrui. »

Le prieur obéit; la porte du fond s'ouvre, et laisse voir l'église, où, sur la demande de Charles-Quint, on célèbre avec pompe cette étrange et funèbre cérémonie, dans laquelle une ame exaltée et blasée tout ensemble espérait trouver, avec une émotion inconnue qui rompît son ennui, une expiation sans exemple qui calmât ses terreurs. Vain projet! celui qui descend vivant dans le cercueil n'y trouve pas le repos.

Après cet essai de la mort, l'empereur, dont le trouble augmente, et dont la raison s'affaiblit, est saisi d'une fièvre menaçante. La maladie s'aggrave de momens en momens; une grande agitation règne dans le monastère; on annonce que Charles, qui sent sa fin prochaine, et qui vient de remplir tous ses devoirs de chrétien, désire contempler de ses derniers regards et le ciel et l'église. On l'apporte en effet dans le lieu de la scène, dont une fenêtre donne sur la campagne, et dont la porte s'ouvre sur la chapelle du couvent. On voit autour de son lit l'archevêque de Tolède, le prieur à la tête de ses religieux; Turriano, qui, vingt fois repoussé, n'a point quitté celui

dont il avait juré de partager la retraite ; le frère Paul, dont les fers viennent enfin d'être brisés ; don Gomez, le vieux chevalier de Saint-Jacques, qui ne veut pas que *l'empereur Charles-Quint achève sa vie entouré seulement de moines, sans un soldat pour incliner son épée devant lui.* Cependant, livré à toutes les puissances qui s'emparent de l'ame d'un mourant et viennent réclamer, pour ainsi dire, leur part d'une vie qu'elles ont maîtrisée tour à tour, Charles confesse ses fautes ; il en commande la réparation dans ce monde, il en implore le pardon dans l'autre. La fièvre redouble, il délire, ou plutôt tous ses souvenirs, se pressant en foule, se disputent son esprit. Au milieu des prières des religieux placés dans le chœur, il s'écrie :

« Abdiquer !... abdiquer !...

LE PRIEUR.

» Sire, pouvez-vous suivre les prières ? répondez à ma voix.

CHARLES, *après un long silence* :

» Mon père, je le sens, je touche à mon heure dernière... (*A l'archevêque.*) Donnez-moi votre main. (*Il fait signe à Paul de s'approcher.*) Re-

noncez au monde, Paul, votre salut est à Saint-Just. (*A don Gomez.*) La croix que vous portez doit vous être un signe d'humilité et non d'orgueil... Ma force s'éteint... mes yeux se troublent... Demeurez en moi, aimable Sauveur, afin que je demeure en vous.

TURRIANO.

» La vie semble l'abandonner ; son visage pâlit, ses lèvres se décolorent.....

D. GOMEZ.

» Mourir comme l'un de nous... un si grand homme!

L'ARCHEVÊQUE.

» Écoutons, il veut parler.

CHARLES.

» François, Philippe!...

TURRIANO.

» Il délire.

CHARLES.

» Obéissez... je veux... j'ordonne... Moi, le roi. (*Il meurt.*) »

N° XXV. — 15 *novembre* 1823.

LA PIPE.

Sur tous les tourmens de la vie,
On raisonne *ab hoc* et *ab hac;*
Et moi, gaiment, je les oublie,
Avec ma pipe de tabac.

PIGAULT-LEBRUN.

C'est une belle *pipe.* Elle fait l'admiration du régiment, et l'orgueil de son heureux possesseur.

L'écume de mer, l'argent, l'ambre, l'ébène ne sont entrés pour rien dans sa simple et économique construction : elle est en terre ; sa forme n'a rien de bien remarquable, et pourtant ma *pipe* est une bien belle *pipe.*

« Je voudrais, disait-il, qu'elle fût plus belle. » Et il la frottait sur sa manche..... Je devinai sa pensée. « Je serais heureux, lui dis-je, d'avoir

une *pipe* semblable. — Si elle vous plaisait, s'écria-t-il en avançant la main. — Beaucoup, répondis-je. Mais je craindrais..... — Vous me la rendrez en revenant ; elle sera plus noire que maintenant ; elle se sera encore noircie en fumant au nez des ennemis, tandis que si je la gardais..... »

Il jeta un regard d'impatience sur ses habits villageois.

« Si vous la gardiez, lui dis-je vivement, après avoir embelli les veillées du bivouac, elle charmerait les soirées de la ferme! Allumée près de ce foyer ou à côté d'un faisceau d'armes, elle sera toujours à la bouche d'un brave, tant que vous la garderez.

» — Oui, répondit-il ; mais la fumée, en sortant, ne caresse plus... » Ses doigts cherchèrent sur sa lèvre supérieure un souvenir de moustaches.

» — Pauvre *pipe*, ajouta-t-il en la regardant, que de souvenirs tu me rappelles...! tu me parles d'amour, de gloire..... La gloire, l'amour ont passé comme ta fumée!

» — Et, comme elle, n'ont-ils pas charmé quelques-uns de vos jours? lui dis-je ; et ne vous ont-ils pas laissé...? »

Il regarda sa croix d'honneur qui était pendue sur la cheminée, en face d'une bonne vierge encadrée, et par la fenêtre un petit garçon qui courait au pas de charge dans les carrés du jardin, le schakos de papier en tête et le fusil de bois, en avant.

« *Ça n'empêche pas*, dit-il en regardant si sa ménagère ne l'écoutait pas, que Marianne, la fille de Brin-d'Amour, était la plus jolie vivandière de toute la division; elle le savait; car devant son père, qui était un ancien et mon ami, je ne me gênais pas pour le lui dire; mais elle ne le crut, et n'en fut bien aise que lorsqu'elle vit qu'un autre s'en était aussi aperçu, et j'en fus fâché, mille grenades; car la petite m'avait touché là.....

» Dans ce tems-là nous fumions le tabac des mameluks, et un soir, près des Pyramides, le vieux caporal, en bourrant sa *pipe*, et en me faisant remarquer comme elle était belle déjà, me dit : « C'est une *pipe* de France...! Francœur, on ne sait ni qui vit, ni qui meurt, et j'ai idée que je ne sortirai pas du pays des crocodiles. Tu m'as sauvé la vie à Aboukir... *Ma pipe*, Marianne et la cantine seront à toi, quand ma balle

sera venue..... Ne fais pas l'enfant, dit-il à la pauvre fille qui le regardait en pleurant, et souviens-toi de ce que je dis à Françœur, Marianne... !

» Qu'il repose en paix là-bas... Deux jours après, je revins auprès de Marianne... On s'était battu toute la journée... Je pleurais. Et mon père! dit-elle. Elle pleura aussi ; et moi, pour toute réponse, je tirai la *pipe* de ma poche...!

» Mais bah ! voilà tout ce que je gardai de l'héritage. Son cœur n'était plus à elle... elle me fit cet aveu en pleurant. Je lui dis de le laisser où elle l'avait mis, et de faire de la cantine ce qu'elle voudrait... Un tambour s'arrangea de tout ça. Je l'aimais pourtant ; mais le sentiment, comme dit la romance, passe avant tout. Ça fit que je renonçai au petit verre. J'avais pourtant mes entrées libres au bouchon ; mais de la voir près d'un autre, ça me détruisait le bien qu'aurait pu me faire la goutte d'eau-de-vie de l'amitié.

» J'en fumai davantage, et cependant, en fumant, je pensais encore à Marianne ; mais je pensais aussi à son père, et je me consolais, parce qu'il me semblait que Brin-d'Amour, de là-haut, était content de ce que j'avais fait... Sa

fille était heureuse et ses affaires allaient bien... *Breloque* était un joli garçon, un bon enfant ; elle l'aimait enfin, et... suffit.

» Après avoir sauvé deux fois l'établissement des attaques des Arabes du désert, je les quittai..... Ils restèrent là-bas ; moi je revins avec *l'autre*... et je me souviens que j'allumai ma *pipe* dans la galerie de Saint-Cloud avec une proclamation ou un décret de ces braves qui sautèrent si bien en voyant nos baïonnettes.

» Ça n'est pas tout, et depuis ce jour, où n'ai-je pas porté ma *pipe*...! Elle connaît le goût de tous les tabacs de l'Europe ; et plus d'une fois, en faction à la porte d'une simple baraque, non loin d'un champ de bataille de Prusse ou d'Autriche, j'ai demandé, par politesse, à des princes, à des rois qui attendaient dehors le moment d'être introduits, si sa fumée ne les gênait pas...!

» Je le vis une nuit, près du feu du bivouac... J'étais encore en faction... Il sifflait en poussant les tisons avec sa botte... ou regardait une carte développée devant lui sur un tambour. Il ne voulait pas dormir, et il n'y avait plus de tabac dans

sa poche... « Fumes-tu? » me dit-il. Je lui présentai ma *pipe*. Il l'alluma, en tira quelques bouffées, fit la grimace. « Reprends-la et fume, dit-il avec un sourire brusque; ce sera demain le tour des Prussiens! »

» Ce sont les Prussiens qui fumèrent en effet... Ma *pipe* me porta bonheur, et je trouvai sur le champ de bataille l'étoile et les galons. Ça n'était pas malheureux, mais les jours se suivent et ne se ressemblent pas... Et depuis... enfin, il arriva ce jour où, étendu sur le champ de bataille, et grièvement blessé, j'appris que celui pour qui nous avions tout sacrifié... Tant pis... Il pensa qu'il pourrait mourir en meilleure compagnie! Je vis bien que c'était fini... ils étaient tous couchés sur la plaine... Tous... J'avais toujours fait comme mes camarades; ça n'était pas le moment de me singulariser. J'appuyai ma tête sur le bois de notre drapeau, et je crus bien que je m'endormais de leur glorieux sommeil.

» Mon heure n'était point encore venue. Avant de perdre connaissance, un souvenir d'amour, d'amitié, je ne sais quel mouvement machinal m'avait fait tirer ma *pipe* de ma poche... Je la

tenais entre mes dents quand je fermai les yeux, et je croyais bien alors que c'était pour toujours.

» Je n'étais qu'évanoui... Il y avait du bien à faire ; le roi était là. Il recommençait à se venger par ses bienfaits. C'est d'après ses recommandations, ses prières qu'on prit tant de soins des blessés... Je revins à moi. Une femme m'embrassait en pleurant... Elle parlait de Brin-d'Amour, de ma *pipe*. Moi je balbutiais le nom de Marianne.

» Elle avait reconnu ma *pipe* en passant sur le champ de bataille... Françœur! c'est lui! c'est Françœur que je cherche depuis si long-tems... Il respire encore... Francœur! et elle m'avait prodigué les premiers secours, et elle me rendait les plus tendres soins!

» Pauvre Marianne! elle était fière de sa mémoire ; moi, je me félicitais d'avoir si bien gardé *ma pipe*... « Elle n'est presque pas changée, » disait-elle un jour en la regardant, lorsque déjà j'étais convalescent. — C'est comme mon cœur, Marianne, lui répondis-je en me mettant sur mon séant ; et si vous vous souvenez de ce que votre père vous dit auprès des Pyramides... ça ne sera pas long, petite mère! »

» Il y avait long-tems que le tambour ne résonnait plus. Elle était devenue veuve deux fois depuis ce tems-là... Un de plus ou de moins, elle n'y tenait pas : je l'épousai... Un peu plus tôt, un peu plus tard.... je fus heureux enfin. Elle avait des écus. Elle vint acheter cette petite ferme ; et moi, après avoir servi encore un an dans la garde royale, car c'était le moins que j'apprisse l'exercice à ceux qui allaient garder notre sauveur à tous, je vins la rejoindre avec mon congé...

» Mon congé ! j'en allumerais *ma pipe*, de bon cœur, à présent que ça va recommencer ! J'aurais été si aise de humer la fumée de la poudre à canon et du tabac d'Espagne à côté de ce luron que j'ai vu l'autre jour passer par ici ! Il ne vous laissera pas dans l'embarras celui-là ! il aime à voir l'ennemi de près, et les siens ont toujours eu pour ça la vue basse depuis Henri IV...

» Henri IV ! quel regret de ne pouvoir répéter ce nom, la baïonnette croisée, au pas de charge, là... En avant... mille *pipes...!!* »

Il allait jeter la sienne, pour donner plus de force à son exclamation.

« Ce serait dommage, dis-je en prévenant son mouvement. — Oui, dit-il, il vaut bien mieux... »

Il me la présenta de nouveau. Il eût été mortifié de mon refus. Nous changeâmes de *pipes*... Je la lui rapporterai en revenant en France.

En quittant le village, je l'aperçus : il était sur le seuil de la porte. Il écoutait d'un air sombre les fanfares de nos trompettes. Il se dérida à l'aspect de sa *pipe*.

Elle était allumée au milieu de l'escadron. Sa fumée s'élevait au dessus des casques brillans, et se mêlait à cette vapeur qui flotte autour des chevaux en marche dès le matin.

Il lui fit un signe d'adieu. « Elle est plus heureuse que moi, » dit-il peut-être en rentrant dans sa chaumière.

Moi, j'ai gardé précieusement sa pipe, et tantôt, en cherchant, à Madrid, quelques idées dans sa fumée inspiratrice, j'ai été pris de l'envie d'écrire ce que je savais à ce sujet... Ai-je bien fait ?

N° XXVI. — 26 *novembre* 1823.

CORRESPONDANCE.

—

J'ai reçu la lettre suivante à mon arrivée à Madrid :

Du château de *****, près Paris, le 3 mai 1823.

Monsieur,

Ah! qu'il est doux, quand le vent de la destinée nous a poussé sur une plage étrangère, d'oublier les hasards de la traversée en cherchant à augmenter ce trésor que la muse tient à l'abri de l'injustice des hommes! Pélerin fatigué et poursuivi de l'image de la douce patrie, relève ta tête languissante ; le luth est à tes côtés, écoute le bruit des vents étrangers sous les ruines des monumens d'une autre terre, d'un autre peu-

ple, et cherche à conserver sur ses cordes leur murmure confus; tu domeras à tes chants quelque chose de cette *étrangeté* sublime que trouvèrent les grands écrivains qui ont dormi sous la cabane et dans les savanes du Nouveau-Monde!! Suivez ce conseil, Monsieur, que je vous donne en m'arrêtant au milieu du quinzième chapitre du roman dont vous avez entendu, je crois, quelques fragmens chez madame de C..... avant votre départ pour l'Espagne. L'Espagne! toutes les cordes d'un cœur romantique se meuvent à ce nom, caressées qu'elles sont par cette muse des souvenirs merveilleux et des magiques réalités!! Ah! qui me transportera, comme vous, au milieu des allées d'orangers, de myrtes et d'aloès, le long des ruisseaux qui roulent de l'or dans leurs flots!! Entendez-vous le doux bruit des festins? De nobles chevaliers, au panache rouge et flottant, savourent auprès de leurs nobles dames le kerès qui fume dans leurs coupes d'or! et déjà aux accords des sistres et des guitares voyez-vous fuir, revenir se balancer sur le gazon fleuri les beaux enfans de la riante Ibérie? A l'aspect de leurs fêtes, l'ame se berce dans le vague délicieux de ses rêveries, et, sur la na-

celle légère des souvenirs dont la mélancolie dirige la voile azurée, remonte le fleuve du tems jusqu'à l'île fleurie des premières amours!!!

Et toi, soupires-tu tes premières amours? Derrière cette jalousie, dont les barreaux dorés nous ont laissé apercevoir tes attraits tout divins, attends-tu, loin d'un tuteur sévère, que l'amant passe dans son long manteau, et ramasse la fleur qui, mystérieuse messagère, s'échappa de ton corset...? Tu tressailles au premier coup de la cloche du couvent lointain... Hélas! une blanche vestale, qui, comme toi, aimait, est étendue sur la couche funèbre, et la lueur des pâles flambeaux fait briller, sous les roses et le voile du cloître, un front et des joues qui ne se colorent plus au souvenir cruel et doux des amours défendues!! Antonia:.....! elle n'est plus!! et son amant qui, le soir même, escalada les hautes murailles du monastère, égaré sous les voûtes de la vieille église, arrive dans la chapelle de la mort, guidé qu'il est par ses clartés sépulcrales... « O Antonia...! ô mon Antonia!! est-ce ainsi que je devais te retrouver? Oh! maudits, maudits soient les barbares qui outragèrent, par ces chaînes odieuses qu'ils nomment saintes, la

liberté, la nature et l'amour...!!! » On l'entend, on le saisit, on l'entraîne... la voiture où on l'a jeté roule, le lendemain soir, sur un pont-levis qui fait entendre un bruit épouvantable... Il est dans les cachots de l'inquisition!!!!! C'est là justement, Monsieur, que j'en voulais venir. J'espère que votre premier soin à Madrid sera de visiter les horribles prisons, et de pénétrer toutes les horreurs souterraines et monastiques dont depuis si long-tems nous vivons, nous autres auteurs de romans! J'espère tirer de votre récit d'excellens matériaux... De grâce, n'oubliez pas non plus ces moines blancs, maigres et lents, que l'on voit fuir, à minuit, un poignard à la main, dans les détours des souterrains humides... Je vous enverrai un exemplaire de la troisième édition de mon ouvrage le jour même qu'il aura paru pour la première fois.

Je suis... etc.

ELISA DE NOIR-ROC.

RÉPONSE.

Madrid, 28 mai 1823.

MADEMOISELLE,

J'ai reçu votre aimable lettre en route, et

tout ce que vous m'y dites de poétique sur la *plage étrangère* où m'a poussé *le vent de la destinée*, m'a beaucoup amusé. J'ai fait cette lecture au coin d'un mur en ruines qui protégeait l'apprêt de notre *festin*, que je ne nommerai pas *délicieux*, et sur la place que notre *couche* devait occuper, car nous craignons moins le froid du matin que les puces et les punaises qui accompagnent les *beaux enfans de la riante Ibérie*. Je vous assure bien que si le luth du *pélerin fatigué* avait cherché alors à conserver quelque chose de ce qu'il entendait, je vous ferais part du plus ridicule concert qui fût au monde..... Une vieille femme, l'une des sales habitantes du plus sale des villages, chantait du gosier en filant sa quenouille ; près d'elle un enfant à moitié nu criait en battant des cochons qui grognaient, et sur la route, un muletier, en passant sur ses bêtes à sonnettes, raclait les cordes d'une vieille guitare que vous nommerez, si vous le voulez, un *sistre*, mais que vous ferez bien d'éloigner de l'épithète d'*harmonieuse*.

Je n'ai encore vu ni *orangers*, ni *myrtes*... cela viendra peut-être, mais jusqu'à présent les routes sont sablonneuses et sans ombrage. Il ne

nous a pas paru que les ruisseaux que nous avons trouvés roulassent de l'or dans leurs flots ; aussi innocens en cela que la poche du peuple dont ils arrosent la terre, ils nous ont paru d'une fraîcheur très-dangereuse pour le voyageur haletant de poussière et de chaleur. Je ne sais pas, à vous dire vrai, où mangent les *chevaliers aux panaches rouges* et *flottans*, mais je vous assure qu'ils n'ont rien de bon à *savourer*, s'ils se contentent des repas d'auberge ; je ne sais pas non plus si le *kerès fume*, mais je puis vous certifier que le vin que nous buvons est épais et noir, et qu'il sent le bouc à faire trembler. Quant aux danses, j'ai vu en Biscaye de grosses filles et de gros garçons qui, après plusieurs tours dans la poussière de la place publique, se retournaient tous à la fois, et se heurtaient avec une brusquerie qui eût éloigné de leurs jeux ce fou qui s'imaginait avoir un derrière de verre ; et je vous préviens que les figures grotesques de cette danse n'ont rien qui *berce l'ame dans le vague délicieux de ses rêveries*. La jalousie des fenêtres n'a point de *barreaux dorés*, que je sache, et celle des *tuteurs* n'est pas autre que dans tous les pays du monde ; les femmes jusqu'à

présent m'ont paru aussi libres qu'en France, et que vous voyez qu'il n'y a plus rien à dire de ce côté. Depuis hier à Madrid, je me suis déjà informé comment je pourrais voir les cachots de l'inquisition... On m'a ri au nez, et j'en suis bien fâché pour M. Alonzo, ou Lothario, car je ne sais pas le nom de votre héros, mais il sera obligé de se passer, dans son histoire, de cette contrariété, si vous mettez la scène de nos jours. D'après tout ce qu'on m'a dit, il faut la placer avant 1680, car depuis cette époque, qui fut encore malheureusement attristée par un auto-da-fé, l'inquisition n'existe plus que de nom en Espagne. Vous pouvez consulter à ce sujet l'ouvrage de M. de Laborde. Ce voyageur philosophe s'extasie sur la douceur de ce tribunal (pages 22, 23 et suivantes), et le défend chaudement contre l'accusation d'avoir retardé l'essor des esprits en Espagne... *puisque*, dit-il, *le tems de la renaissance des lettres dans ce pays a été celui de l'établissement de l'inquisition.* Je n'ai pas de meilleures nouvelles à vous donner de vos *moines blancs*. J'ai vu, dans quelques couvens que j'ai visités, des vieillards simples et affables qui nous recevaient le mieux qu'ils pou-

vaient, qui paraissaient contens de leur position, malgré le délabrement de leurs demeures et de leurs habits. Ils n'étaient ni plus *maigres*, ni plus *lents* que les autres, et je ne crois pas qu'ils aient eu jamais l'envie de *fuir*, *à minuit*, *un poignard à la main*, *dans les détours des souterrains humides*. Franchement vous ferez bien de chercher ailleurs vos inspirations pour vos romans! ce qui n'en est pas un, c'est le dévouement jamais lassé de ces religieux que le monde, à qui ils ont dit adieu, retrouve dans les épidémies, les disettes et les guerres, avec toute l'énergie que l'ame acquiert dans la retraite; ce qui n'est pas un roman, c'est que les subsides que l'état perçoit sur leurs biens lui rapportent beaucoup plus que les impôts qu'il toucherait, si ces biens étaient à de simples particuliers; ce qui n'est pas un roman, c'est... c'est l'admiration que je professe pour votre talent romantique, en vous conseillant toutefois de laisser de côté l'*inquisition* et les *moines blancs*.

J'ai l'honneur... etc.

La lettre qui suit ne m'a pas été adressée. Je l'ai trouvée au *Café Français*, sur une table d'é-

carté... personne ne l'a réclamée; j'en ai pris connaissance, et je lui donne place ici.

Bayonne, le 10 juin 1823.

MON CHER CAMARADE,

Nous autres militaires, nous aimons à être bien montés, et je compte sur vous pour me procurer, à mon arrivée ici, un cheval pour moi et un autre pour mon domestique... J'y veux mettre le prix, car, avant tout, il faut faire figure au... Comment nommez-vous cette belle promenade de Madrid.....? n'importe. J'aurai le tems d'apprendre son nom, car j'espère bien y rester si long-tems que mes créanciers oublieront tout-à-fait ma figure! c'est qu'ils ne plaisantaient pas. Le commerce des huiles ne va plus, et sans la demande de cet honnête M. O..., qui m'a fait employer dans les vivres, je risquais fort d'aller faire une campagne aux environs du Jardin des Plantes. Je m'en moque à présent. Me voici, libre et allègre, comme l'oiseau qui, de loin, regarde la cage qu'il a su éviter..... Qu'il me tarde de voler sur les traces de notre digne chef! Mon voyage de Paris à Bayonne n'a été qu'une

suite de plaisirs. Il n'y a rien tel que le mouvement pour nous égayer *nous autres militaires*. Ma redingote bleue, mes moustaches, car vous saurez que je les laisse pousser, mon sabre de houzard et mon bonnet de police m'ont procuré mille agrémens. Je n'étais rien moins, aux yeux des autres voyageurs, que M. le commandant, et ce titre m'a valu, auprès d'une petite marchande de modes... Je vous conterai cela. Avez-vous déjà fait bien des conquêtes? On dit qu'elles sont toutes charmantes, et que Madrid, de ce côté, est un pays de Cocagne pour *nous autres militaires*. Adieu, mon cher; je viens de faire charger un mulet de jambons, de pâtés, de vin et de chocolat... ce sont des provisions pour la route; car on dit que l'on manque de tout dans les auberges... Qu'est-ce qui m'attire à Madrid, moi? l'espérance d'en rapporter la croix et une centaine de mille francs, voilà tout... c'est peu de chose; mais, encore une fois, je ne fais pas la campagne pour maigrir.

Votre ami.

LEGRAS.

Je continue l'exploitation de ma boîte aux lettres... Il n'y en a plus que deux.

Paris, 1er juillet 1823.

MONSIEUR ET FUTUR COLLABORATEUR,

Je ne vous ai vu que deux ou trois fois à l'orchestre du Vaudeville et au *Café du Roi*, et vous ne vous rappellerez peut-être pas mon nom... *Pièce-nlair*.... un petit jeune homme en carrick blanc, avec des lunettes et un gros rouleau de papier sous le bras... Y êtes-vous? oui; n'est-ce pas?

J'ai obtenu deux grands succès, depuis votre départ, sur le théâtre de M. Comte, et j'attends le moment d'entrer en répétition au théâtre de la rue de Chartres, pour un vaudeville que j'ai fait tout seul avec deux ou trois de mes amis. Comme un nommé Dufresny s'est avisé autrefois de traiter le même sujet, nous avons fait de notables changemens à la pièce, comme bien vous pensez; la tante est chez nous un oncle; nous avons rendu le valet bègue, et la scène que Dufresny a mise dans un salon nous l'avons placée dans un bosquet... Tout cela serait déjà suffisant pour dérouter nos doctes Aristarques; mais comme nous sommes consciencieux, nous avons résolu de changer nos personnages de pays, et

de les transporter de France en Espagne... cela donnera à notre ouvrage un air de circonstance qui *la* fera jouer plus vite, et qui nous permettra de mettre au milieu de nos scènes de grâce quelques refrains de vigueur qui ne manquent jamais leur effet. L'embarrassant, c'est qu'il est question dans la pièce du *bal de l'Opéra*, et que nous tenons beaucoup à un couplet de facture sur tout ce que l'on y voit... Faites-moi donc le plaisir de m'écrire un mot à ce sujet, et de m'apprendre s'il y a à Madrid un bal d'Opéra. Nous avons aussi placé dans notre vaudeville un mauvais sujet... vous savez bien, un grand jeune homme qui, avec de petites moustaches, un habit noir, une décoration et un pantalon rouge, regarde fixement le parterre, et rit, avant lui, de ce qu'il va dire, que ce soit comique ou non... Pouvons-nous le laisser ainsi en le plaçant à Madrid? Vous seriez bien aimable de nous envoyer quelques airs espagnols; nous les ferons chanter à M^lle^ G. et danser à M^lle^ C. Dites-moi, par la même occasion, si l'on peut aller en un jour de Grenade à Madrid... C'est que, depuis hier, j'ai dans la tête l'idée d'un couplet qui peut être très-drôle sur les Maures..... les *Maures* bons

vivans..... la *fête des Maures*..... quelque chose comme cela... Vous voyez d'ici la pointe ! si vous trouvez quelque pièce espagnole qu'on puisse arranger pour l'un de nos théâtres, songez à moi ; j'irai trouver Dar... ou Th..., et ce sera bien vite fait.

Je suis....etc.

PIÈCENLAIR.

Valdemauro, 4 août 1823.

Tin...tin,
Voilà Catin !

Comme dit la chanson, Monsieur, et c'est la mère Jean, cantinière de la suite d'un régiment de cavalerie, qui met la plume à la main pour vous dire ce qui suit. On n'engendre pas de mélancolie chez nous ; c'est ce qui fait que la présente est pour finir comme elle a commencé, c'est-à-dire en vous parlant de chansons. J'en entends de toutes les couleurs, voyez-vous, et depuis les *Houzards de Tirlemont* jusqu'au *Trou, la là*, il n'y en a pas une de ces grivoises qui ne vienne, chaque jour, frapper mon oreille... Je n'ai pas dit *effaroucher*, parce que l'on boit quand on

chante, et que je ne m'effarouche pas de ce qui diminue mon petit tonneau d'eau-de-vie... Il faut bien se faire une raison, et, comme dit c't autre, *les paroles n'en puent pas*, surtout celles qui nous font gagner de l'argent.

De tous ces refrains, je ne veux vous parler que de ceux qu'on a amenés sur la *peau* de *bouc*... C'est un beau sujet; n'est-il pas vrai, Monsieur? et la reconnaissance de nos braves ne devait rien moins que quelques couplets à cette invention espagnole qui leur rend de si grands services en route. Je ne sais pas si vous les connaissez; en tout cas, les voilà comme un maréchal-des-logis me les a dictés.

LA PEAU DE BOUC.

Vase flexible, enfant de l'Ibérie,
Toi que Bacchus fit pour le voyageur,
Toi dont les flancs, pressés par la Folie,
Laissent couler le vin et la fraîcheur!
Pour te chanter, je veux, sans coupe,
Vider tes odorans appas.....
Grâces à toi, j'ai le Plaisir en croupe:
Ma peau de bouc, ah! ne me quitte pas!

Le doux Sommeil, père des doux Mensonges,
Dans ta liqueur a trempé ses pavots;

Pour moi qui dors, pour être heureux en songes,
Verse, le soir, l'oubli de tous mes maux.
Du bivac amollis la terre,
De Véry rends-moi les repas,
Fais-moi rêver les baisers de Glicère:
Ma peau de bouc, ah! ne me quitte pas!

Buvez, amis, que le froid égoïste
Vante son vin à grands frais apporté!
Quand vous buvez..... Boire seul est si triste!
J'ai moins de vin, mais j'ai plus de gaîté.....
Du vin..... j'en voudrais davantage,
J'en ai bien peu....., qu'y faire, hélas!
Je marche seul, sans mulets, sans bagage;
Ma peau de bouc, ah! ne me quitte pas!

Lorsque je souffre, et lorsque l'on m'oublie,
Le vin me reste et me consolera,
Et je dirai, dans ma philosophie:
Fais ce que dois..... advienne que pourra!
Soutenu par ma conscience,
En servant des maîtres ingrats,
Je puis du moins boire à la France.....
Ma peau de bouc, ah! ne me quitte pas!

C'est ce dernier couplet qui me fait vous écrire, Monsieur. Il prouve que la chanson a été faite dans la dernière guerre, quand nos pauvres soldats étaient si mal payés de leurs efforts ici! mais maintenant que chacun est à sa place, que

tous les régimens jouissent des droits que le roi leur a donnés, et que leur bonne conduite leur assure; maintenant que tous ceux qui ont suivi notre bon prince, ont à se louer de sa justice éclairée et bienveillante, je m'adresse à vous, qui, dit-on, faites des vers, pour changer ce dernier couplet avec lequel j'ai l'honneur d'être... etc.

Mère Jean.

J'ai chargé un garde-du-corps de mes amis de répondre à la lettre de mère Jean.

N° XXVII. — 5 *décembre* 1823.

DEUX JOURS REMARQUABLES.

Notandi sunt.
HORAT.
Il faut en garder le souvenir.

Il y a un théâtre où le bonheur des acteurs présens ou passés se mesure à l'ennui des spectateurs ou de ceux à qui l'on en parle, et où l'on paie cher l'avantage de les tenir en haleine : c'est l'histoire. Les peuples qui se chargent d'un rôle dans ce grand drame dont chaque jour est une scène, seront amusans dans les tablettes des *Ségur* de demain. Le bel avantage pour aujourd'hui ! vivons une bonne fois heureux, quittes à faire mourir d'ennui ceux de nos neveux qui interrogeront Clio !

Octobre a animé pour l'Espagne quelques

jours remarquables. Ils le sont en bonheur, grâce à Dieu ! mais ces jours qui tranchent sur l'uniformité de leurs voisins, sont d'un prix un peu élevé quand on songe à ceux qui les ont précédés et amenés. Riégo, prisonnier, est enfin dans les cachots de Madrid : c'est bien ; mais n'eût-il pas mieux valu que les jours de son héroïsme fussent restés dans le néant ? On a appris la nouvelle de la délivrance du roi : c'est encore mieux ; mais pour le chanter libre, vous l'avez, hélas ! pleuré prisonnier... ! Encore une fois, vivons heureux et tranquilles, quittes à faire mourir d'ennui ceux de nos neveux qui interrogeront Clio !!

Jeudi, 2 octobre, à six heures, j'étais sur la tour de l'ancien quartier des gardes du roi d'Espagne. Elle est élevée cette tour : elle domine tout Madrid, et de là on aperçoit toute la plaine qui l'environne. C'était un beau spectacle que le lever du soleil sur les montagnes de l'horizon. Malgré les sept lieues qui nous séparaient, on apercevait distinctement à leurs pieds les vieux bâtimens de l'Escurial, et les monumens de Madrid, à ma gauche, avaient cette belle teinte

rougeâtre qui colore si bien leur blancheur au lever et au coucher du soleil.

J'avais devant moi, et plus loin que l'hôtel du duc d'Albe, un grand bâtiment qui semble n'avoir point été achevé. C'est l'ancien séminaire de la noblesse, et c'est là qu'on avait apprêté le logement des quatre prisonniers. Il est hors de la ville, car on voulait leur épargner le passage de Madrid : ils ne seraient point arrivés vivans dans leur prison.

Les portes de la ville étaient gardées depuis quatre heures; et cependant on voyait, de loin, courir dans les champs quelques curieux échappés à cette surveillance méticuleuse. Tous se dirigeaient vers la route qui serpente et disparaît derrière les murs et les massifs d'arbres qui entourent le monument religieux. Sa façade est tournée de notre côté, et sa porte était gardée par une double haie de troupes espagnoles..... C'est par là qu'ils doivent entrer.

Nous vîmes briller de loin les sabres de la cavalerie et les baïonnettes des fantassins de l'escorte. La foule alors se pressa sur les élévations qui bordent le chemin: elle suivait sans doute

les prisonniers depuis les villages voisins. Nous fîmes silence, et nous entendîmes de grands cris, des cris qui nous frappèrent par leur caractère de rage et de peur... On entendait : « Salut à l'infâme ! salut au traître...! qu'il soit maudit ! Meurent les ennemis du roi ! Salut ! salut, Riégo ! »

La voilà ! la voilà ! c'est une charrette couverte de toile qui va doucement, doucement conduite par des mules ! c'est là qu'il est avec ses compagnons ! La voilà...! elle disparaît derrière ce mur, et elle reparaît..... et l'on croit apercevoir... c'est un uniforme rouge qui est devant ; et ces cris, et toujours ces cris terribles : « Salut au traître...! qu'il soit maudit ! Salut ! salut, Riégo ! »

La voiture s'arrêta devant nous. Toutes les troupes l'entourèrent... nous ne vîmes plus rien. De grands cris s'élevèrent encore. Ils étaient entrés dans leur prison.

Quelques heures après, M. de la Torrealta, colonel des gardes espagnoles, chargé de la surveillance du prisonnier, m'introduisit auprès de lui. C'est un homme d'une taille ordinaire ; sa

figure est basanée ; ses yeux sont grands et noirs. C'est une physionomie qui n'a rien de remarquable. Ce front n'annonce aucune habitude de la réflexion. Cette tête ne peut avoir servi d'asile à de grands plans ou à de nobles idées ; les yeux indiquent assez un esprit mobile et audacieux. Un caractère inquiet et emporté se lit dans ces rides venues avant l'âge.

Il était vêtu d'une redingote bleue. Il semblait fatigué par le voyage. Il n'y avait point encore de lit dans la chambre où on l'avait renfermé. Il s'était couché par terre en arrivant.

Son calme n'a rien d'affecté. Il y a moins de naturel dans l'air digne et noble qu'il veut retenir. Il nous salua très-poliment. Il demanda de l'eau devant moi ; on lui apporta assez brusquement un seau qui en était plein ; et le colonel eut beaucoup de mal à lui faire donner un verre par le soldat qui se trouvait là.

Nous causâmes : j'étais le premier Français qu'il voyait depuis sa mésaventure. Il me dit que depuis le 14 août, jour où il était allé visiter les fortifications de l'île de Léon, et observer l'es-

prit des troupes qui s'y trouvaient, il désespérait de la cause constitutionnelle.

« C'est en revenant, continua-t-il, que j'appris aux cortès la défection de Ballesteros. Tous furent incrédules, et cependant ils ordonnèrent sur ce fait le plus profond silence. » Il a ajouté: « Comme ces gens-là me craignaient beaucoup et voulaient se défaire de moi (je ne change rien à ses expressions), ils me nommèrent, dans la séance du 16, général en chef de l'expédition de Malaga. Dans l'état où étaient les choses, cette tentative devait être infructueuse : je leur en fis l'observation. Tous se levèrent, en me déclarant, au cas que je refuserais, traître à la constitution. Je voulus leur prouver que je n'étais pas aussi lâche qu'eux, et persuadé que j'étais du mauvais succès de la tentative, je m'embarquai. »

Il me parla ensuite de la proclamation qu'il lança en arrivant, et du peu d'effet qu'elle produisit sur les troupes. « La désertion était effrayante, dit-il ; il me désertait des postes entiers avec leurs commandans. Je rassemblai les officiers de mon armée ; je leur demandai s'ils se

battraient ; tous répondirent que non... Que faire avec de pareilles gens?... Enfin, sur trente-six officiers d'état-major que j'avais dans la journée du 18, il m'en déserta vingt-sept. »

Il attribua cette désertion au mauvais exemple donné par les troupes de Ballesteros. « C'est ce *misérable*, me dit-il, qui nous a perdus ! » Il ajouta qu'il s'attendait bien à la désertion de Labisbal et de Morillo ; mais que le coup de foudre pour les cortès avait été le traité conclu par Ballesteros. C'est depuis ce tems, selon lui, qu'ils songaient à traiter.

Dans ce moment, on entendit de grands cris sous les fenêtres. Le prisonnier parut inquiet. « C'est le peuple fidèle qui se réjouit, dit l'officier espagnol. Le roi, notre seigneur, est libre. On doit tirer à Madrid les cent un coups de canon qui annonceront cette heureuse nouvelle à Madrid ! »

« Le roi est libre ! » répéta vivement Riégo en se tournant de mon côté... « Est-ce une capitulation qui lui ouvre les portes de Cadix? » Nous ne répondîmes rien. Il se remit du trouble que cette nouvelle avait fait naître en lui.

« Dans tous les cas, ajouta-t-il, en croisant les bras et en baissant la tête, si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain..... Ils ne veulent point se battre! »

Nous ne dîmes plus rien. Un soldat chanta dans la chambre voisine. C'était une chanson royaliste faite sur l'air de la *Tragala*. Ces sons tragiques réveillèrent chez lui des idées désagréables : des regrets, sans doute, et des remords, peut-être. Sa physionomie se rembrunit; et c'est alors que je vis qu'elle pouvait très-bien aller à un conspirateur. Je l'examinais; il fit un mouvement d'impatience; je le saluai, et je sortis... Me blâme qui voudra, mais en passant, je conseillai au chanteur de s'exercer sur un autre air. Il ne me comprit pas, et continua, sans doute.

Le lendemain, on était inquiet à Madrid. La nouvelle de la délivrance du roi ne se confirmait pas. Le maréchal avait bien reçu l'annonce de la lettre que sa majesté avait écrite au prince; mais on ne savait pas si les cortès ne s'étaient pas opposés à l'exécution de ces promesses. On le craignait; et le soir, à quatre heures, le bruit se répandit en effet que le duc d'Angoulême, au

lieu de voir arriver sa majesté, avait reçu la visite de M. Alava, chargé de nouvelles propositions. L'allégresse réveillée au bruit des cent coups de canon tirés la veille s'évanouit promptement, et fit place à l'inquiétude. C'était la seconde fois que Madrid célébrait la délivrance de son roi, et c'était la seconde fois qu'il était dupe de sa crédulité. Le soir, la place *del Sol* était triste ; on s'affligeait de ce nouveau désappointement, et l'on se promettait bien de ne plus croire aux nouvelles. On ne doutait point du succès de la noble entreprise ; mais on craignait les fureurs que ce nouvel effort pouvait déchaîner contre la famille royale. L'énergie du mal, c'est le crime ; et les révolutionnaires de tous pays n'ont point d'autre preuve à donner de leur courage.

Rentré chez moi, je réfléchissais tristement sur ces nouvelles du jour. Il était huit heures. Au bruit de deux ou trois chevaux arrivés au galop succéda, du côté de la poste, une rumeur qui s'agrandit, qui courut, qui régna, en cinq minutes, sur tout Madrid. Les portes s'ouvraient ; les cloches se mettaient en mouvement ;

on claquait des mains ; à chaque instant de nouvelles et joyeuses clartés complétaient les lignes de feu qu'une illumination générale et spontanée traçait le long des rues.... La nouvelle, la nouvelle officielle de l'arrivée du roi libre, au port Sainte-Marie, était enfin reçue!

Nous courûmes à la place *del Sol*. Dans les événemens extraordinaires, c'est le rendez-vous général. L'un des courriers se trouvait au milieu de la foule en délire... C'était une répétition des scènes qui accueillirent, à Paris, la nouvelle de la convalescence de Louis XV. Voltaire, dans l'histoire de ce roi, en a fait un tableau charmant : je l'ai retrouvé là tout entier.

Ils disaient que ce courrier avait, en partant, baisé la main du roi, et tout le monde voulait le lui entendre dire ; et c'était à qui s'en approcherait, à qui toucherait son cheval. Jamais animal ne fut plus caressé : des femmes, folles de joie, l'embrassaient en pleurant. Il ne pouvait avancer. Son maître cependant avait des dépêches à remettre à l'imprimerie royale. Elle était près de là fort heureusement. Dans un clin d'œil le courrier fut enlevé de la selle, et porté de

mains en mains à la porte où sa monture n'eût jamais pu parvenir.

Et déjà précédés d'une longue suite de flambeaux, de chanteurs et de danseuses, cinq ou six portraits de Ferdinand s'avançaient en triomphe dans les différentes rues de Madrid. La musique de la garde répétait les airs royalistes sous le balcon de *Layuntamiento;* des jeunes gens, parés de l'ancien costume castillan, exécutaient, au son du haut-bois et des castagnettes, les danses nationales. Partout on était porté par la foule et assourdi par les pétards, la musique, les cris et le son des cloches.

Je vis un homme, au milieu de la place, ouvrir une belle cage, et rendre la liberté à un petit captif qui, joyeux, s'envola aux applaudissemens de tout le peuple ravi de cette allusion.

D'autres, précédés d'une grande lanterne de papier, s'en allaient lentement à quelques portes chanter les prières des morts... C'est toute la vengeance que le peuple, dans cette nuit d'ivresse, tira des libéraux.

Je n'entendis pas une seule fois prononcer le nom du prisonnier arrivé la veille : les cœurs

alors n'avaient plus de place pour la haine. En rentrant à minuit, je vis de loin la prison de Riego. Les rues qui y conduisent étaient sombres et désertes; mais de là on entendait tous ces cris d'amour, ces bruits d'allégresse; lui, sans doute, aussi les entendait. Quelle nuit pour le coupable!

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

		Pages.
N° I.	Le vieux Dragon.	1
II.	Le Bivouac devant Madrid.	9
III.	L'Entrée des Français à Madrid. . .	18
IV.	Fragmens sauvés des flammes. . . .	24
V.	Le Billet de logement.	32
VI.	Les Rues de Madrid.	43
VII.	Les Eglises.	61
VIII.	Le Combat de taureaux.	70
IX.	La Guitare.	78
X.	Les Danses.	87
XI.	Les Femmes à Madrid.	94
XII.	Pau.	101
XIII.	Asmodée retrouvé.	116
XIV.	Madrid à cinq heures du matin. . .	130
XV.	Les Nuits d'Espagne.	138
XVI.	Les Bohémiens.	145
XVII.	L'Espagne poétique	161

Pages.

N° XVIII. Les Maures 173

XIX. Un Dîner de beaux-esprits. 190

XX. La Fileuse des ruines. 198

XXI. L'Atelier du peintre. 205

XXII. Les deux Campagnes. 215

XXIII. Le Libraire 225

XXIV. Charles-Quint à Saint-Just. 250

XXV. La Pipe. 269

XXVI. Correspondance. 278

XXVII. Deux Jours remarquables. 291

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

OUVRAGE

RÉCEMMENT MIS EN VENTE CHEZ PILLET AINÉ.

VOYAGE

Autour du Monde,

Entrepris par ordre du Roi, sous le ministère et conformément aux instructions de S. Exc. M. le vicomte du Bouchage, secrétaire d'état au département de la marine, sur les corvettes de S. M. *l'Uranie* et *la Physicienne*, pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820; par M. LOUIS DE FREYCINET, capitaine de vaisseau, chevalier de Saint-Louis, etc.

ZOOLOGIE. — Par MM. Quoy et Gaimard, médecins de l'expédition et naturalistes.

Il paraît en ce moment dix livraisons, contenant chacune six feuilles de texte et six planches coloriées.

La partie *Zoologique*, qui précède dans l'ordre de publication les autres parties du Voyage, aura seize livraisons, composées chacune de six planches et de plusieurs feuilles de texte. On souscrit à volonté à l'ouvrage entier ou aux parties détachées. Prix de chaque livraison pour les souscripteurs à l'ouvrage entier, moins la partie *Hydrographique* : papier fin, 12 fr.; papier vélin, 24 fr. *Id.*, avec planches sur papier de Chine, 30 fr. — Prix pour les personnes qui ne souscriront qu'à la partie *Zoologique* : papier fin, 14 fr; papier vélin, 28 fr. *Id.*, avec planches sur papier de Chine, 36 fr.

La *Botanique* aura douze livraisons, composées chacune de six planches et de plusieurs feuilles de

texte. Mêmes prix que ci-dessus pour les souscripteurs à l'ouvrage entier, et pour ceux qui ne prendraient que la partie *Botanique*.

L'*histoire du Voyage* formera vingt-quatre livraisons, composées de quatre ou cinq planches chacune et de plusieurs feuilles de texte. Mêmes prix que ci-dessus pour les souscripteurs à l'ouvrage entier, et pour ceux qui ne prendraient que la partie *Historique*.

Le *Magnétisme* et les *Observations du Pendule* formeront deux livraisons. Mêmes prix que ci-dessus pour les souscripteurs à l'ouvrage entier, et pour ceux qui ne prendraient que le *Magnétisme* et les *Observations du Pendule*.

La *Météorologie* aura deux livraisons; d'où il résulte que l'ouvrage entier en aura cinquante-six. Mêmes prix que ci-dessus.

L'*Hydrographie*, publiée aux frais du ministère de la marine, ne sera pas partagée en livraisons comme les autres sections du *Voyage*.

COLLECTION DES MŒURS FRANÇAISES.

L'Hermite de la Chaussée-d'Antin, ou Observations sur les mœurs et usages des Parisiens au commencement du XIX^e^ siècle, avec cette épigraphe :

> Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.
> BOILEAU, *Art poétique*.

Par M. de Jouy, membre de l'Académie française. Cinq forts vol. in-12, ornés de 12 jolies gravures et de fleurons. Prix. . . . . 18—75
Le même, cinq vol. in-8°. Prix . . . . . 30—0
Papier vélin. . . . . 60—0

Guillaume le Franc-Parleur, ou Observations sur les mœurs, etc.; faisant suite à l'Hermite de la Chaussée-d'Antin, et par le même auteur. Deux vol. in-12, ornés de 4 jolies grav. et de fleurons. Prix. 7—50
Le même, deux vol. in-8°. Prix. . . . . 12—0

L'Hermite de la Guiane, ou Observations sur les mœurs françaises, etc.; faisant suite à l'Hermite de la Chaus-

sée-d'Antin et au Franc-Parleur, et par le même auteur. Trois vol. in-12, ornés de 6 jolies gravures et de fleurons. Prix . . . . . 11—25
Le même, trois vol. in-8°. Prix . . . . . 18—0

L'Hermite en Province (suite de l'Hermite de la Chaussée-d'Antin, etc.), par M. de Jouy, etc.; six vol. in-12, ornés de 12 jolies gravures et de vignettes. Prix. . . . . 22—50
Le même, six volumes in-8°. Prix . . 36—0

La Morale appliquée à la politique, pour servir d'introduction aux Observations sur les mœurs françaises au XIX^e^ siècle; par M. de Jouy. Orné du portrait de l'auteur. Deux volumes in-12. Prix. . . . . 7—50
Le même, deux vol. in-8°. . . . . 12—0
Papier vélin. . . . . 24—0

Le Bonhomme, ou Observations sur les mœurs et usages parisiens, par M. de Rougemont. Suite du Rôdeur. Un vol. in-12, orné de deux jolies gravures et de vignettes. Prix. . . . . 3—75
Le même, in-8°. Prix. . . . . 6—0
Papier vélin. . . . . 12—0

MŒURS ANGLAISES.

L'Hermite de Londres, ou Observations sur les mœurs et usages des Anglais au commencement du XIX^e^ siècle; faisant suite à la collection des mœurs françaises; par M. de Jouy, membre de l'Académie française. Trois vol. in-12. Prix . . . . . 11—25
Le même, trois vol. in-8°. Prix . . . . . 18—0
Papier vélin. . . . . 36—0

MŒURS ITALIENNES.

L'Hermite en Italie, ou Observations sur les mœurs et usages des Italiens au commencement du XIX^e^ siècle; faisant suite à la collection des mœurs françaises et anglaises. Quatre vol. in-12, ornés de gravures, cartes géographiques et vignettes offrant des vues de lieux et de monumens remarquables. Prix. . . . . 15—0
Le même ouvrage, quatre vol. in-8°, figures premières épreuves. . . . . 24—0
Papier vélin . . . . . 48—0

HISTOIRE DE L'EXPÉDITION DE RUSSIE, par le marquis de Chambray, colonel d'artillerie. Seconde édition. Trois forts volumes in-8°, avec trois vignettes et un atlas séparé.

Prix, papier superfin des Vosges. . . . 30 fr.
Papier grand-raisin vélin satiné. . 60

EPHÉMÉRIDES CLASSIQUES, présentant, jour par jour, les événemens principaux de l'histoire universelle et l'analyse biographique des rois, des guerriers, des poètes, des philantropes, des ministres de la religion, des artistes, et en général de la plupart des hommes qui se sont distingués dans le monde par des actions dignes de faire aimer la vertu, la religion et le savoir, ou capables de faire haïr le crime, l'impiété et l'ignorance; à l'usage des séminaires, des colléges et des maisons d'éducation des deux sexes. Rédigées par MM. Boniface, D. Lévy et Marquis, professeurs. Un vol. in-12. Prix, 3 fr.

CONVERSATIONS DE LORD BYRON, recueillies pendant un séjour avec Sa Seigneurie à Pise, dans les années 1821 et 1822, Par Thomas Medwin, Esq. du 24e régiment de dragons. Traduites de l'anglais, sur les notes de l'auteur, par D..... D. P...., officier de cavalerie. Ornées du portrait de lord Byron, d'après le buste de Bartolini, et d'un *fac simile* de son écriture. Deux volumes in-12. Prix, 7 fr.

COURS ABRÉGÉ DE BLASON; avec dix planches de figures; suivi d'une Notice détaillée sur les ordres de chevalerie; à l'usage des maisons d'éducation. Par M. Joseph Martin, docteur ès-lettres, pensionnaire de l'université, auteur d'un Cours abrégé de géographie ancienne et moderne, adopté par le conseil royal de l'instruction publique, etc. Un vol. in-12. Prix, 2 fr. 50 c.

COURS ABRÉGÉ DE GÉOGRAPHIE ancienne et moderne, adopté par le conseil royal de l'instruction publique. Par M. Joseph Martin, pensionnaire de l'université. Quatrième édition, avec figures. Un volume in-12. Prix, 2 fr. 50 c.

00083998

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015